



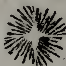
HISTOIRE
ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE
DU
THÉATRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN FRANCE, JUSQU'A L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales Pieces, & un Catalogue de toutes celles tant Italiennes que Françaises, données sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus curieuses & les Notices les plus intéressantes de la vie & des talens des Auteurs & Acteurs.

Castigat ridendo mores.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AUX COMÉDIENS.

De vos heureux travaux retraçant la mémoire;
Peut-être le ſuccès trompera mes deſirs ;
Mais je voudrais vous rendre en gloire ;
Ce que vous donnez en plaiſirs.



PRÉFACE.

UN Ouvrage qui rappelle au Public ſes amuſemens, n'en peut être que bien reçu. Le plaiſir a cet avantage, que le ſouvenir le repréſente auſſi agréablement dans le paſſé, que le deſir le montre favorablement dans l'avenir : ſoit par anticipation, ſoit par retour, l'imagination peut en fixer continuellement la jouiſſance.

Il n'eſt donc pas impoſſible de préſenter cet Ouvrage avec quelqu'agrément, quoiqu'il ſoit difficile d'y placer de l'intérêt. Il ne peut être que découſu & ſans ſuite, mais non pas ſans ordre & ſans effet ; c'eſt un ſimple tiſſu

ſur lequel on attache quelques tableaux repréſentant des points de vue agréables. On y trouvera des eſquiſſes & des plans qui pourront être utiles à ceux qui ſe diſtinguent au Théâtre, & des anecdotes intéreſſantes pour ceux qui ſe contentent de le fréquenter.

Le Théâtre Italien, dabord auſſi étranger en France par la forme de ſes Piéces, que par les différences de ſon langage, ſemble s'y être naturaliſé par les peintures qu'il a faites de nos mœurs, par les diverſes critiques de nos Ouvrages, & ſurtout par ſes ſoins à fixer l'attention du Public : un travail conſtant, une variété continuelle, un zele infatigable lui ont toujours mérité les applaudiſſemens dont il jouit plus que jamais.

Les Piéces Françaiſes avec des divertiſſemens ſuccéderent

aux Scênes impromptu, & furent remplacées par les Comédies morales de Delile & de Marivaux, les Parodies en vers de Dominique & Romagnesi, les Comédies ingénieuses de MM. de Saint-Foix & Boissy, les Balets héroïques ou Pantomimes, les Feux d'artifices, les Pastorales, les Intermèdes, les Parodies en musique, enfin l'Opéra-Comique exécuté par un Orquestre excellent & par des Acteurs idolâtrés du Public. C'est ainsi qu'un fils adoptif par ses manieres carressantes & empressées, enleve souvent l'affection paternelle au fils légitime, qui néglige de la mériter.

L'histoire de la Comédie Italienne peut être divisée en quatre âges comme celle du Monde. Les excellens Cannevas & les Piéces écrites de Riccoboni le pere, les Comédies morales & intéressan-

tes de Delile & de Marivaux, en feront l'âge d'Or; les bonnes Parodies de Dominique & Romagnesi, les Piéces Episodiques de Boissy, les Feux d'artifices & les Balets-Pantomimes seront le siécle d'Argent; (car ils en donnerent beaucoup:) le régne de M. Favart deviendra nécessairement le siécle de Cuivre; mais en ses heureuses mains, le cuivre devient or. Et l'Opéra-Comique sera justement comparé au siécle de Fer pour le style dur & froid de plusieurs Piéces de ce temps.

Le Plan que je me propose est chronologique & tracé d'après les régistres des Comédiens Italiens; je parlerai de leurs Réglemens & de leurs usages, de leurs droits & de leurs priviléges; je rappellerai les révolutions; je marquerai les époques; j'exposerai les rivalités & les querelles des différens Théâtres; & je rendrai compte de tous

les événemens qu'éprouve néceſſairement une Société établie depuis pluſieurs années ; je donnerai l'hiſtoire particuliere des Auteurs & des Acteurs qui ſe ſont le plus diſtingués : quant aux autres, je ne ferai qu'indiquer le temps de leur réception & celui de leur mort ou de leur retraite.

Je paſſerai légérement ſur tout ce qui concerne l'ancien Théâtre Italien, afin de ne point répéter ce qui a déja été dit ; je me contenterai de donner un catalogue raiſonné des anciennes Piéces, où je marquerai par une étoile celles qui ſont le plus ſouvent remiſes ſur le Théâtre ; je m'étendrai davantage ſur toutes les Comédies Françaiſes, & ſur-tout ſur celles qui ont rapport aux mœurs ou à quelques-unes de ces anecdotes que l'on appelle Vaudevilles.

Je n'analiſerai point un Opéra-Comique comme un morceau d'éloquence ; ce ſont de petits tableaux, la plûpart dans le goût de Teniers ou de Calot ; & pourvu qu'ils offrent quelques points de vue agreables, ou quelques ſituations comiques, on ne doit point exiger la pureté du deſſein ni la régularité de la compoſition.

Je n'affecterai point non plus de varier des phraſes qui doivent être les mêmes à la fin de chaque Piéce, puiſqu'elles ne tendent qu'à faire connaître l'opinion du Public ſur le ſujet, l'intrigue, les ſituations, le dénouement, le ſtyle & les caractères ; expreſſions qu'il faut néceſſairement répéter lorſqu'il eſt queſtion ſeulement de blâmer ou d'approuver.

Je ne dirai point cette Piéce eſt excellente, cette autre eſt pitoyable, cette Scêne eſt ſu-

blime, ce caractere eſt impertinent; je tâcherai de prouver ſolidement mon opinion, parce qu'un jugement téméraire retombe toujours ſur celui qui l'a porté; je ne ferai point de cette Hiſtoire, une ſatyre envenimée ni une fade apologie; je traiterai avec juſtice, mais avec les égards qui ſont dûs aux talens, les Auteurs vivans comme ceux qui ſont morts; & je m'écarterai bien moins encore du reſpect que l'on doit à la vérité qui ne meurt jamais.





HISTOIRE DU THÉATRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

INTRODUCTION.

LA Comédie Latine finit avec l'Empire des Romains, ou du moins elle ne fit plus que languir pendant quelques années. Comme elle était alors un acte de vénération envers les faux Dieux, qu'elle faisait une partie de leurs fêtes, & souvent même de leurs cultes; les Peres de l'Eglise mirent tout en usage pour l'abolir, & l'invasion des Barbares acheva bien-tôt ce que le zele des Patriarches avait commencé.

Les manuſcrits qui auraient pu nous conſerver la mémoire de ce qui ſe paſſa depuis ſur les théâtres d'Italie, furent brûlés ou perdus, parce que l'Imprimerie n'était point encore inventée, & nous ne pourrions donner que des conjectures ſur les ſpectacles de ces temps d'ignorance. Il eſt cependant vraiſemblable que les Saltimbanques, les Mimes & les Pantomimes ſe conſerverent le plus long-temps, parce qu'ils eurent le moins beſoin des ſecours de la belle littérature; ils exiſtaient encore dans le ſixiéme ſiécle, (1) & reſterent toujours depuis dans la plûpart des villes d'Italie : s'ils éprouverent quelques changemens, ce furent ceux qui arriverent dans les mœurs & dans le goût des peuples, auxquels ils ne manquerent pas de ſe conformer.

Ces ſpectacles n'ayant plus rien de contraire à l'établiſſement & à l'exercice de la religion Chrétienne, ils furent tolérés & même permis (2) comme

(1) *Conſtituatur à vobis Praſini Pantomimus; quatenus ſumtum, quem pro ſpectaculo civitatis impendimus, electis contuliſſe videamur.* Caſſiodorus. L. I. var. epiſt. XX.

(2) S. Thomas d'Aquin les appelle *Hiſtriones qui moderatè ludo utebantur.*

une récréation honnête & nécessaire (1).

Parmi les différens genres de Comédies qui étaient restées des Romains, ces anciens Histrions avaient adopté les *Attellanæ* (2) qui étaient les farces des Latins : de proche en proche, on continua à imiter ces Piéces plutôt que les Comédies régulieres de Térence & de Plaute : & c'est de-là que nous sont restées les scênes en impromptu, dont nous parlerons dans la suite.

Depuis le commencement du quatorziéme siécle jusqu'à la fin du quinziéme, la langue Italienne prit une plus belle forme : *Dante* commença, Petrarque, Bocace & les autres lui donnerent une plus grande perfection ; & l'Italie avoit déja produit des chefs-d'œuvres, lorsque nous n'avions encore que les ouvrages de Milet, de Baif & de Jodele.

Au commencement du seiziéme sié-

---

(1) S. Antonin s'exprime ainsi : *Histrionatus ars, quia deservit humanæ recreationi quæ necessaria est vitæ hominis.*

(2) Les autres s'appelloient *Togatæ*, *Tabernariæ*, *Paliatæ.*

cle, le Cardinal *Bibiena*, (1) composa *la Calandra*, qui est regardée comme la premiere Comédie : peu de temps après parurent celles de l'*Arioste*, qu'il écrivit d'abord en prose, & qu'il donna ensuite en vers (2).

Ces Hommes illustres furent suivis d'un grand nombre d'excellens Poétes, & la flâme du génie se communiquant presqu'en un instant de l'Italie à la France & ensuite à l'Espagne, les ténébres de l'ignorance ne couvrirent plus que le nord de l'Europe qui fit des efforts plus lents pour sortir de la barbarie ; ce sont de ces secousses, de ces crises de la nature, qu'on ne peut regarder qu'avec étonnement.

Cependant les Comédiens de profes-

---

(1) Il n'était alors que Secrétaire de Laurent de Médicis.

(2) Le pere de l'Arioste le grondait un jour très-fortement & très-long-temps, & l'Arioste l'écoutait avec une grande attention sans lui rien répondre pour se justifier : son frère, lorsque le pere fut éloigné, lui demanda pourquoi il n'avait rien répondu pour sa défense ; c'est, lui dit l'Arioste, que je travaille actuellement à une Comédie, j'en étais resté à la scêne d'un vieillard qui gronde son fils, & je viens de prendre celle-ci pour modele.

ſion ne quitterent point leurs anciennes Piéces & continuerent à jouer à l'impromptu; mais l'émulation & le goût de la belle littérature ayant formé pluſieurs ſociétés deSçavans, quelques-unes de ces Académies, ſoit pour s'amuſer ſeulement, ſoit pour tâcher de ramener le public à un genre de ſpectacle plus régulier, eſſayerent de repréſenter les Comédies écrites des meilleurs Auteurs, à meſure qu'elles parurent.

Flaminio Scala, excellent Comédien & Chef de Troupe, prit le milieu entre les anciennes farces & les nouvelles Piéces réguliéres; il compoſa des canevas de Comédies, & les fit imprimer; mais elles étaient foibles & ſouvent ſcandaleuſes; (1) quelques-uns plus courageux eſſayerent de jouer des Comédies écrites; pluſieurs même en compoſerent de nouvelles, & en donnerent les premiéres repréſentations au public qui les accueillit & les encouragea; ils ne renoncerent pas pour cela à la

(1) Ce fut vers ce temps-là (1560) que les femmes commencerent à monter ſur la ſcêne: auparavant de jeunes garçons traveſtis, jouaient les rôles d'amoureuſes, &c.

ſcêne en impromptu; ils la jouerent alternativement avec la bonne Comédie, même avec la Tragédie, & ſçurent par cette variété de ſublime & d'agréable, de gracieux & de comique, attirer le public, toujours avide de la nouveauté.

Mais vers l'an 1520, l'Empereur Charles-Quint ayant amené pluſieurs ſuites de Seigneurs Eſpagnols dans le Royaume de Naples & de Sicile, dans le Duché de Milan & dans d'autres Provinces, les comi-Tragédies Eſpagnoles y furent introduites, & le Théâtre Italien alla tellement en décadence, que la Comédie impromptu reprit le deſſus, & reſta ſeule en poſſeſſion de la ſcêne.

Andreini dit *Lelio*, eſſaya de relever la Comédie écrite, il en compoſa dix-huit à lui ſeul; mais obligé de ſuivre le mauvais goût de ſon ſiécle, il ſe livra trop aux obſcènités dont on ne rougiſſait point alors, & les Comédiens ne firent point difficulté d'en répandre dans les bonnes Comédies qu'ils métamorphoſerent honteuſement, & dont ils tirerent des canevas pour leurs Acteurs maſqués. Au milieu de cette décadence du théâtre Italien & de cette

dégradation de la bonne Comédie, une ſeule Troupe conſerva la décence & la modeſtie ; mais ce bon exemple ne dura pas aſſez long-temps pour ramener les autres à la bienſéance : elle quitta l'Italie & paſſa en Allemagne à la ſuite de l'Electeur de Baviere, à Munic & à Bruxelles, & depuis au ſervice de l'Empereur Léopold & de Joſeph, Roi des Romains.

L'aviliſſement du théâtre avait néceſſairement entraîné celui des Acteurs: plus de mœurs, plus d'émulation, plus de talens; la Comédie Italienne était plongée dans l'ignominie, lorſqu'un jeune Acteur de la Troupe dont je viens de parler, entreprit de lui rendre ſon ancien luſtre : *Pietro Cotta*, dit *Celio*, commença par épurer le théâtre, & y remit avec ſuccès les excellentes Piéces anciennes, telles que le *Paſtor fido del Guarini*, l'*Aminta del Taſſo*, l'*Ariſtodemo del Dottori*, *&c.*

Ce bon exemple encouragea un autre Comédien à ſuivre la même carriere aux dépens de ſon intérêt, de ſon travail & de ſa tranquillité; ce fut *Louis Riccoboni* dit *Lelio*, dont nous aurons occaſion de parler ſouvent dans le cours de cette hiſtoire : ſes talens le firent

choiſir par ſes camarades, qui le mirent à leur tête, quoiqu'il n'eut alors que 22 ans; le ſuccès de ſes travaux répondit aux eſpérances de ſes compagnons, & ils parvinrent à faire goûter au public pluſieurs bonnes Tragédies, telles que la *Sophoniſbe* du *Triſſino*, le *Toriſmonde* du *Taſſe*, l'*Iphigénie* en tauride de *Martelli*, &c. mais il ne put engager aucun Auteur à compoſer une bonne Comédie : les Acteurs maſqués de ce tems auraient rebuté l'homme le plus entreprenant.

Lelio n'eut d'autre reſſource que de chercher chez les Etrangers ce qu'il ne pouvait trouver dans ſa nation ; il eut recours au théâtre Français ; les vieillards furent joués par le Pantalon & le Docteur ; l'Arlequin & le Scapin furent chargés des rôles de Valets. Le *Menteur* de *Corneille*, la *Princeſſe d'Elide* de *Moliere*, furent traduites & récitées, d'autres grandes Piéces furent réduites, de petites furent alongées ; quelques-unes même, telles que le *Chevalier à la Mode* & *l'Homme à bonne Fortune*, furent fondues enſemble, le tout ſelon le goût de la nation, que *Lelio* familiariſa ainſi peu à peu avec les Piéces ſuivies & les intrigues vrai-ſemblables ; enfin il mérita par ſes travaux la répu-

tation qui le fit désirer en France, où il vint en 1716 avec une Troupe qu'il avait été chargé de former pour M. le Duc d'Orléans Régent, & qui après la mort de S. A. S. obtint le titre de Comédiens du Roi.

C'est à cette époque que je commencerai l'histoire du théâtre Italien, après avoir parlé succinctement des différentes pérégrinations que les Italiens firent en France avant ce temps sous le nom de Gelosi. (1) Henri III en fit venir pour jouer pendant les Etats de Blois; ils continuerent ensuite à représenter leurs Comédies sur le théâtre du petit Bourbon, (2) avec une grande affluence de peuple; leurs représentations furent interrompues par des défenses du Parlement, & recommencerent trois mois après par ordre exprès du Roi; mais les troubles qui agitaient alors le Royaume, étant peu favorables aux spectacles, ils furent obligés de retourner en Italie.

---

(1) (Jaloux) doit être pris ici pour ambitieux de plaire.

(2) Rue des Poulies; il fut abbatu en 1660, lorsque l'on bâtit le péristyle du Louvre.

Il en vint une seconde en 1584, & une troisiéme en 1588 ; mais l'une & l'autre ne demeurerent que peu de temps & ne laisserent aucune époque remarquables. Henri IV en amena du Piémont une quatriéme qui s'en retourna deux ans après. Louis XIII en fit aussi venir une qui ne resta qu'une année; & celle qui fut mandée par le Cardinal Mazarin en 1645, n'eut pas beaucoup plus de succès, & fut remplacée par une autre qui fut elle-même supprimée. Celle qui leur succéda, eut la permission de jouer à l'Hôtel de Bourgogne alternativement avec les Comédiens François; sur le théâtre du petit Bourbon avec la Troupe de Moliere, & ensuite sur le théâtre du Palais Royal; car ce ne fut qu'au moment de la réunion des deux Troupes Françaises sur le théâtre de la rue Guenégaud, que les Comédiens Italiens se trouverent seuls possesseurs de celui de l'Hôtel de Bourgogne, où ils continuerent leurs représentations jusqu'au 4 Mai 1697, que M. d'Argenson, Lieutenant-Général de Police, en vertu d'une lettre de Cachet du Roi, se transporta à onze heures du matin à l'Hôtel de Bourgogne, & y fit apposer les scellés sur les portes des rues Maucon-

ſeil & Françaiſe, & ſur toutes celles des loges des Acteurs, auxquels il fut fait défenſes expreſſes de ſe préſenter pour continuer leurs ſpectacles, qui furent fermés pendant dix-neuf ans.

Des perſonnages de l'ancienne Comédie Italienne.

Les Acteurs de l'ancienne Comédie Italienne étaient l'Arlequin, le Pantalon, le Docteur, le Scapin, le Beltrame, le Capitan, le Scaramouche, le Giangurgolo, le Mezzetin, le Tartaglia, le Polichinel & le Pierrot.

Les quatre premiers nous ſont reſtés, tous les autres ſont diſparus de deſſus la ſcêne; & le peu de faveur où la Comédie Italienne, proprement dite, ſe trouve à préſent, ne laiſſe pas préſumer qu'ils puiſſent jamais reparaître.

Louis Riccoboni prétend dans ſon hiſtoire de l'ancien théâtre Italien, que l'Arlequin eſt un perſonnage qui vient des anciens Mimes latins, qui avaient comme lui, la tête raſée, & que l'on appelloit *Planipedes;* il cite ce paſſage d'*Apulée* dans ſon apologie : *Quid enim*

si choragium thimelicum possiderem? Num ex eo argumentare etiam uti me consuesse Tragædi syrmate, Histrionis crocota, Mimi centunculo.

Il n'est pas douteux que ce mot *Mimi centunculo*, désigne l'habit d'Arlequin; son masque ne l'est pas moins par *fulgine faciem obducti*, & ce trait de Vossius peint sa tête rasée, *sanniones Mimum agebant rasis capitibus* (1).

Le mot de *sanniones* (Bouffons) me paroît d'une grande autorité; l'Arlequin & le Scapin sont appellés en Italie Zanni ou Sanni, & Cicéron dit (de oratore) *quid enim potest tam ridiculum quam sannio esse? Qui ore, vultu, imitandis motibus, voce, denique corpore ridetur ipso* (2). Il n'y a personne qui ne voie Arlequin peint au naturel dans ces paroles de Cicéron. Térence dit dans sa Comédie de l'Eunuque, *solus sannio servat domi*; ce qui prouve que *sannio* est le nom propre d'un Valet de cette Comédie, mais tous les autres masques sont vraisemblablement modernes; si

(1) Les Bouffons représentoient leurs Pantomimes, la tête rasée.

(2) Quoi de plus ridicule, que de contrefaire le Bouffon, &c.

ce n'eſt le Polichinelle qui reſſemble beaucoup au Maccus, Acteur des Attelanes des Latins.

L'ancien caractere de l'Arlequin étoit ſeulement d'être balourd & gourmand; mais les modernes & ſur-tout les Auteurs Français lui ont donné de l'eſprit & même de la morale.

Le *Pantalon* moderne differe de l'ancien ſeulement par le vêtement, qui en a conſervé le nom, c'eſt-à-dire, par le calçon qui tenait autrefois avec les bas : le reſte de l'habillement eſt celui que l'on portait autrefois à Veniſe : la premiere robe eſt appellée *Zimara*, & eſt à peu-près celle que les Marchands avaient dans leurs boutiques; l'habit de deſſous eſt le même que l'on portait par la ville & qui était commun à toutes ſortes de perſonnes ; il était rouge alors, & ce n'eſt qu'après que la République de Veniſe eut perdu le Royaume de Négrepont, que l'on changea, en ſigne de deuil, cet habit rouge en noir, & depuis on l'a toujours porté de cette couleur. Pantalon a le maſque d'un vieillard; ſon état eſt ordinairement d'un Marchand ou d'un Bourgeois; ſon caractere eſt celui d'un homme ſimple & de bonne foi, mais toujours amou-

reux & dupe, ſoit d'un rival, ſoit d'un fils, d'un valet, d'une ſervante, ou de quelqu'autre intriguant. Depuis le dernier ſiécle on en a fait tantôt un bon pere de famille, un homme plein d'honneur, tantôt un avare ou un pere capricieux, ſuivant en cela l'exemple de Plaute, qui a fait ſes vieillards, ſoit vertueux, ſoit vicieux, ſelon la nénéceſſité de la fable qu'il traitait; mais ſon langage doit toujours être Vénitien ainſi que ſon habit (1).

Le *Docteur*, tel que nous le voyons aujourd'hui, eſt différent de l'ancien; ſon habillement a eſſuyé quelque réforme à ſon arrivée en France; le changement ne peut que lui être avantageux, puiſqu'il en eſt devenu plus chargé & plus comique; ſon langage eſt Boulonnois, & ſon caractere eſt celui d'un bavart éternel, qui ne parle que par ſentences & par de mauvaiſes citations latines.

Le *Scapin* porte un habit de livrée, un manteau, un bonnet & une dague; il parle Bergamaſque ou Lombard, ainſi que l'Arlequin; ſon caractere eſt

(1) C'eſt Ruzzante qui a introduit les différens dialectes des Acteurs maſqués dans la Comédie Italienne.

celui des esclaves des Comédies de Plaute & de Térence, intriguant, fourbe & toujours prêt à servir les entreprises de la jeunesse libertine.

Le personnage de *Beltrame* est peu connu ; son masque & son habit sont à peu près semblables à celui de Scapin, & son emploi sans doute était le même : *Nicolo Barbieri*, qui vint en France sous le regne de Louis XIII, est le seul dont le nom soit resté.

Le *Capitan* (1) est tiré de ceux de Plaute pour le caractere ; son habillement était composé d'un large manteau, d'un bufle & d'une longue épée. Lorsque Charles-Quint vint en Italie, on introduisit un autre Capitan Espagnol, qui effaça bien-tôt l'Italien, parce qu'il était plus outré ; son rôle était de dire des fanfaronades, & de recevoir des coups de bâton de l'Arlequin. Le Giangurgolo ne différait gueres des autres Capitans, si ce n'est qu'il parlait Calabrois.

L'habit du *Scaramouche* Napolitain est une imitation de l'Espagnol en Ita-

(1) On en a connu deux en France : *Spavento & Spezzafer.*

lie; ſon caractere était auſſi celui de Capitan; mais comme Tiberio Fiorilli, qui parut le premier en France ſous cet habit, était un excellent Comédien, on lui fit jouer toutes ſortes de rôles : le fond de ſon caractere fut toujours cependant fanfaron & poltron tout à la fois.

Le *Mezetin* fut un perſonnage inventé pour le théâtre Italien en 1680 par Angelo Conſtantini, qui avait été appellé pour doubler le fameux Dominique dans le rôle d'Arlequin. Comme il était ſouvent oiſif & que le rôle de Scapin manquait, il en prit l'emploi & le caractere, mais il en changea l'habit, qu'il compoſa d'après les deſſeins de Calot, d'un bonnet, d'une fraiſe, d'une petite veſte, d'une culotte & d'un manteau d'étoffe rayée de différentes couleurs.

Celui du *Tartaglia* eſt imaginé d'après les mêmes deſſeins; un bonnet, une fraiſe, une veſte, un manteau de toile rayée en travers, de larges culottes & une paire de lunettes, compoſent ſon déguiſement; ſon caractere eſt celui d'un imbécile, & ſon parler bégue, ce qui fournit quelquesfois du comique à la ſcêne.

Le *Polichinelle* eſt, comme je l'ai dit, tiré

tiré ainsi que l'Arlequin des anciens Mimes latins ; les Napolitains en ont deux, l'un fourbe & l'autre stupide ; & ce sont eux qui font les rôles du Scapin & de l'Arlequin, quoiqu'ils portent le même masque & le même habit.

Le Pierrot est encore un personnage qui a pris naissance sur le théâtre de Paris, & qui a servi à remplacer le rôle de l'Arlequin balourd, dont il a adopté le caractere, lorsque Dominique pour complaire à la nation, qui a toujours demandé de l'esprit par-tout, eût mis dans son personnage & se fût permis les pointes & les saillies, dont il fit un très-heureux usage : un nommé Jareton fut le premier qui se chargea du rôle de Pierrot, il en composa l'habit sur celui du Polichinelle ; & s'en étant fort bien acquitté, ce caractere qui manquait au théâtre, y resta depuis, & passa même ensuite sur celui de l'Opéra-Comique.



Des anciens Acteurs.

Les Acteurs qui ſe diſtinguerent le plus dans ces différens rôles ſur l'ancien théâtre Italien, furent :

Iſabelle Andreini, excellente Comédienne ; elle était de l'Académie des Intenti de Florence, & compoſa pluſieurs ouvrages. Depuis, ſon mari qui n'avait pas moins de talent, joua les rôles de Capitan ſous le nom de Spavento.

Il y eut auſſi un autre Capitan célébre, nommé Spezzafer, qui mourut à Paris en 1696 : comme on parlait de ſa mort à Verſailles, M**. Médecin prétendit qu'il lui reſſemblait ; mais le Prince de.... l'aſſura du contraire, parce que le Capitan n'avait jamais tué perſonne. Ce Spezzafer était marié à une femme d'une conduite aſſez équivoque ; & lorſqu'il venait dans la Comédie d'*Arlequin Roi par hazard*, lui demander le gouvernement d'une place frontiere ; Arlequin lui répondait, comment feras-tu pour la garder, toi qui depuis vingt ans ne ſçaurais venir à

bout de garder ta femme? Cette plaisanterie ne manquait pas ſans doute de faire rire le public; mais elle devait être bien amere pour celui qui en était l'objet.

Le fameux Tiberio Fiurilli eut auſſi de grands ſuccès dans le rôle de Scaramouche, dont il était l'inventeur; il était fort aimé de Louis XIV qu'il avait amuſé dans ſon enfance, & qui le combla de bienfaits; il joua la Comédie juſqu'à l'âge de 83 ans; & il avait encore tant d'agilité, que dans quelques ſcênes pantomimes, il donnait un ſoufflet avec le pied: il avait fait pluſieurs voyages en France, & mourut à Paris, âgé de plus de quatre-vingt-huit ans: on lit ces vers au bas de ſon portrait:

Cet illuſtre Comédien,
De ſon art traça la carriere;
Il fût le maître de Moliere,
Et la nature fut le ſien.

Aurelia Bianchi, femme de Romagneſi, jouait les premiers rôles amoureux ſous le nom d'Aurelia, & compoſa la Comédie de l'Inganno Fortunato, (1)

(1) L'heureuſe ſurpriſe, par laquelle la Troupe qui vint en 1716, commença ſon début ſur le théâtre du Palais Royal.

qu'elle dédia à la Reine; elle mourut à Paris (1703) âgée de quatre-vingt-dix ans.

Dominique Locatelli, connu ſous le nom de Trivelin, jouait avec beaucoup de ſuccès le rôle de premier intriguant ſous l'habit & le maſque d'Arlequin; mais il ne portait point de batte; il compoſa l'argument de la *Roſaura Imperatrice de Conſtantinople*, qui fut repréſentée ſur le théâtre du petit Bourbon en 1658, & il mourut à Paris en 1671.

Joſeph-Dominique Biancolelli n'aquit à Boulogne en 1640, & était à peine ſorti de l'enfance, qu'il jouiſſait en Italie de la plus grande réputation; il quitta Vienne en 1660, pour ſe joindre à la Troupe que le Cardinal Mazarin avait fait venir à Paris, où il débuta avec le plus grand ſuccès; il n'eut cependant que l'emploi de ſecond comique; & ce ne fut qu'à la mort de Trivelin qu'il prit le premier emploi: ſa carriere fut brillante, mais de peu de durée, il mourut en 1688 d'une fluxion de poitrine qu'il gagna en danſant devant le Roi, & fut enterré à Saint Euſtache derriere le chœur; on trouve dans le Mercure du mois d'Août de la même

année, ces vers qui furent faits sur sa mort.

Les plaisirs le suivaient sans cesse,
Il répandait par-tout la joie & l'allégresse:
Les jeux avec les ris naissaient dessus ses pas;
On ne pouvait parer les traits de sa satyre:
Loin d'offenser, elle avait des appas;
Cependant il est mort, tout le monde en soupire:
Qui l'eût jamais pensé, sans se désespérer,
Que l'aimable Arlequin qui nous a tant fait rire,
Dût sitôt nous faire pleurer?

Les camarades de Dominique furent si sensiblement touchés de sa perte, qu'ils fermerent leur théâtre pendant un mois, ce qui ne leur fit pas moins d'honneur qu'à la mémoire de leur illustre compagnon.

Angelo Constanti, connu sous le nom de Mézétin, remplaça Dominique, & dans une scêne faite exprès, reçut l'habit d'Arlequin des mains de Colombine; il continua cet emploi jusqu'à la suppression du théâtre; mais il le joua toujours sans masque, parce qu'il était d'une figure très-gracieuse, & qu'il

avait beaucoup de jeu dans la phiſionomie : il paſſa au ſervice du Roi de Pologne, qui l'annoblit, il reparut en France en 1729 ; mais il n'y reſta que peu de temps, & ſe retira en Italie, où il mourut âgé de ſoixante-quinze ans.

Ce qui lui arriva chez M. le Duc de Saint-Agnan, mérite d'être rapporté : il avait dédié une Piéce à ce Seigneur, qui payait généreuſement les dédicaces ; dans le deſſein de recevoir la récompenſe qu'il eſpérait, il ſe rendit un matin chez le Duc ; mais le Suiſſe ſe doutant du ſujet de ſa viſite, ne voulut point le laiſſer entrer ; Mezetin, pour le toucher, lui offrit le tiers de la récompenſe qu'il recevrait de ſon maître, & paſſa au moyen de cette promeſſe ; il rencontra ſur l'eſcalier le premier Laquais, qui ne fut pas moins intraitable que le Suiſſe ; Mezetin lui promit l'autre tiers, & il fut introduit dans l'appartement ; il y trouva le Valet de Chambre qui ſe montra encore plus inflexible que les deux autres, & ne ſe relâcha que difficilement à la promeſſe du troiſiéme tiers ; de ſorte qu'il ne reſta plus rien au pauvre Mezetin, qui, dès qu'il apperçut le Duc, courut à lui, & lui dit : ah ! Monſeigneur, voici une Piéce de

théâtre que je prends la liberté de vous préſenter, & pour laquelle je vous prie de me faire donner cent coups de bâton: cette demande ſinguliere étonna le Duc, qui voulut en ſçavoir la raiſon; c'eſt, Monſeigneur, lui dit Mezetin, que pour pouvoir approcher de votre perſonne; j'ai été obligé de promettre à votre Suiſſe, à votre Laquais & à votre Valet de Chambre, chacun un tiers de ce que vous auriez la bonté de me donner; le Duc fit une ſévere réprimande à ſes Gens, & envoya cent louis à la femme de Mezetin, qui n'avait rien promis.

Les deux Gherardi ſe diſtinguerent encore ſur l'ancien théâtre, où ils jouerent l'un & l'autre le rôle d'Arlequin; le pere était connu ſous le nom de Flautin, à cauſe de la flûte & de pluſieurs inſtrumens à vent qu'il contrefaiſait à merveille avec le goſier: ſon fils Evariſte Gherardi, remplaça le fameux Dominique avec ſuccès; il compoſa le retour de la Foire de Bezons, Parodie; & recueillit en ſix volumes, les meilleures Piéces de l'ancien théâtre Italien.

De la Comédie en impromptu.

Le plan d'une Comédie étant bien fait, c'eſt-à dire le fond de chaque ſcêne une fois clairement expliqué par l'Auteur, les Comédiens repréſentent la Piéce, & fourniſſent d'eux-mêmes tous les détails du Dialogue : du premier coup d'œil, on régarderait l'exécution d'un ſemblable projet comme impoſſible ; on s'imaginerait que les Acteurs les plus remplis de talens, n'arriveraient jamais qu'au point d'une choquante médiocrité. Quoi ! dira-t-on, l'Auteur le plus expérimenté ne parvient qu'avec un travail extrême à bien écrire une Comédie, dont il a formé le ſujet depuis long-temps, & dont les moindres circonſtances ſont toujours préſentes à ſon eſprit ; & des Comédiens inſtruits ſeulement du cours total, de l'action & du fond des ſcênes auxquelles ils doivent avoir part, ſeront en état d'en remplir le Dialogue à l'impromptu ? Oui, ſans doute, ils le peuvent ; & ſi quelques-uns s'en acquittent mal, c'eſt faute de talent ou d'inſtruction.

Examinons la chose en détail, & nous verrons les difficultés qui nous effrayaient d'abord, s'évanouir peu à peu.

J'ai dit que le sujet de chaque scêne doit être clairement expliqué. Voici ce que j'ai entendu par ces termes : une scêne bien faite, doit avoir son exposition, son nœud & son dénouement. L'Auteur en écrivant le plan de sa Piéce, ne sçaurait rendre un compte exact de tous ces dégrés, sans faire sentir tout l'enchaînement des divers sentimens, des réflexions qui en peuvent naître, des jeux de théâtre que ces réflexions produisent, des impressions que chacun des personnages doit en prendre, enfin des changemens de situation qui seront enfantés par toutes ces circonstances. Cela se peut-il faire sans avoir écrit la plus grande partie du Dialogue? Il n'y manquera tout au plus que cette exacte liaison, qui se fait aisément appercevoir dans un plan aussi détaillé que celui dont il s'agit. Un Acteur remplit son imagination de toutes les idées de l'Auteur. Il cherche les différentes voies par lesquelles il peut conduire le Dialogue à tous les points de l'action. Un autre qui doit avoir part à la même scêne, l'étudie de

ſon côté, & imagine ordinairement une toute autre maniere d'en former le Dialogue. Voilà les deux Acteurs ſur la ſcêne, chacun rempli de ſon caractere & de ſa ſituation. Tous deux cherchent à parvenir au même point; mais obligés de ſe répondre ſenſément l'un à l'autre, & liés par néceſſité aux mêmes objets, ils ſont forcés tour à tour d'abandonner la route qu'ils avaient préméditée, pour correſpondre à celle que l'autre veut ſuivre; c'eſt-là ce qui donne à la ſcêne un naturel & une vérité que le meilleur Ecrivain n'atteint que rarement. Il en naît quelque choſe de plus, c'eſt la ſaillie. Dans l'écrit réfléchi, elle eſt preſque toujours trop amenée; dans l'impromptu, elle part comme un éclair, parce qu'elle naît de l'inſtant même; cependant quand on joue la même Piéce, les Comédiens ont grand ſoin de ſe ſouvenir de tous les traits qui ont fait un bon effet le premier jour, & ne manquent pas de les placer; ce qui n'empêche pas qu'il n'en puiſſe éclore de nouveaux qui s'ajoutent aux premiers dans la mémoire des Acteurs: la Piéce demeure au théâtre; cent Comédiens différens ſe ſuccédent les uns aux autres pour la repréſenter; ils y introduiſent

toujours quelque chose de nouveau ; à la fin, les scênes se trouvent si remplies, qu'on est surpris de la quantité de traits & de jeux de théâtre qu'on y voit, & pour les jouer parfaitement, on n'a plus besoin que d'être bien instruit de la tradition théâtrale ; ainsi l'impromptu, quant au fond, devient une affaire de mémoire, où l'Acteur ne fournit que des liaisons & un langage bien ordonné, dont il doit avoir l'habitude ; celui qui ne sera pas doué d'un esprit bien vif, sera capable cependant de jouer assez bien à l'impromptu, au moyen de la connoissance de ceux qui l'ont précédé & des choses qu'il aura lui-même préméditées dans sont cabinet. Mais l'homme de génie en état de fournir une conversation brillante, se regarde au théâtre comme dans une société de beaux esprits, & peut nous faire sentir ce plaisir que nous goûtons, lorsque nous entendons des gens de mérite parler entr'eux sur une matiere qui leur est parfaitement connue. C'est-là le chef-d'œuvre du théâtre ; & j'avoue que les Acteurs de cette espece, ne sont pas communs.

Maintenant venons aux regles qu'il faut suivre pour que la scêne s'enchaîne

avec autant de naturel, que de vivacité, & ne tombe pas dans la cacophonie, ce qui arrive quelquefois aux Acteurs qui n'ont pas assez d'expérience.

Il faut parler autant qu'on le doit, & rien de plus; cette mesure exacte de loquacité ne s'acquiert que par une longue habitude & des réflexions prudentes qui produisent en nous la justesse du goût. Les nouveaux Comédiens parlent ordinairemeut beaucoup plus qu'ils ne devraient, & cela, par plusieurs faux raisonnemens.

Ils croyent d'abord se donner la réputation de gens qui parlent avec facilité, en se montrant capables de parler long temps, sans avoir besoin de repos: d'un autre côté, ils craignent de paraître embarrassés de l'impromptu, si leurs discours n'ont pas une certaine étendue; & ceux qui ont le moins de talent veulent toujours dire quelquefois, hors de propos, tout ce qu'ils ont prémédité chez eux, s'imaginant qu'ils feraient une perte considérable, s'ils laissaient en arriere quelqu'une des choses qu'ils ont résolu de dire. C'est contre ce défaut qu'un Comédien Italien doit être le plus en garde. Il nuit si fort à la scène, que de bonne qu'elle devait être,

elle devient ordinairement froide & ſans effet. C'eſt par une longue habitude que l'on apprend non-ſeulement à ne parler, que lorſqu'on eſt dans le cas de le faire, mais encore à ſe taire dans l'inſtant même où l'on aurait le plus d'envie de parler. On doit cependant ſuivre une regle exacte, & qui nous faſſe diſtinguer les inſtans faits pour le ſilence ou pour la parole; je vais l'expliquer le plus clairement qu'il me ſera poſſible, & je tâcherai de caractériſer les circonſtances d'une maniere qui les diſtingue exactement, & nous empêche de prendre le change.

Tant que la ſcêne eſt tranquille & qu'aucun des perſonnages n'eſt émû par la paſſion, on doit parler aſſez pour expliquer nettement ſa penſée, & ſi-tôt qu'elle eſt finie, on ne doit plus rien ajouter, laiſſant aux autres la liberté de parler à leur tour. On doit en ce cas ſe conduire comme dans une converſation polie; & l'on blâmerait au théâtre, comme dans le monde, celui qui s'emparant à tous momens du droit de parler, réduirait les autres au ſilence. Mais quand la ſcêne eſt agitée, il y a d'autres attentions à faire; un des Acteurs eſt néceſſairement dans une plus

grande émotion, alors ceſt lui que l'on doit regarder comme le maître de la ſcêne ; c'eſt à celui qui eſt obligé de peindre les mouvemens impétueux d'une violente paſſion, à parler tant qu'il lui plaît ; les autres ne doivent l'interrompre que rarement, & par des mots coupés, pour ne pas lui donner le temps de ſe refroidir par de trop longs repos. Cependant ce perſonnage dominant, ne doit pas s'imaginer que les autres doivent abſolument ſe taire, il doit lui-même s'arrêter de temps en temps, pour donner lieu au Dialogue ; mais il ne doit jamais oublier un point très-important, auquel il eſt difficile de parvenir. Dans quelque mouvement violent que puiſſe ſe trouver un Acteur, quelque ſuite de penſées ou de ſentimens qu'il ait commencé à expoſer, ſi un autre Acteur l'interrompt, ſon devoir eſt de ſe taire ſur le champ ; il eſt à ſuppoſer que celui qui coupe la parole à un autre, a un trait vif & ſaillant à placer qui ſerait perdu, s'il ne partait dans l'inſtant même. On n'acquiert que difficilement le talent de ſçavoir ſe taire ; c'eſt pourtant la plus grande qualité que puiſſe avoir celui qui joue à l'impromptu ; mais l'amour propre s'op-

pose à cette perfection ; chacun s'imagine être supérieur à ses camarades, & par conséquent, faire plus de plaisir au spectateur en continuant de parler, qu'en laissant parler les autres : les autres veulent aussi parler à quelque prix que ce soit ; & de-là naissent ces occasions où l'on entend quatre ou cinq Acteurs parler tous à la fois, ce qui détruit tout l'agrément de la scêne, & la fait dégénérer en parade. En général, voici la regle à suivre ; plus il y a d'Acteurs sur la scêne tous interressés au moment, plus on doit être laconique dans ses discours ; ceux qui tiennent une place supérieure dans l'intérêt pressant, peuvent parler plus souvent que les autres ; & de dégrés en dégrés, les moins importans ne doivent que de temps en temps jetter un mot en passant, pour n'être pas entierement muets sur le théâtre.

Un Comédien n'est jamais en état de bien remplir son rôle à l'impromptu, s'il n'est parfaitement instruit de toute la Piéce, & s'il n'a mis dans sa mémoire tout ce que les autres doivent dire, même dans les scênes où il n'a que faire : sans cette connoissance, il ne sera jamais en état de servir, comme

il le doit, à l'harmonie totale de la représentation. De ce défaut de connaissance, naissent souvent des fautes inexcusables & les plus condamnables de toutes. Quelquefois un Acteur dira dans une scêne du premier acte, des choses qu'on ne doit sçavoir qu'au second ; on sent assez combien cela est détestable : d'autres se mêleront de dire ce qui ne doit être dit que par un autre Acteur, sur-tout si c'est un trait brillant ou un mot qui produit quelque effet dans la situation ; il croit rendre par-là son rôle plus brillant, & s'enrichir du larcin qu'il fait à autrui ; mais il se trompe. Rarement ce qui convient à un personnage, peut n'être pas déplacé dans la bouche d'un autre qui n'est pas du même caractere, ni dans la même situation ; alors celui qui dérobe à l'autre ce trait qui ne lui appartient pas, est doublement condamnable ; il ôte à son camarade, ce qui dans sa bouche, aurait pu plaire, & prive la scêne de tout son agrément par ce renversement de ce que le naturel exige ; aussi est-ce un axiôme irrévocable du théâtre Italien, que chacun doit jouer son rôle, & ne jouer que cela.

Je vais finir par le détail de l'obliga-

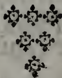
tion où se trouve dans une Troupe de Comédiens Italiens, celui qui joue les premiers rôles. Il est le chef de la Compagnie, & doit sçavoir parfaitement toutes les Piéces, toutes les scênes, tous ses rôles. Lorsqu'on doit jouer une Piéce nouvelle, ou une de celles que l'on remet au théâtre, ou même lorsque la Troupe est composée d'Acteurs qui n'ont pas encore joué ensemble; le premier Acteur les réunit le matin; leur lit le plan de la Piéce, & leur explique fort au long tout ce qui la compose; en un mot, il joue lui seul devant eux la Piéce entiere; rappelle à chacun ce qu'il doit dire, quant au fond; lui indique les traits brillans, qui, consacrés par le temps, sont devenus indispensables: les jeux de théâtre que porte la scêne & la maniere dont les lazis doivent se répondre les uns aux autres. Ce n'est pas peu de chose que d'être capable de cet emploi. De lui dépend tout l'ensemble de la représentation; & si le premier rôle manque du sçavoir théâtral qui lui est nécessaire, cela produit dans la représentation un manque de liaison & d'ensemble, dont toute la Piéce souffre beaucoup. Les autres doivent y concourir de leur mieux; mais

c'eſt à lui à ſçavoir les conduire ; & c'eſt ce dont s'acquittait parfaitement Louis Riccoboni, dont nous avons tiré ces réflexions ſur la ſcêne impromptu. De ce que nous venons de dire, il faut conclure que ce genre de Comédie n'admet point de médiocrité dans les Acteurs : il eſt abſolument néceſſaire qu'ils ſoient tous excellens : le meilleur Comédien eſt déplacé, & ſon talent devient inutile, s'il joue avec un Acteur qui ne ſache pas ſaiſir avec préciſion le moment de la réplique ; ſon diſcours languira, la vivacité ſera ralentie ; l'intérêt s'évanouira inſenſiblement, & l'action de la ſcêne dégénérera peu à peu en un Dialogue froid & traînant. L'intelligence de la pantomime & de ce qu'on appelle lazis, n'eſt pas moins néceſſaire, & quelqu'adreſſe, quelqu'eſprit, quelque chaleur que ce Comédien mette dans ſon jeu, le Spectateur demeurera inſenſible, ſi l'autre Acteur reſte froid & deſœuvré : pour ſe convaincre de ce que j'avance, il ne faut qu'aller voir Arlequin en ſcêne avec la délicieuſe Camille, ou bien avec quelqu'amoureuſe Italienne, froide & maniérée.

La figure, la taille, la voix, le ſen-

timent même ne ſuffiſent pas au Comédien qui veut jouer à l'impromptu, il a beſoin d'une imagination vive & fertile, d'une expreſſion facile & rapide, & ſur-tout d'une grande connaiſſance des différentes ſituations, où ſon rôle le place. Avec de tels avantages réunis, je ne doute point que la Comédie impromptu ne l'emportât ſur la Comédie écrite, par ſes graces toujours vives & ſes tableaux toujours variés; un même canevas produirait dix Piéces différentes, & les Acteurs vivement remplis d'une ſcêne qu'ils compoſent à l'inſtant, la rendraient avec plus de feu, que celle qu'ils n'ont appriſe que par un travail long & pénible.

Mais la néceſſité de recevoir tant de talens, pour concourir à une harmonie ſi parfaite, s'oppoſera toujours au progrès de ce genre de Comédie, qui n'eſt propre qu'aux théâtres de l'Italie.



EXTRAIT

De quelques Canevas Italiens.

ROSAURE,

» Impératrice de Constantinople, re-
» présentée sur le théâtre du petit Bour-
» bon par la Troupe Italienne, avec des
» plus agréables & magnifiques vers, mu-
» sique, décorations, changemens de
» théâtre & machines entremêlées à cha-
» que acte, de ballets d'admirable in-
» vention, &c. &c. &c.

Tel est l'argument imprimé de la Rosaure par l'Auteur de la Piéce même : s'il ne nous donne pas une grande idée de son style, il nous en donne une suffisante de sa modestie ; il est bon de remarquer encore qu'il écrivait du temps de Moliere & de Boileau.

Le premier acte n'est exactement qu'un prologue qui n'a nul rapport à la Piéce. Le théâtre représente une forêt ; dans la forêt, il y a une montagne, sur la montagne il y a un temple ; dans le temple il y a l'image de Louis XIV &

les armoiries du Cardinal Mazarin. La France & le Dieu de la Valeur ſont enſemble l'éloge du Monarque, de ſa famille, de ſa poſtérité, de ſes Miniſtres, & tout diſparaît.

Cet acte eſt en vers & en muſique ; ce qui prouve que nos Opéra-Comiques mêlés d'ariettes, ne ſont pas d'une invention ſi moderne. On voit auſſi clairement que ce prologue n'eſt-là que pour faire l'éloge de Louis XIV : affectation qu'on a reprochée aux Auteurs de ſon ſiécle ; les Divertiſſemens de Moliere, les Prologues de Quinault, les Odes de Boileau ; preſque tous les Ouvrages du temps ſont pleins des louanges de ce Monarque, Protecteur des Arts & des Sciences.

Au ſecond acte, le théâtre repréſente la cour du Palais de Roſaure ; les Courtiſans la preſſent de ſe marier ; elle demande encore un an pour ſe déterminer ; Aldore, ſa couſine & fameuſe Magicienne, lui fait voir quatre Princes étrangers ; l'Impératrice devient amoureuſe de l'un d'eux, le Comte de Parti Napoli ; mais il doit épouſer Iſabelle, fille unique du Roi de France. La ſcêne change & fait voir le Roi de France chaſſant avec le Comte ; Ro-

ſaure ſe préſente à ce Comte ſous différentes formes, elle l'enflâme; il eſt enlevé avec ſon Valet Scaramouche; & l'acte finit par une danſe de Tritons.

L'Acte ſuivant fait voir Aldore & l'Impératrice dans un beau Château; le Comte & ſon Valet paraiſſent: celui-ci preſſé de la faim, court à une table couverte de mets qui ſort de deſſous terre; pluſieurs enchantemens l'empêchent d'y toucher; (1) Roſaure inviſible, perſuade le Comte de conclure ſon entrepriſe, & l'acte eſt terminé par un balet de Fantômes.

La décoration du quatrieme acte, eſt d'abord la même: Roſaure toujours inviſible, avertit le Comte que Paris eſt aſſiégé, & qu'il faut qu'il aille le délivrer; un hydre enleve le maître, un dragon en fait autant du valet; & la Princeſſe s'amuſe à donner audience aux trois Princes que ſa couſine lui avait fait voir; le théâtre repréſente alors le Château; le Comte & ſon Valet y reviennent à l'inſtant dire qu'ils ont rem-

---

(1) Cette ſcêne ſe joue maintenant dans Camille, Magicienne.

porté la victoire ; (la scêne est de nuit) Rosaure engage le Comte de l'embrasser, ce qu'il fait, & cet amant lui fait le récit de ses valeureux exploits, ce qui ne manque pas d'endormir la Princesse ; le Comte aussi curieux que Psiché, veut profiter de cet instant pour la voir, il reconnaît la Dame de la forêt de France ; Rosaure se réveille, se fâche, le fait mettre en prison, & chante un petit air sur la cruelle nécessité qui l'a contraint à le traiter ainsi.

Isabelle arrive de Paris à l'instant les armes à la main, pour demander son amant qu'Aldore enleve dans une nuée d'exhalaisons funestes, & elle lui propose un tournoi, pour remporter Rosaure : les esprits & les exhalaisons funestes restent sur le théâtre pour y faire un balet.

Le dernier acte doit représenter le tournoi ; Isabelle parait devant Rosaure, & se plaint de ce qu'on lui enleve son amant ; mais l'Impératrice lui donne sur cela de si bonnes raisons, qu'elles restent les meilleures amies du monde.

Le Comte est, comme on se l'imagine, le vainqueur ; il refuse Isabelle avec toute la politesse possible, & épouse Rosaure ; Isabelle qui n'avait fait le voyage que pour avoir un mari, s'ac-

croche à l'un des trois Princes; la Magicienne Aldore en prend un autre; & il n'y a pas une femme de la suite qui ne soit épousée.

Là-dessus, le Dieu de la Valeur arrive à cheval sur un aîgle pour féliciter le Comte, & lui dire que, puisqu'étant Français, le destin l'a si bien protégé, tout l'Orient ne peut pas manquer d'être soumis quelques centaines d'années après à Louis XIV.

Cette admirable Piéce, *dit l'Auteur*, est terminée par un notable balet de Pages Français & Grecs.



I MORTI

I MORTI VIVI (1).

Les Morts Vivans, en trois actes.

(2) Le Capitan est amoureux d'Eularia, & a pour rival Mario, qu'il veut assommer : Mario paraît, Arlequin tremble, & demande à son maître s'il n'a pas peur; le Capitan répond qu'il ne connaît pas la crainte : je ne suis pas de même dit Arlequin, car je tremble de toute ma force. Eularia se trouve mal, & tombe à terre : Arlequin fait des efforts pour la relever, & maudit le Tailleur qui lui a fait une culotte si étroite;

(1) Ce Canevas est tiré d'une Comédie écrite en prose par *Sforza d'Odi* : & Boursault en fit une en trois actes en vers, pour le théâtre Français, où il la donna sans succès en 1662.

(2) On doit prévenir que les Piéces que nous rapportons ici, pour donner une idée de l'ancien théâtre Italien, sont moins des Comédies, que des Farces ou des Parades, sans conduite, sans goût; mais non pas sans comique.

il demande à Eularia ſi elle eſt morte ; voyant qu'elle ne répond pas, il la porte à la maiſon.

Dans l'acte ſecond, Arlequin a pluſieurs ſcênes avec Mario, où il eſt toujours battu. Mario au déſeſpoir, jette ſon chapeau d'un côté & ſon manteau de l'autre ; Arlequin s'en empare ; Diamantine qui ne le connaît pas, lui dit beaucoup de mal de lui-même ; Trivelin qui arrive, lui demande où il a pris cet habit ; il fait venir une troupe d'Archers, qu'Arlequin conduit à coups de batte.

Dans la premiere ſcêne du troiſieme acte, Arlequin raconte aſſez comiquement la façon dont Mario vient de ſe noyer. Eularia témoigne des regrets ſenſibles ſur ſa perte ; Arlequin annonce à Pantalon qu'elle en a été ſi touchée, qu'il la croit prête à ſe jetter dans un puits ; Aurelia à qui on apprend cette nouvelle, s'évanouit : oh, oh, dit Arlequin ; c'eſt apparemment aujourd'hui le jour des morts ; il dit qu'il va chercher un Teinturier pour ſe faire mettre en deüil, qu'il ne veut plus manger que des trufles & de la viande noire, & qu'il ne boira plus d'eau, parce qu'elle n'eſt pas noire : le Docteur & Trivelin lui

demandent la cauſe d'une douleur ſi exceſſive ; Arlequin leur apprend la mort d'Eularia, de Mario & d'Aurelia : ils jettent tous de grands cris, ſe heurtent, ſans ſçavoir ce qu'ils font, tombent & ſortent enſemble. Meſſieurs, dit Arlequin, le Seigneur Mario eſt mort ; que le Ciel lui donne ſanté & allégreſſe ; Mario qui l'a entendu, ſe place derriere lui, & met ſa jambe entre les jambes d'Arlequin & ſes mains à côté des ſiennes ; Arlequin eſt étonné de ſe trouver trois pieds & quatre mains ; il apperçoit Mario & ſe ſauve : les deux femmes revenues de leur évanouiſſement, paraiſſent ; Mario leur raconte comment des pécheurs l'ont ſauvé : la joie prend la place de la triſteſſe, & la Piéce finit par le mariage des Amans.



LA FIGLIA DISUBEDIENTE.

La Fille déſobéiſſante.

On ne connaît preſque que le rôle d'Arlequin dans cette Piéce; mais il eſt plaiſant, quoique purement épiſodique.

Dans la premiere ſcêne, Arlequin paraît avec un collet de bufle & une longue épée; il dit qu'il vient de l'armée, qu'il a ſervi à Portolongone; la miſere l'oblige de demander la charité. Cinthio ſurvient; Arlequin lui dit: Seigneur, ſecourez d'une petite charité un pauvre muet qui eſt privé de l'uſage de la parole: vous êtes donc muet, mon ami? Oui, Monſieur; mais comment êtes vous muet, puiſque vous répondez à ce que je vous demande? Monſieur, ſi je ne vous répondais pas, je ferais un mal-appris; mais je ſuis un enfant de famille, qui a eu de l'éducation..... Arlequin ſe ſouvient alors de ſa balourdiſe, & ajoute: vous avez raſon, Monſieur; je me ſuis trompé; je voulais dire que j'étais ſourd. Sourd!

répond Cinthio, cela eſt faux; je vous aſſure, Monſieur, que je n'entends pas même le bruit du canon; mais vous entendez du moins quand on vous appelle pour vous donner quelque piéce d'argent : oh, oui, Monſieur.... Les éclats de rire de Cinthio ayant fait appercevoir Arlequin de ſa ſotiſe, il s'excuſe, en diſant : ah, Monſieur, je ne ſçais ce que je dis, l'inanition me fait extravaguer; j'ai voulu dire que j'étais aveugle; c'eſt un coup de canon à la guerre d'Italie qui m'a emporté les deux yeux : Cinthio feint de lui porter les doigts dans les yeux; Arlequin pare de la main. Ah! tu ne vois pas clair, coquin : pardonnez-moi, Monſieur, je ſuis ordinairement aveugle; je ne vois que dans le cas où l'on veut me faire du mal : Cinthio ſe met encore à rire : oh, Monſieur, continue Arlequin : j'avoue que je ne ſais plus ce que je dis; je voulais vous faire connaître que je ſuis eſtropié de ce bras & de cette jambe : Cinthio voulant le confondre, fait ſemblant, en ſe retirant, de lui préſenter de l'argent, alors Arlequin avance le bras & court après lui : Cinthio revient ſur ſes pas, & donnant un coup de pied à Arlequin, lui dit : ah

fourbe ! . . . . Oui, Monſieur, vous avez raiſon, c'eſt ce que je voulais dire; je ne pouvais pas trouver le mot; je ſuis un fourbe; je ſuis un ſoldat de Porto-Longone, un brave qui demande la charité: Cinthio s'en va, & Arlequin s'écrie: qu'il eſt honteux de refuſer la charité à un ſoldat de Porto-Longone (1).

Eularia, fille de Pantalon, s'eſt mariée malgré ſon pere à Octave ſon amant: Pantalon, après lui avoir donné ſa malédiction pour toute dot, veut encore faire punir Octave comme ſuborneur: Octave eſt pourſuivi par le Barigel (2) l'épée à la main; Eularia ſe met au-devant du Barigel, & feint d'être bleſſée, ce qui forme une ſcêne comique, pendant laquelle Arlequin demande toujours pour le ſoldat *del Porto-Longone*. Le Barigel étant ſorti, Eularia tombe évanouie; Arlequin tourne autour d'elle, & dit: je ſuis un ſoldat de *Porto-Longone*, qui voudrais bien entrer dans cette fortereſſe: il la porte dans la maiſon.

---

(1) Cette ſcêne eſt tranſportée dans Arlequin Voleur, Prevôt & Juge.

(2) Le Prevôt.

Il renconte Cinthio, qui l'oblige de porter une lettre à Eularia, ſans que perſonne s'en apperçoive; Octave rencontre Arlequin : celui ci cache la lettre ſous ſon chapeau ; Octave la voit, la prend, la lit, & menace de tuer Arlequin, qui s'enfuit.

Octave a une converſation avec Eularia ſa femme, à qui la lettre était adreſſée, il la croit infidele, & l'empoiſonne; il ordonne à Arlequin, qui reparaît avec un flambeau, d'enſevelir Eularia; Arlequin effrayé, veut éteindre le flambeau & ſe ſauver; il fait pluſieurs lazis de frayeurs ; & Octave impatienté, le prend au collet, & lui fait avaler le reſte du poiſon : ah ! malheureux, s'écrie Arlequin, empoiſonner un ſoldat de Porto-Longone ; il croit ſentir les approches de la mort, & fait ſon teſtament de cette maniere touchante : il jette ſon chapeau à terre : adieu charmant paraſol, qui m'avez défendu de tant d'orages : il jette auſſi ſon ceinturon & ſa batte, en diſant : adieu valeureuſe épée, qui avez gagné tant de batailles, & qui avez coupé la tête à tant de choux ; & vous, beau ceinturon, fait de la peau de mon pere, allez ceindre les côtés d'un autre cham-

pignon que moi : il ſent des convulſions, fait plufieurs tours ſur le théâtre, & tombe à plat ventre, en faiſant la culbute, de ſorte que le flambeau paſſe entre ſes cuiſſes, & reſte droit & allumé (1).

Trivelin envoyé par Octave pour enfermer ſa femme dans le tombeau, veut y mettre auſſi Arlequin, qui ſe leve, ramaſſe ſon chapeau, ſa batte, & court s'y placer lui-même : Trivelin effrayé, ſe ſauve.

Eularia s'éveillant de ſon profond aſſoupiſſement, eſt étonné de ſe trouver en ce lieu; Arlequin lui demande qui elle eſt ; je ſuis femme pour mon malheur, & c'eſt un ingrat que j'ai trop aimé, qui m'a miſe en cet état. Approchez-vous de moi, dit Arlequin, quoique mort, je ſens que j'ai encore du goût pour les femmes : à ce diſcours, Diamantine, ſuivante d'Eularia, accourt au tombeau, & ayant fait ſortir ſa maîtreſſe, elle prend ſa place, & demande à Arlequin qui il eſt : je ſuis, répond-il, un mort qui ſe meurt de faim ; Diaman-

(1) Cette ſcêne eſt encore dans l'Arlequin Voleur, Prevôt & Juge, qu'elle termine.

tine touchée de compassion, le fait sortir, & va rejoindre Eularia: Octave arrive, & trouve Arlequin sur pied: comment coquin, tu n'es pas mort? Pardonnez-moi, répond celui-ci, en courant se remettre dans le tombeau: de-là, il chante pouille à son assassin, & le menace de porter sa plainte à la Justice.

Il reprend ensuite son refrain ordinaire: Messieurs, quelque charité pour un soldat de Porto-Longone.



TRE LADRI SCOPERTI.

Les trois Voleurs découverts.

Il ne reste de cette Piéce qu'un canevas fort imparfait.

Arlequin & le Capitan ouvrent la scêne: celui-ci se vante de ses exploits; mais Arlequin lui conseille, malgré toute sa valeur, de prendre garde à lui, parce que les Archers le cherchent pour le mettre en prison; on prétend, répond Arlequin, que vous faites mentir le proverbe, qui dit que la chemise est plus proche de la chair que l'habit, & que vous ne portez point de chemise; le Capitan avoue qu'il n'en portoit pas autrefois, parce qu'étant fort velu comme Hercule, lorsqu'il se mettait en colere, tout le poil de son corps se hérissait, & perçait sa chemise comme un crible.

Il est question de porter une lettre à Eularia: Octave survient; le Capitan se sauve, & Arlequin dit qu'il est un pauvre malade, qui cherche le chemin de l'hôpital.

Dans une des scênes suivantes, Tri-

velin propoſe à Arlequin de voler de compagnie une maiſon voiſine, & de convenir d'une heure, pendant laquelle il ne paſſe perſonne dans la ville; Arlequin répond qu'il faut donc attendre la fin du monde; Trivelin le raſſure : prends garde ſeulement qu'on ne me pende, dit Arlequin; car je m'en prendrais à toi; enfin, ſi le malheur nous en veut, je prétens être pendu à droite, parce que c'eſt la place d'honneur : il propoſe enſuite, comme un excellent expédient, de mettre le Barigel dans la confidence, & de lui demander la permiſſion de voler, qu'il ne peut leur refuſer, attendu qu'ils n'ont pas le ſou : Trivelin n'entend pas raillerie, & Arlequin conſent enfin à tout.

Arlequin vient enſuite ſur le théâtre avec un ſac ſur la tête, dont il ſe forme un capuchon; Trivelin paraît à la fenêtre, au ſignal dont ils ſont convenus, & lui demande s'il a le ſac : oui; ouvre bien la bouche : Arlequin ouvre la bouche : ouvre-la bien grande : veux-tu donc que je me la fende juſqu'aux oreilles? Bête que tu es, c'eſt la bouche du ſac, & non la tienne : Arlequin ouvre la bouche du ſac; mais il la tient en bas, de peur d'en être mordu : Tri-

velin jette les paquets qu'il a faits ; à chaque fois, Arlequin tombe par terre : Trivelin descend, & veut charger Arlequin du sac ; les Archers viennent & s'en emparent, ainsi que de Trivelin : Arlequin se sauve & revient, en criant aux Archers : vous êtes des coquins, d'emporter ce sac ; car ce n'est pas vous qui l'avez volé : ils veulent le saisir, & il les chasse à coups de batte.

On ne sçait trop comment le sac revient dans les mains de Pantalon ; pour le r'avoir, Arlequin se présente à lui dans un déguisement bizare & dans une attitude ridicule ; Pantalon mettant toute son attention à le regarder, perd le sac de vue ; Arlequin s'en saisit, & le lui abandonne : Pantalon met le sac entre ses jambes ; Arlequin se glissant doucement derriere lui, le tire ; Pantalon le retient, le tire de son côté, & ils tombent tous deux ; Arlequin se voyant reconnu, se releve, & prend la fuite. Pantalon le poursuit, &c.



IL LUNATICO.

Le Capricieux, Comédie en trois actes.

Diamantine & Arlequin ouvrent la ſcêne par une converſation mêlée de tendreſſe & de reproches ; ils ſe ſéparent. Adieu mon bel âne d'Avril ; adieu ma belle vache du mois de Mai.

Octave arrive, & veut qu'on l'habille ; Arlequin court chercher ſes hardes ; il n'apporte que le chapeau : & le manteau, dit Octave ; Arlequin, va le chercher, & remporte le chapeau : tour à tour il remporte l'un & va chercher l'autre ; il revient enfin avec l'épée & des vergettes ; il poſe tout par terre ; il commence par broſſer ſon chapeau, enſuite il ſe débarbouille, puis il broſſe le chapeau de ſon maître, après avoir craché deſſus. Octave s'impatiente ; Arlequin ramaſſe le manteau, le ſecoue ſous le nez de ſon maître, & veut le lui attacher par-devant : vous vous levez ſi matin, lui dit-il, que vous mettez la tête tout de travers ; votre nez eſt de ce côté, il devroit être de l'autre : Ar-

lequin veut retourner la tête sens devant derriere; Octave lassé de toutes ces balourdises, demande un peigne; Arlequin va lui chercher celui des chevaux.

Lorsqu'Octave est habillé, Arlequin ne sçachant où mettre son chapeau, il le place sur la garde de l'épée de son maître, ensuite il tire l'épée du fourreau, le nettoye, & le donne à tenir à son maître pour y mettre l'épée; il s'éloigne quelques pas & revient en courant, comme s'il vouloit enfiller une bague; il se laisse tomber: Octave lui dit de brosser son chapeau; Arlequin lui met le sien sur la tête, de peur qu'il ne s'enrhume: Octave le jette par terre, & Arlequin en fait autant de celui de son maître (1).

Octave a dessein d'éprouver Eularia sa maîtresse, à peu près comme dans le Curieux impertinent; il ordonne à Arlequin de se présenter devant elle magnifiquement vêtu, sous le nom du Marquis de Blanche-Fleur. Arlequin se carre en se promenant sur le théâtre;

(1) Cette scêne commence à présent la Piéce d'Arlequin Valet étourdi.

rejette ſa perruque ſur ſon col, & ne ſçachant plus où la mettre, il la place entre ſes jambes, la peigne & la laiſſe tomber; & ne la trouvant plus, il arrache celle de ſon maître, & s'enfuit.

Quelques ſcênes après, Pantalon arrive avec Eularia : Madame, dit Arlequin, les Naturaliſtes prétendent que les animaux terreſtres ne ſont pas aquatiques : à propos d'animaux, quel eſt cet homme-là? C'eſt mon pere : ah, ah, en le voyant vêtu de rouge & de noir, je l'avais pris pour une bétrave pelée d'un côté; mais je vous prie, Madame, de me faire arracher toutes les dents avant que je vous épouſe : pour quelle raiſon? c'eſt que vous êtes à manger, & que je ne voudrais pas vous faire du mal.

Arlequin revient une ſeconde fois vêtu ridiculement en Gentilhomme, avec des gants, un manteau qui tombe ſur ſa batte & un chapeau, dont le plumet lui pend ſur les yeux, ce qui l'incommode fort : hola, Majordome, dit-il à Cinthio ; dites à mon caroſſe qu'il m'attende dans l'anti-chambre. Bon jour, Madame, (en s'adreſſant à Eularia) le mérite méritant mérita-

ble que vous méritez ; pendant qu'il cherche le reſte de ſon compliment, Cinthio tient à Eularia des diſcours fort tendres qu'elle écoute avec plaiſir, en diſant à Arlequin : excuſez, Monſieur, ſi je m'entretiens avec votre Majordome, c'eſt qu'il parle plus ſenſément que vous ; cela n'eſt pas étonnant, replique Arlequin, puiſqu'en ſa qualité, je lui donne mon eſprit à garder & toutes mes gentilleſſes, dont il ſe ſert dans l'occaſion : hola, Monſieur le Majordome, faites un peu deux ou trois jolis complimens à cette belle Dame.

Eularia & Cinthio entrent dans la maiſon. Diamantine arrive, & voyant qu'elle n'a affaire qu'à un Valet, elle le roſſe ; Cinthio veut enſuite lui faire mettre l'épée à la main ; mais Octave ſurvient, & le délivre ; Arlequin renonce à ſon perſonnage de Marquis de Blanche-Fleur.

Dans le ſecond acte, Arlequin convient qu'il eſt un fourbe, que ſon maître a fait habiller en Marquis, & qu'Octave eſt un fou, un capricieux, un lunatique : Octave ſurvient, & veut le tuer, à cauſe de ſon indiſcrétion ; il s'enfuit.

La premiere ſcêne du troiſiéme acte

eſt le racommodement d'Arlequin & de Diamantine : Cinthio & Octave paraiſſent tour à tour, & Arlequin épouvanté, entre dans la maiſon par la fenêtre.



GLI QUATRI ARLICHINI.

Les Quatre Arlequins.

Il n'y a que fort peu de ſcênes dans cette extravagante Piéce, qui méritent d'être rapportées.

Arlequin eſt Valet de Pantalon; ils arrivent enſemble, & trouve Octave en converſation avec Eularia : Arlequin voulant faire le ſerviteur zélé, ſe met entre les amans, & querelle Octave; je devine aiſément, lui dit-il, que vous en voulez à l'honneur de ma maîtreſſe; elle n'en a point, entendez-vous; ainſi vous pouvez vous aller promener.

Arlequin leve la main pour frapper Octave, & lui tourne promptement la tête; & Arlequin baiſſe auſſi promptement la main, feignant de s'occuper à autre choſe: ce lazi ſe répete pluſieurs fois; enfin, Arlequin outré de colere, rentre dans la maiſon, & en ſort enſuite avec un manteau, ſous lequel il paraît cacher un fuſil; il couche Octave en joue : celui-ci ſe ſauve avec Trivelin. Pantalon demande à Arlequin quelle

eſpéce d'arme il cache ſous ſon manteau. C'eſt une arquebuſe qu'un cochon de mes amis m'a prêtée ; en mémetemps il montre une veſſie attachée au bout d'un bâton.

Arlequin ſe plaint amérement d'Octave, qui lui a donné un ſoufflet. Eularia pour l'adoucir, ôte ſon gant, le careſſe & lui fait entendre qu'elle a de la bonne volonté pour lui ; Arlequin entend qu'elle en eſt amoureuſe, & ſe confirme ſi bien dans cette idée, que lorſqu'elle lui dit d'entrer dans la maiſon ; il la refuſe, en diſant que cette propoſition le fait rougir.

Dans une autre ſcêne, Aurelia lui fait à ſon tour une déclaration ; comme il ſe croît aimé d'Eularia, il prend la choſe en petit maître, & répond qu'il n'ignore pas qu'il eſt le plus beau des deux cens quarante-ſept enfans que ſa mere a mis au monde ; mais ajoute-t-il, je ne veux pas qu'il ſoit dit qu'une jolie fille ſoit morte d'amour pour moi ; alors il ſe roule par terre pour défigurer, dit-il, les traits de ſon viſage.

Diamantine informée de l'infidélité d'Arlequin, débutte par un torrent de reproches, & continue par une volée de coups de bâton ; Arlequin confus,

veut se tuer ; Diamantine lui apporte une épée & une corde ; Arlequin regardant tristement la corde, dit ; l'ame de mon pere a été empoisonnée par cette mauvaise herbe ; il faut qu'elle me serve au même usage ; je ne serai pas le premier qui aura fini ses jours de cette maniere : Lucrece la Romaine, continue-t-il, ne se tua-t-elle pas pour Marc-Antoine, & Cléopâtre pour Tarquin, comme Aristote pour Gallien ? Allons, il faut que je me pende sans hésiter. Il fait réflexion que cette mort est trop ignoble ; il aime mieux se tuer d'un coup d'épée ; il met son chapeau à terre, de peur, dit-il, de se casser le nez en tombant ; il essaye de se tuer avec le fourreau. Diamantine toujours officieuse, ramasse l'épée : ah quelle peine pour mourir ! Si je me perce par devant, je suis sûr que j'aurai peur ; si c'est par derriere, je risque d'offenser quelque nerf, & d'en rester estropié toute ma vie ; il finit par se raccommoder avec Diamantine.

Pantalon arrive ; Arlequin lui dit qu'il renonce à sa fille, & demande son congé & ses gages. Je te dois tes gages d'un an, à raison de dix francs par mois, cela fait pour les douze mois

cent vingt livres. Cela eſt fort bon pour les douze mois ; mais à préſent, payez-moi l'année ; c'eſt pour l'année, dit Pantalon. Si c'eſt pour l'année, payez-moi donc les douze mois à dix francs par mois : c'eſt auſſi pour les douze mois. Arlequin ne pouvant comprendre ce calcul, s'en remet à la probité de Pantalon, & demande en outre le payement d'un petit mémoire qu'il prétend lui être dû ; cela eſt juſte, dit Pantalon, voyons : Arlequin lui préſente le mémoire ſuivant :

Pour un quartier de veau rôti & un emplâtre d'onguent pour la galle...

Pour un chapon & un brayer tout neuf pour M. Pantalon, ci....

Pour un pâté pour Arlequin & deux meſures d'avoine pour le Maître, ci.....

Pour une livre de beurre frais & pour avoir fait ramoner la cheminée.

Pour des tripes & pour une ſourciere......

Pour trois ſauciſſes & le reſſemelage d'une paire de ſouliers, ci....

Pour avoir fait la barbe au Patron & avoir fait racommoder la lunette des commodités, ci...

Tout le reſte eſt peu de choſe, les amans d'Eularia, d'Aurelia & de Dia-

mantine se croyant méprisés, prennent l'habillement d'Arlequin, espérant tromper leurs Maîtresses sous ce déguisement.

Cette Piéce est très-ancienne, tout son mérite consiste dans le jeu d'Arlequin. Thomassin y faisait des tours d'une force extraordinaire; il faisait en dehors le tour des premieres, secondes & troisiemes loges; mais le public qui s'intéressait très-fort à la vie de cet aimable Acteur, lui en fit retrancher ce lazi, qui était trop périlleux & qui effrayait toujours les spectateurs plus qu'il ne les amusait.



TRE FINTI TURCHI.

Les trois Turcs ſuppoſés.

Arlequin, Valet d'Octave, mal nourri & encore plus mal payé de ſes gages, lui déclare qu'il ne veut plus demeurer à ſon ſervice, & qu'il eſt déterminé à reprendre ſon ancien métier, qui eſt de demander l'aumône de porte en porte.

Trivelin arrive & lui annonce un tréſor, qu'il conſent à partager avec lui; en ce cas, répond Arlequin, j'accepte la ſociété; il eſt vrai, dit Trivelin, que ce tréſor n'eſt pas un tréſor; mais c'eſt l'équivalent; c'eſt une fourberie: Arlequin ne le laiſſe pas achever, il le quitte & va demander à la premiere porte un peu de ſoupe par charité. Lâche, que fais-tu là, dit Trivelin? ne ſçais-tu pas qu'au moyen de la fourberie que je te propoſe, tu auras à boire & à manger tant que tu voudras. Moi, je le veux bien; tu n'as qu'à parler. Trivelin le met au fait.

Pantalon paraît. Eſt-celà l'homme en

queſtion ? Juſtement, Monſieur, dit Arlequin à Pantalon : donnez-moi, je vous prie, un tréſor pour l'amour de la fourberie : Pantalon ſe mocque de lui, & ſe retire.

Trivelin ſe met en colere, & conſeille à Arlequin, pour réparer ſa balourdiſe, de feindre d'avoir une violente colique, & d'en reſſentir de grandes douleurs. Qu'a donc ce pauvre garçon, pour ſe plaindre ainſi, dit Octave qui ſurvient? Monſieur, répond Arlequin, j'ai une faim enragée; en même-temps il ſe jette par terre, ſe roule & crie de toutes ſes forces : ah ! voilà le pauvre garçon qui eſt mort, ajoute Octave; Arlequin ſe leve avec précipitation & tout effrayé, demande qui eſt-ce qui eſt mort? Monſieur, continue-t-il, ne me faites pas de ces peurs-là; alors il ſe recouche doucement à terre, & recommence à ſe lamenter.

Trivelin l'emmene, & ils ſe déguiſent en Turcs, pour exécuter la fourberie, qui ne réuſſit point.

Dans une autre ſcêne, Arlequin déguiſé en Marchand, préſente à Pantalon un Mémoire de marchandiſes, dont voici quelques articles.

Deux

Deux douzaines de chaiſes de mouſſeline.

Quatorze tables de maſſepins, ſix matelats de fayance pleins de raclures de bottes de foin.

Une couverture de macaroni.

Six couſſins garnis de truffes.



NON VUOL RIVALI AMORE (1).

L'Amour ne veut point de Rivaux.

Le théâtre repréſente l'atelier d'un Peintre; Octave y vient trouver Arlequin, & d'abord examine quelques tableaux qui lui paraiſſent extraordinaires; on voit dans l'un une ſeringue pleine : Arlequin lui dit que le jour qu'Alexandre le Grand combattit Darius, il avait la colique, & que c'eſt-là le lavement qu'il prit pour ſe ſoulager. Un autre tableau repréſente deux yeux fondans en larmes : ce ſont, dit Arlequin, les pleurs que Tisbé répandit pour Pyrame. On voit dans le troiſiéme, un homme pouſſant une petite brouette, ſur laquelle eſt un baril de vinaigre : voilà, continue Arlequin, le char de Phaëton; mais je ne vois point les chevaux, de-

(1) On a ſouvent repris cette Piéce au Théâtre Italien, ſous ce titre ou ſous celui d'Arlequin, Peintre mal-adroit, qui lui convient mieux.

mande Octave : oh, répond Arlequin, ils sont à l'écurie, où ils mangent leur avoine.

Octave parait satisfait de ces réponses, & demande à Arlequin s'il veut lui faire un portrait : souhaitez-vous, dit Arlequin, qu'il soit vêtu de brocard ou de simple étoffe de soie ; car, ajoute-t-il, cela fait une grande différence pour le prix ; & je vous avertis que je ne suis pas un Peintre à bon marché, parce que je prends la peine de commencer par faire les os, les veines & les cartilages, & ensuite j'ajoute la chair ; il faut encore que vous expliquiez si vous voulez que le portrait soit à l'huile ou en détrempe, en vers ou en prose ; car il est bon que vous sachiez que dans mon art, je ne le cede pas à Galien, &c.



IL MEDICO VOLANTE.

Le Médecin Volant, Comédie en trois actes (1).

Arlequin entre d'un air fort empressé; il est chargé d'une lettre d'Eularia pour Octave son amant; ce dernier lui demande où est cette lettre; Arlequin fait le lazi de la chercher par tout son habillement; enfin, il la trouve attachée à sa ceinture derriere son dos; il la présente à Octave, à qui il la fait baiser, en lui disant qu'elle sort de chez le parfumeur.

Octave & Cinthio lui proposent de jouer le personnage de Médecin; il refuse d'abord, consent après & quitte le théâtre avec toute la gravité de son nouvel état.

Lorsqu'Arlequin reparaît en habit de Médecin, il est suivi d'Octave, qui passe pour un de ses éleves; il dit en

(1) A été reprise souvent au nouveau Théâtre, sous le titre d'Arlequin, Médecin Volant.

arrivant : au moins, que mes malades ne s'avisent pas de mourir avant que je leur aye rendu visite.

Pantalon paraît ; il fait d'abord des lazis d'épouvante, & dit ensuite à Pantalon, en se rassurant : Monsieur, vous avez sans doute entendu parler de ma capacité : Pantalon demande quelle est sa profession ; Octave prend la parole & répond, que c'est le plus habile & le plus employé Médecin qui soit à dix lieues à la ronde.

PANTALON.

Monsieur, ma fille est malade ; je me flatte que vous la guérirez ?

ARLEQUIN.

Sans doute. Avez-vous jamais lu cet aphorisme d'Hypocrate, qui dit : *gutta cavat lapidem.*

L'eau qui tombe goutte à goutte,
Perce le plus dur rocher (1).

Je tomberai goutte à goutte sur vo-

(1) Ce sont deux vers de l'Opéra d'Atys, qui étaient fort en vogue alors.

tre fille, & par le moyen de ce reméde anodin, je lui procurerai une guérison certaine.

PANTALON.

Oh, Monsieur, cela n'opérera pas; je crois, que ma fille est *opilata*.

ARLEQUIN.

Ou Pilate ou Caïphe, je la guérirai, vous dis-je. (Il tâte le poux de Pantalon.) Mais, Monsieur, vous me paraissez être fort mal.

PANTALON.

Vous vous trompez, M. le Médecin; c'est ma fille qui est malade, & non pas moi.

ARLEQUIN.

N'avez-vous jamais lu la loi Scotia, sur la puissance paternelle, qui dit: tel est le pere, tels sont les enfans. Votre fille n'est-elle pas votre chair & votre sang?

PANTALON.

Oui, Monſieur.

ARLEQUIN.

Hé bien, le ſang de votre fille étant échauffé, altéré, le vôtre le doit être auſſi.

PANTALON.

Le raiſonnement eſt ſpécieux; mais...

ARLEQUIN.

Seigneur Pantalon, votre fille eſt-elle légitime ou bâtarde...... (*à Eularia qui entre.*) Je baiſe les fruits de cette belle roſe : comment vous appellez-vous ?

EULARIA.

Eularia.

ARLEQUIN *à Octave.*

Mon éleve, allez dans mon cabinet.

EULARIA.

Je me ſens l'eſtomach plein.

ARLEQUIN, *à part.*

Je voudrais bien être de même :

A EULARIA.

Comment va l'apétit ?

EULARIA.

J'en ai très-peu.

ARLEQUIN, *à part.*

Et moi beaucoup.

EULARIA.

Je reſſens une extrême mélancholie.

ARLEQUIN.

Cela paſſera ; mais comment va le ventre ? Les matieres ſont elles dures ou liquides ? Hypocrate dit, que lorſque l'on a le cours de ventre, on a la foire. Avez-vous des battemens de cœur?

EULARIA.

Oui, Monſieur.

ARLEQUIN.

Cela marque que vous avez le cœur gangréné ; mais cela ne ſera rien ; pour vous guérir, il faut prendre ſix onces d'eau roſe en poudre & trois onces de limailles de cornes de limaçon, vous en ferez un onguent, dont vous vous froterez.

EULARIA.

En quel endroit ?

ARLEQUIN.

Où il vous plaira ; mais il faut que je voie de l'urine de la malade : Madame, ſavez vous uriner ? Je vois bien que la maladie de la malade vient d'une maladie d'opilation : hé bien, il faut qu'elle faſſe une petite promenade à pied, comme vous pourriez dire d'ici à Lyon, &c. Il ajoute pluſieurs autres extravagances avec une extrême volubilité, & Pantalon eſt ſi ſatisfait, qu'il lui offre de

l'argent; il le refuſe, tend la main par derriere & finit par prendre la bourſe.

Au deuxieme acte, le Capitan vient demander un reméde contre le mal de dent : prenez, dit Arlequin, du poivre, de l'ail & du vinaigre, frotez-vous en le derriere, cela vous fera oublier votre mal : (le Capitan eſt prêt à ſortir) attendez-moi, Monſieur, j'oubliais le meilleur; prenez une pomme de rennette, coupez-la en quatre parties égales, mettez une des parties dans votre bouche, & enſuite tenez-vous la tête dans un four, juſqu'à ce que la pomme ſoit cuite, & je vous réponds que votre mal ſe trouvera guéri.

Le Docteur entre avec Pantalon; Arlequin demande au dernier quel eſt l'homme qui l'accompagne? c'eſt un Docteur, répond-t-il : à ce mot, Arlequin effrayé, dit : Meſſieurs, il faut que je vous quitte, parce que mes malades m'attendent; il demande enſuite tout bas à Pantalon de quelle eſpece eſt le Docteur; c'eſt un Docteur ès loix, répond-il.

ARLEQUIN, *au Docteur.*

Vous n'êtes donc pas Médecin?

LE DOCTEUR.

Non, Monſieur.

ARLEQUIN.

En ce cas, mes malades peuvent attendre.

LE DOCTEUR.

Mais, Monſieur, j'ai auſſi étudié en Médecine.

ARLEQUIN.

En ce cas, mes malades ſont fort preſſés. Pantalon l'arrête : obligé de faire bonne contenance, il fait pluſieurs queſtions au Docteur, qui en donne une ſolution raiſonnable ; il dit que tout cela eſt faux, & en donne lui-même une extravagante : le Docteur lui demande à ſon tour ce que c'eſt que la Philoſophie : ah, ah, ah, répond Arlequin en ricannant ; c'eſt bien à moi qu'il faut faire de ces petites queſtions-là ; à moi, qui ſçais par cœur toute l'hiſtoire Romaine de Bergame....

Par exemple, il y a des ignorans qui prétendent que le ſoleil eſt le principe de la génération ; moi je ſuis d'une opinion contraire, & je le prouve par un ſeul exemple.

Un jeune homme devient amoureux d'une jeune fille ; il l'épouſe ; on fait les nôces ; la nuit arrive ; ils ſe couchent ; le lendemain matin ſa femme ſe trouve enceinte ; je demande en quoi le ſoleil s'eſt mêlé de leurs affaires ?

Arlequin s'en tire enſuite comme il peut avec un tas de pareilles folies ; la ſituation qui donne le titre à la Piéce eſt une lettre qu'Arlequin doit remettre à l'amoureuſe ; la porte lui étant interdite, il entre & ſort pluſieurs fois par la fenêtre.

Cette Comédie a ſouvent été remiſe ſur le nouveau théâtre, mais d'une maniere bien différente & avec beaucoup de changemens, qui n'ont ſervi qu'à l'épurer & à la rendre plus réguliere, ſans qu'elle en ſoit moins plaiſante.



IL CONVITATO DE PIETRA.

Le Festin de Pierre (1).

Arlequin vient couvert d'un manteau noir, tenant en l'air une épée espagnole, au bout de laquelle est une lanterne, & dit : si tous les couteaux n'étaient qu'un couteau...... ah quel couteau ! si tous les arbres n'étaient qu'un arbre ; ah quel arbre ! si tous les hommes n'étaient qu'un homme ; ah quel homme ! si ce grand homme prenait ce grand couteau, & qu'il donnat un grand coup à ce grand arbre & qu'il lui fît une fente ; ah quelle fente : après ce beau propos, qui revient au sujet,

(1) Lorsque les Comédiens Italiens représenterent cette Piéce, tous les théâtres Français en donnaient à l'envi des copies : Viliers en fit une pour l'Hôtel de Bourgogne ; Dormion pour celui de la rue des quatre Vents ; Rosimont fit représenter la sienne sur le théâtre du Marais ; & celle de Moliere, mise depuis en vers par T. Corneille, fut jouée sur le théâtre de Guénégaud.

comme l'éloge du tabac qui commence le Festin de Moliere, Don Juan arrive. Lazi de peur d'Arlequin, qui laisse tomber sa lanterne, elle s'éteint; Don Juan à ce bruit, met l'épée à la main; Arlequin tire la sienne, se couche à terre sur le dos, la tient droite, de façon que Don Juan la rencontre toujours en s'escrimant, ce qui fait un jeu de théâtre assez plaisant; enfin il la laisse tomber, & s'écrie: je suis mort; Don Juan qui le reconnaît, fâché de l'avoir blessé, se nomme, l'appelle par son nom, & lui demande s'il est effectivement mort: si vous êtes véritablement Don Juan, répond Arlequin, je suis encore en vie; mais si vous ne l'êtes pas, je suis bien mort.

Le Duc Octavio vient avec Pantalon son confident; le Duc doit épouser bientôt Dona Anna sa maîtresse, que le Roi lui a accordée; il en a même obtenu un rendez-vous pour la nuit prochaine; à cette nouvelle, Don Juan lui propose de troquer de manteaux; le Duc y consent; Arlequin en fait autant avec Pantalon, & lorsqu'ils sont restés seuls, Don Juan apprend à Arlequin que son dessein est de tromper Dona Anna, par le moyen de cet

échange; il s'introduit chez elle, & Arlequin fait le guet à la porte; il entend du bruit & s'enfuit : ce sont les cris de Dona Anna qui appelle du secours contre la violence de Don Juan; on entend la voix de son pere, & bientôt l'on voit D. Juan qui se sauve l'épée à la main; & le vieux Commandeur qui le poursuit en chemise & aussi l'épée à la main; le combat se passe sur le théâtre; le Commandeur est tué & tombe, après avoir long-temps lutté contre la mort.

Cette affaire a de grandes suites; Dona Anna vient en demander vengeance au Roi même, qui fait promettre dix mille écus à celui qui découvrira l'auteur de ce meurtre.

Arlequin fait tout haut ses réflexions là-dessus; son maître l'entend & veut le tuer; Arlequin s'excuse, & assure qu'il n'en parlera pas; Don Juan sort après l'avoir éprouvé; Arlequin rencontre ensuite Pantalon, il lui parle de la publication des dix mille écus, & lui dit qu'il peut lui en faire gagner la moitié: comment cela, demande Pantalon? j'irai dire au Roi, répond Arlequin, que c'est toi qui as tué le Comman-

deur, le Roi me donnera les dix mille écus, & nous partagerons.

L'acte suivant, on voit une jeune pêcheuse auprès de ses filets, & un moment après Don Juan & Arlequin qui passent à la nâge; Don Juan attrape le bord, & la jeune pêcheuse l'aide à se tirer hors de l'eau; Arlequin tient une lanterne au milieu de la mer, & parvient enfin en criant; plus d'eau, du vin, du vin; il apperçoit son maître évanoui dans les bras de la belle pêcheuse, & dit: si je retombe jamais dans la mer, je souhaite pouvoir m'échapper avec une pareille barque.

Comme il est entourré d'une douzaine de vessies, il se laisse tomber sur le derriere & en créve une; bon, dit-il, voici le canon qui tire en signe de réjouissance; Don Juan quitte le théâtre avec la jeune fille: pauvre malheureuse, dit Arlequin en les voyant partir; que je vous plains de vous laisser abuser par mon maître, il est si libertin, que s'il va jamais aux enfers, ce qui ne peut lui manquer, il tentera, je crois, de séduire Proserpine.

Don Juan revient sur la scêne avec la pêcheuse; je compte, dit-elle, que vous

me tiendrez la promesse que vous m'avez faite de m'épouser; cela ne se peut, répond Don Juan, demandez à mon valet que voici, il vous en dira les raisons; il sort : la jeune fille se désespere; & Arlequin pour la consoler, lui fait voir la liste de celles qui sont dans le même cas, c'est une longue bande de papier roulé qu'il jette vers le parterre, en retenant le bout & en disant : voyez, Messieurs, si vous ne trouverez pas le nom de quelques-unes de vos parentes : la jeune pêcheuse réduite au désespoir, se jette dans la mer.

Un paysan & une paysanne qui sont amoureux l'un de l'autre, font semblant d'être toujours en querelle devant leur tante, qui est un esprit de contradiction, & par ce moyen, elle consent à leur union; Don Juan & son Valet arrivent lorsque se fait la nôce : après s'être mêlés à la conversation & à la danse, Don Juan enleve la mariée, & Arlequin une des paysannes qui lui plaît le mieux.

Quelques scênes après, Don Juan & Arlequin se trouvent vis-à-vis un magnifique mausolée, qui est le tombeau du Commandeur; Arlequin fait des remontrances à son maître; D. Juan

feint de se repentir, répéte une priere qu'Arlequin lui dicte, & finit par lui donner un coup de pied au cul; il apperçoit la statue du Commandeur; lui adresse mille injures, & dit à son valet d'aller l'inviter à dîner; celui-ci y va en riant, & revient saisi d'effroi, parce que la statue lui a fait un signe; Don Juan ne le croit pas d'abord; mais il voit lui-même la même chose & demeure interdit, lorsque le Commandeur lui répond qu'il ira.

Le théâtre représente la salle de D. Juan qui se met à table; Arlequin qui ne peut qu'avec peine excroquer un morceau, s'avise d'un expédient, & dit qu'il voudrait bien souper, parce qu'il a un rendez-vous avec une jeune veuve; Don Juan prend feu là-dessus & le fait mettre à table; Arlequin, après plusieurs lazis, fait celui de manger une douzaine d'œufs frais, & il demande à boire à chaque œuf qu'il avalle; son maître fort tenté de la jeune veuve, fait sur elle des questions à Arlequin qui répond sans perdre un coup de dents.

D. JUAN.

De quelle taille est cette jeune veuve?

ARLEQUIN.

Courte.

D. JUAN.

Comment ſe nomme-t-elle ?

ARLEQUIN.

Anne.

D. JUAN.

A-t-elle pere & mere ?

ARLEQUIN.

Oui.

D. JUAN.

Tu dis qu'elle t'aime ?

ARLEQUIN.

Fort.

D. JUAN.

Combien a-t-elle d'années?

ARLEQUIN.

Vingt.

D. JUAN.

Et en quel endroit la verrons-nous ?

ARLEQUIN, *en s'étouffant.*

Oh, vous parlez trop auſſi : que diable, on ne ſçait pas ce qu'on mange ; l'endroit que vous me demandez-là, me ferait perdre ſix bouchées.

(D. Juan, pour mettre fin à ſon appétit dévorant, lui demande des nouvelles de la Signora Lizetta).

D. JUAN.

Comment ſe porte-t-elle ?

ARLEQUIN.

J'ai été chez elle, & je ne l'ai pas trouvée.

D. JUAN.

Tu ments.

ARLEQUIN.

Si cela n'eſt pas vrai, que ce mor-

ceau puiſſe m'étrangler ! (& le morceau ne fait qu'une bouchée).

D. JUAN.

Et la ſuivante ?

ARLEQUIN.

Elle était ſortie auſſi.

D. JUAN.

Cela eſt faux.

ARLEQUIN.

Si je vous en impoſe, que ce morceau me ſerve de poiſon (il l'avalle).

D. JUAN.

Arrête; ne jure plus, j'aime mieux t'en croire ſur ta parole.

Arlequin prend la ſalade, apporte du vinaigre, y met une livre de ſel, & y renverſe l'huile de la lampe & la lampe même, & il la retourne avec ſa batte & avec ſes pieds.

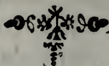
La ſtatue frappe; Arlequin ſe cache

ſous la table, & D. Juan va ouvrir; il dit à Arlequin, après que la ſtatue s'eſt miſe à table, de boire à la ſanté d'une de ſes maîtreſſes, & lui fait ſigne de nommer Dona Anna, fille du Commandeur; Arlequin obéit, & la ſtatue lui fait une inclination de tête; Arlequin effrayé, fait la culbute le verre à la main (1).

A la derniere ſcêne qui ſe paſſe dans le tombeau du Commandeur; Arlequin voyant que tout eſt en noir, dit; il faut que la blanchiſſeuſe de la maiſon ſoit morte; car tout eſt bien noir. D. Juan prend un ſerpent dans un plat, qui lui eſt préſenté, & dit : j'en mangerai, fut-ce le diable : le tonnere ſe fait entendre : la terre s'ouvre, & il eſt abîmé avec la ſtatue.

---

(1) Thomaſſin faiſait cette culbute ſans répandre ſon vin.



IL REMEDIO A TUTTI MALI.

Le Remède à tous Maux, en trois actes.

Arlequin & Trivelin ont imaginé un ſtratagême pour attraper de l'argent; ils l'exécutent au moyen d'une peau, ſous laquelle ils ſe mettent l'un & l'autre, pour repréſenter un monſtre ſingulier.

Octave & Cinthio viennent les voir; deux fourbes volent la bourſe de ces deux cavaliers; ils ſont découverts, & on leur pardonne, à condition qu'ils ſerviront ces deux amans, pour les venger de leurs maîtreſſes; on convient qu'Arlequin fera le Médecin Indien; ils arrivent, Trivelin tenant en leſſe un animal qui porte un drapeau, & Arlequin monté ſur un âne, orné de plumes, tient ce diſcours :

On s'étonnera, Meſſieurs, de me voir dans cette place monté ſur un âne & avec cet autre animal que mon camarade conduit par la main; mais ſachez que ce que vous croiez un âne, eſt, comme le dit Cicéron dans un ſonnet

français en l'honneur de ſa maîtreſſe; un papillon des Indes Orientales; & que cet autre eſt une punaiſe des Indes Septentrionales que j'ai trouvée dans la chemiſe du Grand Mogol; au ſurplus, je ſuis Médecin, Chirurgien, Apothicaire & Barbier; je connais parfaitement les infirmités, les maladies; je ſçais remédier aux bleſſures & autres événemens auxquels le corps humain eſt ſujet; j'ai des preuves ſuffiſantes de ma capacité, & c'eſt ce que vous diraient tous mes malades, s'ils n'étaient pas morts.

Avec ma poudre de prelin pin, pin, j'ai guéri depuis huit jours un homme qui avait un furieux mal de tête dans le ventre. Comment cela ſe peut-il, demande le Docteur? c'eſt, répond Arlequin, qu'un taureau lui avait donné un coup de corne dans le ventre; un autre, ajoute-t-il, avait un mal de dents à la main gauche (tous les aſſiſtans ſe mettent à rire); oui, Meſſieurs les rieurs, & vous en conviendrez, lorſque vous ſçaurez qu'un chien l'avait mordu à la main gauche; enfin ma poudre aide la ratte & le foye à digérer; & par une inſenſible tranſpiration, fait évacuer les poulmons; elle eſt ſalutaire

pour

pour toutes les Nations; elle guérit les Anglais de dureté, les Eſpagnols de pareſſe, les Allemands d'yvrognerie, les Turcs d'ignorance, les Suiſſes de péſanteur, les Français de légéreté; enfin ma poudre guérit tout le monde, depuis Bergame, jufqu'à la Chine; c'eſt ce qu'on appelle depuis plus d'un ſiécle l'onguent miton mitaine, ainſi que je l'ai remarqué dans les trente-huit maiſons céleſtes, dont parlent les Aſtrologues. Il y a quarante ans, interrompt le Docteur, qu'il eſt décidé qu'il n'y en a que douze; oui, réplique Arlequin; mais depuis quarante ans, croyez-vous qu'ils n'en ayent pas bâti d'autres.

On lui amene pluſieurs eſtropiés, qu'il guérit, & qui forment un balet.

Arlequin entre en ſe quarrant au deuxieme acte : la Médecine, dit-il, pénétre la moëlle des os, comme le feu pénétre les marmittes; le Docteur arrive, il lui tâte le poux, & lui demande s'il a la fiévre; c'eſt l'affaire du Médecin de s'y connaître. Oui; mais je ne me connais qu'à la fiévre des Indes, répond Arlequin; il entre dans la maiſon. Diamantine, après bien des façons, lui avoue qu'elle eſt devenue amoureuſe

du Roi de Maroc, ſur un portrait qu'elle a de ce Prince; il la congédie, en l'aſſurant qu'il l'aidera dans ſon amour.

Le Docteur amene avec lui Scaramouche en eſpéce de cul-de-jatte pour éprouver la ſcience d'Arlequin, qui s'apperçoit du piége, & dit à ce dernier : je vais vous faire voir à l'inſtant la vertu de ma poudre; il va chercher une botte de paille, fait aſſeoir deſſus le prétendu eſtropié, & après avoir ſemé de la poudre deſſus la paille, il y met le feu; Scaramouche s'enfuit à toutes jambes : avez-vous jamais vu, dit Arlequin, une guériſon plus prompte.

Il paraît enſuite ſur le ſiége d'un carroſſe, le fouet à la main, & dit qu'il eſt le Cocher de Marc-Antoine, & qu'il a ſervi Lépide; il me paraît, réplique le Docteur, que vous êtes au fait de l'hiſtoire & que vous connoiſſez le Triumvirat; ſi je le connais, répond Arlequin; il eſt mon couſin germain. Alors il détache les conducteurs de ſon carroſſe, & leur fait danſer un ballet qui termine l'acte.

Au troiſieme acte, la ferme s'ouvre, & Arlequin paraît dans le cadre du tableau qui doit repréſenter le Roi de Maroc; Diamantine ſe croyant ſeule, prend de

la poudre du Médecin Indien, & éternue : ta poudre, dit alors Arlequin, a plus de vertu que la mort aux rats, car elle donne la vie aux tableaux; Diamantine ſurpriſe, lui demande qui il eſt; je ſuis, dit-il, le Roi de Maroc, amoureux de toi, par la vertu de cette poudre, & qui veux te faire une douzaine de petits maroquins pour te faire des ſouliers; il deſcend du tableau pour venir l'embraſſer : comme il entend parler dans la chambre voiſine, il rentre dans ſon cadre; le Docteur vient & eſt étonné de voir le portrait dans une attitude différente. Queſt-ce donc que ceci, Arlequin? c'eſt le Roi de Maroc: la fourberie ſe découvre, & il obtient Diamantine, & ſort pour s'habiller en marié, & inviter ſes amis à la nôce.

A la derniere ſcêne, tous les Acteurs forment une marche; Arlequin & Diamantine ſont habillés en mariés; le premier dit qu'avant toutes choſes, il eſt néceſſaire de convenir des articles du contrat, & lit ce qui ſuit :

Nous, Arlequin, (il ôte ſon chapeau) Seigneur de Sbrouſadel.

Le DOCTEUR.

Comment, Seigneur de Sbrouſadel?

ARLEQUIN.

Oui, Sbrouſadel eſt mon nom. Eſt-ce que je ne ſuis pas Seigneur de mon nom?

Conſidérant la néceſſité qu'il y a d'augmenter la race Arlequinique, la plus brave, à coups de poing, de toute l'Italie, ai réſolu d'épouſer la Demoiſelle Diamantine aux conditions ſuivantes.

1°. Qu'elle ſera obligée de laiſſer manger à ſon mari quatre cuillerées de ſoupe avant elle, pour faire voir la préférence & l'autorité que l'homme doit avoir ſur la femme, & en conſidération des quatre parties du monde, l'Aſie, l'Afrique, l'Amérique & l'Europe.

2°. Qu'elle ſera obligée de me faire ſept enfans mâles, tous d'une ventrée, d'ici à ſix mois, pour en faire préſent à mes amis.

3°. Qu'elle me permettra de me ſaouler une fois par jour, & de la battre une fois par ſemaine, pour évacuer ma bile & pour me déſenuyer, &c.

LE COLIER DE PERLE.

Comédie en trois actes, de M. Girardin; mêlée de ballets & de musique, imprimée chez Ballard en 1672, rare.

Cette Piéce est tirée d'une aventure véritable, rapportée dans le Mercure Galant.

Le Docteur s'entretient avec Briguelle du peu de pouvoir qu'il a dans sa maison, où Eularia sa fille, commande bien plus absolument que lui, & lui fait part de la résolution qu'il a prise de la marier avec Octave, quoiqu'il n'ait aucune amitié pour lui, afin d'éloigner de sa maison, une fille dont il est si peu satisfait.

Arlequin paraît en robe de chambre. Son Valet lui annonce le Tailleur, le Chapelier & le Perruquier, qui attendent, dit-il, depuis plus de quatre heures. On les fait entrer. Le Tailleur veut l'habiller; d'abord il lui met sa culotte sur la tête, parce qu'Arlequin se défend; le Chapelier qui ne veut pas céder au Tailleur, lui met son chapeau

par-dessus sa culotte, le Perruquier qui ne veut non plus céder ni à l'un ni à l'autre, lui met sa perruque par-dessus son chapeau. Arlequin se défend toujours, en leur opposant son fauteuil autour duquel il tourne; ils profitent de ses différentes attitudes, pour l'habiller en même-temps.

Diamantine vient dire au Docteur, avec un empressement plein de joie, qu'un Marquis de France nommé Sbrofadel, doit venir faire visite à Eularia: cette nouvelle augmente l'impatience du Docteur qui chasse rudement Diamantine, en se plaignant des visites que reçoit sa fille, particulierement des Français, dont l'humeur libre & galante, n'est pas du goût de son pays.

Le Docteur apprend à Octave & à Eularia le dessein qu'il a pris de les marier ensemble dans deux jours.

Joie des deux amants, en recevant cette heureuse nouvelle.

Le Marquis Sbrofadel vient faire visite à Eularia. Il caresse Octave, & lui demande quelle est cette Dame. Ce dernier répond qu'elle se nomme Eularia.

ARLEQUIN.

En ce cas.... Hola Laquais! qu'on

nous donne des siéges. (*Ils s'asseient*) Pour revenir à notre conversation....

EULARIA.

Mais je crois, Monsieur, que vous n'avez encore rien dit.

ARLEQUIN.

Effectivement : je ne m'en souvenais pas.

EULARIA.

Vous avez là une jolie perruque.

ARLEQUIN, *il l'ôte de dessus sa tête, & la lui présente.*

Madame, elle est bien à votre service : (*il apperçoit le Docteur*) ah ! Monsieur, je ne vous voyais pas. Je suis venu me proposer pour votre gendre, & je rends grace à mon pere qui m'a engendré pour être le gendre de la génération de votre progéniture. Mademoiselle, *continue-t-il, en s'adressant à Eularia*, lorsque je suis dans mon château, je me plaîs fort à l'agriculture ; je m'amuse à semer. Il y a environ un mois que j'ai

ſemé moi-même de la graine de citrouille. Devinez, Mademoiſelle, ce qu'il y eſt venu.

EULARIA.

Mais, Monſieur, il n'y peut être venu que des citrouilles.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Madame; il eſt venu un cochon qui a mangé toute la graine.

OCTAVE.

Il eſt tard. Vous ſçavez, Mademoiſelle, que je dois vous mener au bal.

ARLEQUIN.

Je me mets de la partie, ſi vous le voulez bien. Je vais pour cela eſſayer un nouvel habit. Il eſt pareil à celui que j'ai vu à l'Arlequin de la Comédie Italienne. Comme c'eſt un petit drôle que j'aime bien; je me fais un plaiſir de l'imiter.

Ils ſortent tous. Et le Docteur qui était ſorti pendant leur Dialogue, revient ſur la ſcêne.

Briguelle avertit le Docteur de cette partie; mais le Docteur ne veut pas l'entendre, parce qu'il faut qu'il donne sa leçon à ses Ecoliers. Il leur propose pour sujet la mort de Lucrece, & si elle fit bien de se tuer, après l'accident qui lui arriva. Deux Ecoliers disputent l'un pour & l'autre contre. Le Docteur sort. Les jeunes gens laissent là l'ouvrage, & dansent. Ils croyent entendre le Docteur, & se mettent au travail avec une précipitation assez comique. Ce n'est pourtant qu'un Ecolier qui chante cette gavote.

Quel soin vous intéresse
Dans ce bisarre entretien?
Eh! Qu'importe que Lucréce,
En mourant, fit mal ou bien.
De cette vertu farouche,
Tout le monde se rira,
Ou si cet exemple touche,
Honni soit qui le suivra.

Dans ce siécle plus traitable,
Cette mort a le crédit
De quelque héroïque Fable,
Qui peut instruire l'esprit:

Qu'un habile Tarquin vienne,
Peut-être on s'en défendra ;
Mais enfin, quoi qu'il obtienne,
Honni ſoit qui ſe tuera.

Le Docteur chagrin de ce qu'il vient d'apprendre de Briguelle, renvoie ſes Ecoliers, & demande à Scaramouche un breuvage, qui endorme ſi bien ſa fille, qu'elle ne puiſſe ſortir. Scaramouche veut aller le préparer.

Cinq ou ſix valets entrent avec beaucoup d'allarmes. Ils veulent emmener Scaramouche au ſecours d'un malade à l'extrêmité, pendant que le Docteur veut le retenir pour ſon affaire, ce qui finit l'acte par un déſordre aſſez plaiſant.

ACTE II.

Le Docteur apprend de Briguelle, qu'Eularia a bû le breuvage que Scaramouche lui a remis. Diamantine prépare la toilette où Eularia doit ſe parer pour aller au bal. Eularia fait attacher quelques nœuds à ſa coëffure & ſe ſentant extrêmement aſſoupie, fait chanter à une Demoiſelle, une chanſon qui l'endort tout-à-fait au ſecond couplet.

La Demoiselle se retire, & le Marquis de Sbrofadel paraît en habit d'Arlequin, pour aller au bal, comme il l'a promis au premier acte.

Diamantine voyant qu'Eularia se tourne d'un côté de sa chaise à l'autre, croit qu'elle est réveillée, laisse entrer Sbrofadel, & se retire.

Sbrofadel appercevant Eularia profondément endormie, veut profiter de l'occasion. Il regarde de tous côtés si personne ne peut l'appercevoir. O ciel! s'écrie-t-il ensuite; qu'elle est belle! le beau front! C'est une naple blanche que l'honneur a mis sur la table de ce beau visage. Ses sourcils sont deux archets, dont l'amour se sert pour jouer sur ce beau nez, la sarabande de mes soupirs. Oh! les belles perles, dont la blancheur est effacée par celle de son col! Ces yeux fermés sont deux petits fripons qui jouent à colin maillard, pour attraper mon cœur. Cette belle bouche est l'image de la porte d'une forteresse par laquelle entrent les munitions & les vivres, & ce joli menton en est le pont-levis. Ce beau portrait est la place d'armes, & ces perles qui sont autour du col, sont les soldats avec leurs armes blanches, placés pour la défense de

cette fortereſſe. Mais comme perſonne n'a plus d'intérêt que moi, de veiller à la ſûreté, commençons par éprouver ces ſoldats, & leur faire faire l'exercice. Prenez garde à vous ! haut la main. Prenez vos armes. (*Il détache le colier*). Demi tour à droite. (*Il le porte à droite*). Doublez les rangs. (*Il le plie en deux*). Pour éviter qu'on ne lui trouve ce colier, il défile les perles, les met dans ſon chapeau, & dit : Meſſieurs les ſoldats, le paſſage par où il vous faut paſſer, eſt étroit, & vous ne pouvez marcher que deux à deux ; il les avale ainſi toutes, & en fait autant du ruban. Eularia ſe réveille ; elle s'apperçoit qu'elle n'a plus ſon colier, & ſoupçonnant Arlequin, qui eſt ſeul avec elle, de le lui avoir dérobé par galanterie, elle le fouille & ne trouve rien. Ce dernier dit qu'il eſt preſſé, qu'on l'attend, & qu'elle ſe dépêche. Sur ces entrefaites, Octave arrive, appelle des valets qui arrêtent Arlequin. Il confeſſe avoir volé & avalé le colier. Octave dit qu'il faut lui faire prendre une médecine des plus violentes. Arlequin eſcorté par les valets, quitte la ſcêne, en diſant ; tout ce que je vais rendre, ſera donc très-précieux !

ACTE III.

Scaramouche choisit des herbes pour faire une médecine, & raisonne sur leur propriété. Briguelle vient lui recommander de faire la médecine bien forte ; & Scaramouche lui fait emporter ce qu'il a préparé pour cela. Sbrofadel a déja rendu trente perles, & Scaramouche va préparer un remede pour les deux autres.

On veut donner un lavement à Sbroufadel pour les deux dernieres perles, il le jette au nez du garçon Apothicaire. Pendant que Scaramouche lui fait preparer une seconde médecine, il prie le Docteur de faire venir un Notaire pour faire son testament. *C'est Tartaglia qui joue, en bégayant, le rôle du Notaire.*

TARTAGLIA, *écrivant.*

L'an, an, an, an....

ARLEQUIN.

Que l'on mene cet âne à l'écurie. Ecrivez Notaire. Je laisse cette maison au Docteur.

Le DOCTEUR.

Comment ! vous me la laiſſez ! elle eſt à moi.

ARLEQUIN.

Vraiment, ſi elle n'était pas à vous, je ne vous la laiſſerais pas.... Je laiſſe ſoixante-cinq arpens de drap à toute ma famille pour porter mon deuil.

Le DOCTEUR.

Vous vous trompez. On ne meſure pas le drap à l'arpent.

ARLEQUIN.

Morbleu, vous m'interrompez toujours mal-à-propos. Il me ſemble que l'on peut meſurer ſon bien de la maniere que l'on veut.... Je laiſſe toutes mes vieilles nipes à la fripiere ma voiſine.

TARTAGLIA, *répétant.*

Tou, tou, toutes mes vieilles tri, tri, tripes, à la tri, tri, tripiere ma voiſine.

ARLEQUIN.

Ohimé ! Ce Notaire-là n'en peut plus. Allez-en promptement chercher un autre, pour recevoir le teſtament de celui-ci : il faudrait lui donner une médecine pareille à la mienne, pour lui faire évacuer les paroles qui ne peuvent ſortir.... Je laiſſe vingt écus à mon cuiſinier, à condition qu'il dépendra de mon frere cadet.

TARTAGLIA.

Qu'il pend, pendra, mon frere ca, ca, cadet.

ARLEQUIN, *impatienté.*

Enfin, je laiſſe au Notaire ci-préſent, une langue de porc pour mettre à la place de la ſienne.

Il prie enſuite que l'on grave ſur ſon tombeau une épitaphe en vers, qu'il fait ſur le camp, & qui ſera excellente, ſi on l'eſtime à la toiſe.

Scaramouche fait prendre de force la ſeconde médecine à Sbroſadel, qui jette des cris effroyables.

Eufaria qui les entend d'une chambre prochaine, vient, & se résout à perdre ses deux perles plutôt que de le voir souffrir plus long temps. Ah ! Madame, s'écrie Arlequin, je veux vous rendre vos perles ou crever à la peine. Sachez que j'aime mieux avoir dans le ventre une bonne fricassée de poulets que de pareils bijoux. Ohimé ! Les douleurs me pressent. Venez M. le Docteur ramasser vos perles s'il vous plaît.

Le Docteur ravi du succès qu'ont eu les soins d'Octave, termine en ce moment le délai de son mariage, & la Piéce finit par un grand balet pantomime figuré.



LE BARON DE FOENESTE.

Comédie en cinq actes, représentée le 10 Janvier 1674.

A l'ouverture de la ſcêne, on voit Arlequin dans une baignoire, où il agite ſes bras comme s'il nâgeoit. Il appelle au ſecours, & dit qu'il ſe noye. Octave l'aſſure qu'il ne court aucun danger. Je ne me fie point à cela, dit-il; car j'ai ſouvent oui dire qu'il y a des gens ſi malheureux qu'ils ſe noyeraient dans leur crachat. Je m'ennuie, ajoute-t-il; ne pourriez-vous pas me donner une ligne, je m'amuſerais à pêcher quelque brochet dans ma baignoire. Enſuite il demande à Octave pourquoi il eſt ſi bien vêtu; c'eſt, répond-il, pour vous faire honneur & pour vous faire *paraître*.

ARLEQUIN.

Mais je veux auſſi *paraître* : & comment ferai-je pour *paraître* ?

OCTAVE.

Mais il y a plusieurs façons ; entr'autres, il faut que vous fassiez présent de temps en temps à votre maîtresse tantôt d'un colier de perles, tantôt d'un bel habit, une autre fois d'une magnifique garniture de tête, &c.

ARLEQUIN.

Mais si je lui donne de si belles choses, ce sera elle qui *paraîtra*, & non pas moi.

On appelle le Baigneur & ses Garçons, pour tirer Monsieur de sa baignoire : ils l'enveloppent d'un drap, & lui demandent comment il a trouvé le bain : un peu humide, répond-il. Ils le mettent au lit & ferment les rideaux. Arlequin saute à bas du lit, en les appellant traîtres & assassins. On s'informe du sujet de sa colere : coquins ! s'écrie-t-il, je dépense tout mon bien pour paraître, & vous fermez les rideaux de mon lit ; comment voulez-vous donc que je paraisse ?

Après plusieurs lazis, pendant qu'on le coëffe, il se trouve habillé en Baron.

Peu de temps après, on entend un bruit ſubit; Arlequin s'enfuit de frayeur, & en courant; il tombe tout habillé dans la baignoire.

Acte ſecond. Arlequin arrive en chaiſe, Octave lui donne la main pour en ſortir. Scaramouche vient le recevoir, & lui demande ſa qualité : je ſuis, répond-il, un Gentilhomme Italien, de Mets en Eſpagne. Il s'informe à ſon tour de Scaramouche, s'il eſt marié.

SCARAMOUCHE.

Oui, Monſieur,

ARLEQUIN.

Où eſt votre femme?

SCARAMOUCHE.

Elle eſt au lit, incommodée.

ARLEQUIN.

Cela ne fait rien; il eſt de mon devoir que je la viſite.

SCARAMOUCHE.

Cela ne se peut pas, Monsieur, attendu qu'elle va prendre un lavement. Ah ! mon ami, je n'ai jamais vu mettre un lavement en place ; permettez-moi de contenter l'extrême curiosité que j'ai d'avoir ce plaisir.

Scaramouche l'empêche d'entrer. Arlequin apperçoit Eularia, il veut faire la révérence, & s'embarassant dans son baudrier, il tombe le nez devant. Mademoiselle, dit-il ensuite ; voici le Baron de Fœneste, qui vous ayant vu à la fenêtre, s'est senti frapper de vos yeux funestes, qui ont fait une autre fenêtre au cabinet de mon cœur. En un mot, j'aime & j'adore votre personne, & si Quint-Curce dans ses réflexions.... A propos de cela, que dit Madame de mon train ? comment trouvez-vous mes gens ? ils sont comme moi en admiration de l'énormité de vos charmes & du volcan de vos appas. Sortez vous autres (dit-il à ses domestiques, il n'y a qu'Octave qui reste). Tenez, Madame, dit-il à Eularia, en montrant Octave : voici un espece de fou, qui s'imagine que toutes les fem-

mes ſont amoureuſes de lui. Allons, drôle ; un compliment à Madame. Octave & Eularia font une ſcéne de tendreſſe réelle. Scaramouche & Arlequin qui la croyent feinte, en rient comme des foux, ſur-tout lorſqu'Octave embraſſe ſa maîtreſſe. Arlequin ſe fâche pourtant de ce manque de reſpect, & veut tuer Octave ; mais Scaramouche l'en empêche, en diſant que ce n'eſt qu'une plaiſanterie. Arlequin en revient à ſes rubans, & demande à Eularia comment elle les trouve.

EULARIA.

Fort beaux.

ARLEQUIN.

Ce ſont des rubans à la mode, des rubans peints, remplis de figures, ſur leſquels j'ai fait graver l'hiſtoire de ma vie. Madame, j'ai fait faire un petit jardin, où je veux vous donner le divertiſſement de vous attaquer & de vous prendre comme une fortereſſe.

EULARIA.

Monſieur, je ne doute pas que ce di-

vertiſſement ne ſoit fort agréable ; mais maintenant il eſt tard, je voudrais ſortir.

ARLEQUIN.

Madame, acceptez une place dans ma chaiſe. On ne peut pas tenir deux à côté l'un de l'autre ; mais je me mettrai ſur vos genoux.

Eularia refuſe. Il ne trouve qu'un de ſes porteurs, & il lui aide lui-même à porter ſa chaiſe.

La ſcêne change, & repréſente le fort dont on doit faire le ſiége. Madame, dit Arlequin à Eularia, en la ſaluant de la pique ; comme vous êtes parfaite dans tous les arts, & que vous n'ignorez aucune des manieres de préſenter les armes ; je ne doute point que vous n'ayez le talent néceſſaire pour ſçavoir attaquer & prendre cette place. Monſieur, répond Eularia : j'avoue que je n'en ai jamais priſe : ah ! Madame, s'écrie Arlequin, n'avez-vous pas emporté d'emblée l'ouvrage à corne de mon cœur ? L'Ingénieur interrompt ce diſcours, & avertit le Baron de Fœneſte de venir reconnaître la place. Ils ſe mettent tous deux à terre. Un des gens de la place, demande : qui va là ?

ARLEQUIN.

Perſonne.

L'INGÉNIEUR.

Paix donc; il ne faut pas parler; nous tâcherons de prendre le fort par ſurpriſe.

ARLEQUIN.

N'y a-t-il aucun danger?

L'INGÉNIEUR.

Non.... non. Quelques coups de fuſil dans la tête; mais quoi qu'il arrive, il ne faut pas parler, & aller toujours en avant.

EULARIA.

Comment tout ceci finira-t il?

ARLEQUIN.

Paix donc, Madame; ſi vous êtes faite

aux coups de fusil dans la tête, je ne le suis pas., moi.

Les assiégés font une sortie. Arlequin tremble d'effroi, & dit que c'est une convulsion de bravoure : on tient conseil de guerre : on demande l'avis du Baron.

ARLEQUIN.

Qu'on les laisse en repos; je n'aime pas à désobliger personne.

Enfin on commence l'attaque, les ennemis font feu. Arlequin se cache sous la jupe d'Eularia, & entre ainsi dans la place.

Au troisiéme acte, la ferme s'ouvre; on voit plusieurs soldats qui passent devant Arlequin. Le Capitaine lui dit qu'il vient de la part du Roi d'Yvetot, pour le faire Chevalier. En vérité, Monsieur, répond Arlequin, c'est une vérité.... très-véritable, que je suis.... très-véritablement obligé à mon véritable cousin.... *le très-véritable* Roi d'Yvetot (1).

---

(1) C'était sur ce dernier, très-véritable, que tombait la plaisanterie.

Le

Le Capitaine le fait asseoir dans un fauteuil, & veut lui chausser les éperons. Ah ! Monsieur, s'écrie le Baron, je ne souffrirai pas que vous me rendiez ce service, & j'ai un laquais qui me les mettra. Non, Monsieur, replique le Capitaine; car cela est essentiel à la cérémonie. On lui met le manteau, & ensuite le Capitaine lui dit de jurer. Arlequin répond qu'il ne jure jamais, & lorsqu'on veut lui donner le coup de plat d'épée sur l'épaule; il tombe de frayeur, & fait tomber tous ceux qui sont autour de lui. Enfin, on lui met le bonnet à deux cornes. Madame, dit-il, en tournant vers Eularia, si je prends ce bonnet, j'espere que dans la suite vous m'en fournirez un autre. Le Capitaine en lui passant le colier de l'ordre, l'avertit qu'il ne faut jamais l'ôter. Oh ! je sçais bien, répond Arlequin, que quiconque porte une fois cet ordre, le porte toute sa vie.

Arlequin arrive au quatrieme acte en habit de chasse. Le cordonnier veut lui essayer une paire de bottes, & après l'avoir culbuté plusieurs fois : vos bottes sont trop étroites, dit le Baron. Je vous demande pardon, Monseigneur,

dit le Cordonnier, ce ſont vos jambes qui ſont trop groſſes.

Quelques ſcénes après, il dit à Eularia : Madame, en voulant vous offrir du gibier, un autre vous aurait préſenté des cailles, des bécaſſes, des perdrix rouges, bleues, de toutes ſortes de couleurs; mais comme ce ſont des animaux trop petits pour une grande Dame comme vous; j'ai pris du gibier proportionné à votre taille, & vous amene en conſéquence un petit cochon bien blanc, bien gras, bien dodu, bien potelé, bien peigné, bien poudré, bien appris & bien plein de rubans.

Arlequin paraît au cinquiéme acte avec ſon habit ordinaire. Il donne la main à Eularia, qui eſt maſquée : il dit qu'il a choiſi cet habit pour ſe réjouir, & commande qu'on laiſſe entrer tous les maſques. On danſe chacun ſon entrée, & enſuite on exécute un concert : il dit à celui qui mene l'orcheſtre. *Bravo*, Amphitrion (*Amphion*) n'eût pas mieux fait. Lorſque le Muſicien chante, il fait le lazi de tomber en foibleſſe par excès de plaiſir : il ôte ſon chapeau, ſon ſabre, ou ſa batte & ſon habit; il eſt prêt même d'ôter ſa chemiſe déchi-

rée. Eularia rit. Ah ! que Madame eſt belle quand eſt rit, s'écrie-t-il, ſes dents ſont blanches comme du corail.

Scaramouche arrive. Après les premieres politeſſes, il s'aſſied à côté d'Arlequin, & ils converſent enſemble. Scaramouche vente fort ſes richeſſes.

ARLEQUIN.

Ah ! Seigneur, ôſerais-je vous dire que vous étes très-pauvre, en comparaiſon de moi; j'ai nombre de villes qui m'appartiennent en pro pre dans les déſerts d'Afrique.

SCARAMOUCHE.

Mais, Monſieur, il n'y a point de villes dans les déſerts d'Afrique.

ARLEQUIN.

Avec toute la civilité poſſible, Monſieur, vous en avez menti.

SCARAMOUCHE.

Ah ! Monſieur, permettez-moi de

grace de vous donner un soufflet pour ce démenti (*& il le donne*).

ARLEQUIN.

Monsieur, trouvez bon que je vous en donne un autre (*& il le rend*).

SCARAMOUCHE.

Monsieur, je vous remercie de cette politesse.

ARLEQUIN.

Et moi, Monsieur, de votre civilité. (*A Eularia*). Madame, j'ai six Marquisats & quatre Duchés dans les terres inconnues. (*Octave rit de cette extravagance*). Oui Monsieur, ajoute-t-il; & pour vous prouver votre ignorance, cherchez une carte géographique, & si vous y trouvez les terres inconnues, vous y verrez mes quatre Duchés & mes six Marquisats. J'en ai un aussi au Japon, dont je veux vous faire présent.

Eularia lui fait des complimens sur son habit, qu'elle trouve très-galant. Oh ! Madame, dit Arlequin, j'en avais un bien plus beau; j'avais ordonné à

mon Tailleur de me le garnir en paillettes, ſuivant la mode, & il en était tellement couvert, qu'on ne voyait pas l'étoffe; mais par malheur, en entrant dans mon écurie pour voir mes chevaux, comme le Cocher avait oublié de leur donner de l'avoine, ces pauvres animaux qui mouraient de faim, me prenant pour une botte de paille, mirent mon habit en piéces, & penſerent me dévorer.

Après cette converſation, on ſert la colation, compoſée, dit Arlequin, de mêts propres à chaque nation différente : de pommes pour les Normands, de pain pour les Limouſins, &c.

Au moment qu'on ne ſonge qu'à ſe divertir, Spezzafer entre, conſidere long-temps Arlequin, & lui dit : tu portes ſur ton viſage les marques d'un inſigne fripon? Tu en as menti, replique Arlequin, je les porte ſur mes épaules. Spezzafer le veut faire arrêter comme un voleur; Arlequin ſe ſauve & prend la place d'un des valets qui ſervent la colation : il eſt pris malgré cela, & il avoue qu'il a dérobé mille écus à Spezzafer; mais il promet de lui reſtituer le tout, à la réſerve, dit-il, d'une bagatelle qu'il a dépenſée; Spez-

zafer ſatisfait, demande combien il lui reſte encore de cet argent : une piéce de quinze ſous, Monſieur, répond Arlequin. Spezzafer ſe déſeſpere ; mais comme la choſe eſt ſans reméde, il lui pardonne ; & la Piéce finit.



A FOURBE, FOURBE ET DEMI.

Comédie en trois actes, de Cinthio, le 15 Octobre 1674.

(1). Dans la premiere ſcêne, Scaramouche & Cinthio, amans d'Aurelia & d'Eularia, filles du Docteur, ont trouvé le ſecret de dérober la valiſe de ce dernier. Arlequin qui s'eſt chargé de la clef, l'a égarée. Au reſte, cette valiſe n'eſt employée qu'au ſecond acte.

Apropos, dit Cinthio à ce valet; depuis que tu es à mon ſervice, je n'ai pas penſé à te demander ton nom. On me nomme, repond il, Arlequin Sbrouſadel: à ce nom de Sbrouſadel, Cinthio ſe met à rire. Ne prétendez pas railler, continue Arlequin; mes ancêtres étaient des gens de conſéquence. Sbrouſadel, premier du nom, était

(1) Cette Piéce eſt le même fonds qu'Arlequin Enfant, Statue, &c. Elle ne différe què par les détails.

Chaircuitier de ſon métier; mais ſi ſupérieur dans ſa profeſſion, qu'il préſenta un jour une demi-douzaine de ſauciſſes à Néron, Empereur Romain, qui les trouva d'un goût ſi exquis, que pour le récompenſer il le fit Sénateur Romain. De ce Sbrouſadel, continue-t-il, naquit Fregocola, grand Capitaine, lequel dans les guerres des Cartaginois contre les Romains, fit paraître tant de valeur, que le Sénat le fit Tambour Major de la République. Ce Fregocola épouſa une Demoiſelle Chataigne, laquelle était d'une ſi grande vivacité, qu'au lieu que les autres Dames Romaines mettaient neuf mois à faire un enfant, elle fut à peine mariée, que ſon impatience & ſa promptitude la firent accoucher de moi au bout de huit jours : mon pere en fut tranſporté de joie; mais cette joie ne dura pas long temps, parce que le même jour que je naquis, on lui chercha une querelle fondée ſur ce qu'il était civil. Voici, continue Arlequin, dequoi il s'agiſſait : lorſque mon pere rencontrait de jour quelque honnête homme ſur le grand chemin, il ne manquait pas de lui ôter *ſon* chapeau. La Juſtice (par jalouſie de métier) trouve à redire à cet excès de civi-

lité; comme elle trouvait à redire à la générosité qu'on exerçait sur le peuple, elle ordonna à un Exempt d'arrêter mon pere. Il en fut averti la nuit comme je dormais, il me prit dans mon maillot, & m'aiant mis dans un chaudron, & le reste de son petit meuble dans un panier, il chargea le tout sur un âne, & sortit de la ville avec sa femme. Pour faire plus de diligence, il frappoit le pauvre animal, en disant fréquemment, *ar*, *ar*, qui en langage Asinique, signifie *marche*. En doublant ainsi le pas, il apperçut derriere lui un homme qui le suivait: cet homme voyant que mon pere le regardait avec attention, se cacha derriere un buisson, où il s'accroupit, (semesse chin) (1). Mon pere qui le prit pour l'Exempt, croyant qu'il se mettoit en cette posture pour le mieux surprendre, frappa alors plus fortement son âne, criant: *ar-le-chin*, qui veut dire, *marche*; *il est accroupi*. Quand il fut arrivé à la ville, il sçut que cet homme qui lui avait causé tant de frayeur était un simple Paysan, qui pour avoir

(1) Mot de jargon venant d'*inchinato* incliné.

trop mangé de raisin, avait un cours de ventre qui l'avoit obligé à se mettre à son aise; de sorte, continue toujours Arlequin, que, comme je n'avais point encore de nom; mon pere se ressouvint de la peur qu'il avait eue & des paroles qu'il avait si souvent répétées : *ar-le chin*. Et il me nomma Arlechino, Arlequin. C'est fort bien, répond Cinthio : tiens, ajoute-t-il; voilà une lettre que tu tâcheras de remettre à Eularia. Arlequin prend la lettre, & après avoir fait le signal convenu, il voit la Demoiselle qui met la tête à la fenêtre; mais comme le Docteur survient, Arlequin se retire de côté, & crie : *la Gazette, la Gazette*; le Docteur s'approche pour l'achetter; mais comme on lui dit qu'elle est en français; il prie le prétendu Gazetier de la lire, & de la lui expliquer en Italien. Après quelques lazis, sur la difficulté d'être bon interprête, Arlequin se retourne du côté de la fenêtre où est Eularia, & lit :

Mesdames, je suis envoyé par vos amoureux, & je le suis moi-même, autant qu'on le peut être, de Diamantine, votre suivante; mais la rencontre de ce vieux rodrigue, a constipé toutes mes fonctions naturelles.

Le DOCTEUR.

Traduiſez moi cela maintenant, en Italien.

ARLEQUIN.

De Perſe, le 37 Août.

Le Grand Sophi de Perſe revenant de la chaſſe & ayant chaud, but de l'eau froide qui lui cauſa une grande colique ; une heure après, il accoucha d'un jeune Prince, qui ſe porte bien.

Le DOCTEUR.

Le Sophi, accoucher d'un jeune Prince !

ARLEQUIN.

Oui, tous les Sophis de Perſe ont ce privilége ; (il continue de lire, en ſe tournant du côté d'Eularia).

Les galants qui vous prétendent en mariage, m'ont envoyé pour vous rendre un billet ; mais à moins que le diable n'emporte d'ici votre gros ani-

mal de papa mignon, il n'y aura pas moyen de vous le faire tenir.

Le DOCTEUR.

Et cela fait en Italien ?

ARLEQUIN.

De Milan, le 58 d'Avril.

On a eu avis que dans l'Archipel, ſix Galeres d'Alger & quatre petits Vaiſſeaux de Tunis ont pris quatre eſcadrons de Cavalerie, qui allaient en courſe ſur cette mer.

Le Docteur lui arrache alors la Gazette, diſant qu'il veut eſſayer s'il ne comprendra pas quelque choſe à ce français : (il feint de lire ce qui ſuit).

Il eſt arrivé dans cette ville un fripon qui fait ſemblant d'être Gazetier, pour apporter des lettres d'amour à deux filles, exactement renfermées dans leur maiſon ; mais le pere s'en étant apperçu, va lui faire donner cent coups de bâton.

Monſieur, répond Arlequin, n'ajoutez point de foi aux Gazetes, elles ne

difent pas toujours vrai. Le Docteur, fans l'écouter davantage, prend un bâton, & Arlequin fe fauve.

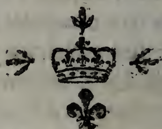
Une autre fois, il vient en géant; il fe plaint au Docteur que la porte eft trop baffe. Eh! bien, continue-t-il, je vais me féparer en deux parties, dont l'une entrera dans la maifon, & l'autre reftera dehors. En même-temps il fait le lazi de fe couper en deux avec fon fabre, & fautant de deffus fes chaffes, mon haut de chauffe, dit-il. Entrez dans la maifon & venez me reprendre dans une heure. Cette extravagance le fait reconnaître.

Il y a ici une autre fcêne qui reffemble pour le fond à une qu'on a déja vue. Arlequin placé dans le cadre d'un miroir, eft habillé d'un côté comme le Docteur, de l'autre, comme Diamantine. Scaramouche ouvre le rideau qui le cache, & le Docteur croyant y voir fa figure, ôte fon chapeau, & Arlequin copie toutes fes attitudes; à Diamantine de même. Le Docteur veut encore effayer, il éternue; Arlequin éternue; le Docteur ôte & remet fon chapeau avec tant de promptitude qu'il le laiffe tomber. Arlequin après avoir imité fes mouvemens fort du cadre pour ramaffer le chapeau du Docteur qu'il lui pré-

ſente très-poliment. Le Docteur reconnaît ainſi la fourberie, & pourſuit Arlequin, qui, après avoir couru par tout, ſe cache enfin dans une chaiſe percée. Le Docteur qui le croit parti, s'écrie: ce coquin m'a tout ému la bile, & je me ſens malade. Pour ſe ſoulager, il va ſe mettre ſur la chaiſe percée; il ſe ſent mordre & ſe retourne; il voit la tête d'Arlequin; il veut le tuer: Arlequin ſe ſauve avec la chaiſe.

Aucune fourberie n'ayant réuſſi, les deux amans enlevent leurs maîtreſſes, & c'eſt ainſi que la Piéce finit.

Fin des meilleurs Canevas de l'ancien Théâtre Italien.





HISTOIRE

DU

THÉATRE ITALIEN,

Depuis son établissement en 1716.

SON Altesse Royale M. le Régent ayant pensé qu'un troisieme Spectacle était nécessaire à la grandeur de Paris; ordonna de faire rassembler en Italie une Troupe de Comédiens aussi complette & aussi parfaite qu'il serait possible de la trouver; la protection que ce Prince accordait aux talens; l'accueil qu'ils ont toujours reçu en France; les avantages qu'ils y ont trouvés, déterminerent bien-tôt les meilleurs Acteurs d'Italie à se joindre à Louis Riccoboni, qui les conduisit à Paris vers la fin du mois d'Avril.

Lelio Riccoboni jouait les pre-

miers amoureux, Mario-Baletti les ſeconds, Vicentini, connu ſous le nom de Thomaſſin, était l'Arlequin, Alborghetti le Pantalon, Matterazzi le Docteur, Biſſoni le Scapin, & Giacopo le Scaramouche. Les femmes étaient Flaminia Baletti, femme de Lelio, pour les premieres amoureuſes, Silvia pour les ſecondes, & Violette pour les Soubrettes : la Troupe était encore renforcée d'une Cantatrice, qui ne lui fut pas d'une grande utilité (1).

Le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne qui était deſtiné aux Comédiens Italiens ne ſe trouvant pas en état à leur arrivée; pour ſatisfaire à l'empreſſement du public, ils jouerent alternativement avec l'Opéra ſur celui du Palais Royal, où ils débuterent le 18 Mai, par *l'Heureuſe Surpriſe*, (2) Comédie auſſi peu

(1) Quelques Plaiſans prétendirent qu'un Abbé qui était venu avec eux, avait été amené en qualité de leur Aumônier; ce qui ne ſerait pas ſans exemple en Italie : quoi qu'il en ſoit, celui-ci n'exerça jamais les fonctions de ſa place.

(2) Le premier Regiſtre des Comédiens Italiens commence ainſi : au nom de Dieu, de la Vierge Marie, de Saint François de Paul

réguliere qu'intéressante, & qui fut cependant fort applaudie par les Spectateurs qui étaient moins attentifs à suivre la couduite de l'intrigue, qu'à examiner le geste des Acteurs; la figure des Actrices & leur maniere de jouer qu'ils comparaient à celles de leurs Prédécesseurs.

Je ne parlerai, comme je l'ai dit, que d'une très-petite partie des Piéces qui parurent alors sur le théâtre Italien; & je me contenterai de renvoyer pour les autres au Catalogue raisonné qui se trouvera à la fin de cet ouvrage.

Les suffrages, sans être universels, leur furent favorables : l'assemblée était nombreuse, & la recette fut de 4068 liv. quoi qu'on ne prît alors que les deux tiers du prix d'aprésent; mais tous les Spectateurs n'étaient pas en état de décider du mérite de la nouvelle Troupe; la plus grande partie n'entendait point l'Italien, & la plus petite était celle qui en convenait de bonne foi : de-là, mille

---

& des Ames du Purgatoire, nous avons commencé ce 18 Mai par (l'Inganno Fortunato, &c.) Il serait plus exact de dire l'Heureuse Tromperie.

jugemens ridicules & téméraires : & tel qui sçavait dire : *Signor si, Signor no*, décidait hautement de l'intrigue de la Piéce & du Dialogue des Acteurs. Ceux qui étaient vraiement familiers avec la langue Italienne, croyaient avoir un titre pour protéger à outrance les nouveaux Comédiens, & assurer la désertion de tous les autres théâtres. Ceux au contraire qui étaient restés fidelles au théâtre Français, soutenaient que tous les Acteurs, que la Piéce qu'ils venaient de donner & toutes celles qu'ils donneraient à l'avenir, seraient détestables.

Parmi ces différens partis, il s'en éleva d'autres encore pour les différens Acteurs; les uns vantait les talens du Pantalon, les autres ceux de Lelio & de Flaminia; ceux-ci Mario, ceux-là le Docteur; mais les Partisans de Thomassin eurent l'avantage de voir peu à peu tous les suffrages se réunir avec les leurs : ce qu'il y a d'étonnant, c'est que parmi tant de Connaisseurs prétendus ou véritables, pas un ne se douta que Silvia deviendrait une des plus grandes Actrices qui ayent paru sur la scêne : j'ai vu long-temps tout Paris dans la même ignorance sur le mérite de Mademoiselle Camille, & ne

pas imaginer que cette Actrice remplie d'intelligence & de feu, pût jamais être capable d'autre chose que d'un entrechat ou d'une pirouette.

L'établissement de la nouvelle Comédie Italienne fut annoncé le 20 Mai, par une Ordonnance du Roi, & ils donnerent le même jour pour leur seconde représentation, *Arlequin, Bouffon de Cour* (1) qui eût beaucoup de succès, & qui le méritait.

---

(1) Elle est intitulée en Italien: (La Maggio gloria d'un grande, è il vincer se stesso). Cette legende qui est plutôt une Epigraphe, qu'un titre, signifie la plus grande gloire d'un Prince, est de se vaincre soi-même. Elle est tirée d'une Tragi-Comédie Napolitaine, appellée *di Spada & Capa*: la Cape & l'Epée.



ARLEQUIN BOUFFON DE COUR.

Canevas Italien en trois actes, le 20 Mai 1716.

Le Roi aime Flaminia, & Flaminia aime & eſt aimée de Lelio, favori de ce Prince; le crédit de Lelio donne de la jalouſie aux Miniſtres, qui cherchent l'occaſion de le perdre; s'étant apperçus de ſon amour pour Flaminia & du retour de celle-ci, ils en avertiſſent le Roi, qui ne peut ſe réſoudre à les croire ſur leur ſimple parole, & ces délateurs s'offrent de lui en donner des preuves inconteſtables.

Lelio inſtruit qu'il ſe trame quelque choſe contre lui, introduit à la Cour Arlequin ſous le titre de bouffon, ſourd & muet; ſes bouffonneries le font aimer du Roi, & ſon état de ſourd & muet le fait regarder des Courtiſans ſans envie comme ſans conſéquence; il a ſes entrées par-tout, ſans qu'on ſe défie de lui.

Les ennemis de Lelio, pour prouver au Roi la vérité de ce qu'ils ont avancé

contre ſon favori, donnent à ce Prince pluſieurs avis, qui ſe trouvent toujours faux, par les ſoins qu'Arlequin prend d'avertir ſon maître de tout ce qui ſe paſſe contre lui : déſeſpérés de voir leur vigilance en défaut, les Miniſtres conſeillent au Roi d'offrir à Lelio un emploi qui vient de vaquer à l'armée ; ils eſperent que ne pouvant ſe réſourdre à quitter ſa maîtreſſe, il ne manquera pas de le refuſer, ce qui ſera une preuve ſuffiſante de ſon amour. Arlequin entend ce projet, Lelio entre à l'inſtant; il eſt difficile de trouver le moyen de l'en inſtruire : voici celui qu'Arlequin imagine ſur le champ : il va faire des ſingeries au tour du Roi, & lui bourdonne aux oreilles, il en fait autant aux Miniſtres, en les batonnant raiſonnablement ; il s'approche enſuite de Lelio ; mais au lieu de lui bourdonner aux oreilles, comme il a fait aux autres, il ſe ſert de ce ſtratagéme pour lui dire qu'il ſe garde de refuſer l'emploi que le Roi va lui propoſer, parce que c'eſt une feinte pour l'éprouver : Lelio ſuit l'avis d'Arlequin & accepte ſans balancer ; le Roi accuſe ſes Miniſtres de trahiſon envers un homme qui ne leur a jamais fait aucun mal ; cepen-

dant ils ne se rebutent point, ils soutiennent au Roi la vérité de leurs accusations, & l'assurent que pour s'en éclaircir, il n'a qu'à mener Lelio la nuit sous les fenêtres de Flaminia, & après s'être caché, l'obliger à lui parler d'amour; vous verrez Sire, ajoutent-ils, qu'elle y répondra comme une personne qui l'aime & qui en est aimée.

Arlequin ne peut rencontrer Lelio, pout l'avertir de ce dangereux ar ifice; mais il fait tant qu'il trouve moyen d'en donner avis à Flaminia.

Le Roi mene donc Lelio sous les fenêtres de leur maîtresse commune, & l'oblige de l'appeller; Lelio obéit, & lorsqu'elle paraît à sa fenêtre, il ne lui parle qu'en tremblant; mais il est bien surpris de se voir rebuté par elle & traité comme un homme qu'on méprise souverainement: le Roi paraît satisfait; Lelio qui ne sçait ni l'intrigue de ses ennemis, ni le stratagême d'Arlequin, est outré de colere, & donne à Flaminia tous les noms qui sont familiers à un amant qui se croit outragé: le Roi veut l'emmener, en lui disant qu'il est satisfait & que c'en est assez. Oui, pour vous, Sire, répond Lelio, mais non pour moi; & sans plus rien ménager,

il accable ſa maîtreſſe des plus vifs reproches. Le Roi qui croit que Lelio n'affecte tous ces emportemens, qu'afin de lui mieux prouver ſon innocence & celle de ſa maîtreſſe, l'emmene malgré lui.

Enfin ce Prince découvre tout, & par une généroſité peu ordinaire, il donne Flaminia ſa maîtreſſe à Lelio, ſon favori.

Cette Piece fit beaucoup de plaiſir; on en imprima le Canevas & on en fit des Extraits pour la commodité des Dames, qui voulurent toutes apprendre l'Italien; alors les Libraires remuerent leurs magaſins, & ſecouerent la pouſſiere des livres Italiens; il ne s'en vendit plus de Français; & les Relieurs pouvaient à peine fournir aux œuvres de Veneroni.

Les Maîtres d'Italien firent de grands projets de fortune; & il était de mode d'en avoir un dans ſa loge, pour ſe faire expliquer la Piéce, à peu près comme les *Ciceroni* que les Voyageurs prennent en Italie pour ſe faire expliquer les antiquités.

Le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne étant prêt, les Comédiens en firent l'ouverture par la Folie ſuppoſée, qui

a beaucoup de vraisemblance avec les Folies Amoureuses de Renard, & l'Amour Médecin de Moliere : son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orléans Régent, assista à cette premiere représentation de ses Comédiens, qui ne jouerent plus que le Samedi sur le théâtre du Palais Royal, jusqu'à la mort de Madame.

Ils donnerent avec encore plus de succès la *Maison à deux Portes*, tirée de Calderon, mise depuis en vers par M. de la Grange, sous le titre des Contretemps, & représentée avec applaudissemens le 16 Février 1736; comme je parlerai de cette Piéce en son temps, je ne dirai rien ici du Canevas Italien qui en a fourni le sujet, & je passerai aux événemens de l'Esclave perdue & retrouvée.



L'ESCLAVE PERDUE ET RETROUVÉE.

Canevas Italien en trois actes, le 24 Juin 1716.

Lelio, fils de Pantalon, revient des Indes & amene une Esclave qu'il a achetée & dont il est amoureux : Pantalon en allant au Vaisseau, visite les marchandises de son fils, voit l'Esclave, la trouve belle, & en devient aussi amoureux ; il va chez le Docteur son ancien ami, & lui apprend sa nouvelle passion, qu'il n'a pas assez caché aux yeux de son fils.

Lelio, pour mettre l'Esclave en lieu de sûreté contre les entreprises de son pere, prie Mario son ami, de l'aller chercher au Vaisseau, & de la conduire chez lui ; mais celui-ci lui apprend à son retour qu'il n'a point trouvé l'Esclave, & qu'elle a été enmenée par le Docteur, ami de son pere.

Pantalon arrive au comble de la joie d'avoir l'Esclave en sa possession, puisqu'elle est dans la maison du Docteur son ami ; mais Silvia, femme du Doc-

teur, revient de la campagne & veut que ſon mari chaſſe l'Eſclave, ſans écouter aucune raiſon.

Cependant Lelio la cherche partout avec ſon valet Scapin; on leur apprend enfin qu'elle eſt chez le Docteur, & on les inſtruit de la jalouſie de Silvia; Scapin ſort pour tâcher de l'enlever, par quelque ruſe; le Docteur vient lui-même prier Lelio de retirer cette fille de chez lui, pour calmer les ſoupçons de ſa femme; Arlequin eſt chargé de cette commiſſion; mais comme il la ramene avec lui, il eſt rencontré par Scapin, qui n'étant point inſtruit, enléve l'Eſclave, & la reconduit au Vaiſſeau: Arlequin vient rendre compte à Pantalon & à Lelio de ce qui lui eſt arrivé; ils ſe déſeſperent; mais Scapin vient conſoler Lelio, en lui apprenant le ſuccès de ſa fourberie. Comme ils ſe diſpoſent à aller au Vaiſſeau, des Matelots viennent leur apprendre que le feu y a pris; on y court; on éteint le feu; mais on ne trouve point l'Eſclave, qui s'eſt ſauvée; Pantalon & Lelio ſont dans la derniere affliction; le Docteur ne ſe déſeſpere pas moins, parce que l'Eſclave a laiſſé chez lui une médaille qui lui fait ſoup-

çonner qu'elle pourroit être ſa fille, qui lui fut enlevée dans ſon enfance par des Corſaires.

L'Eſclave eſt enfin ramenée par des Matelots qui l'ont préſervée des flammes : le Docteur après l'avoir queſtionnée, la reconnaît pour ſa fille, & engage Pantalon à la céder à ſon fils ; il y conſent ; les amans ſont unis : la femme du Docteur revient de ſes ſoupçons ; les Matelots ſont récompenſés, & tous ſont heureux (1).

---

(1) Cette Piéce eſt tirée du Mercator de Plaute.



LA FEMME AMOUREUSE PAR ENVIE (1).

Canevas en trois actes, 6 Juillet 1716.

Lelio, Sécretaire de la Princesse Flaminia, aime Silvia & en est aimé; cette Silvia est parente & premiere Dame d'honneur de la Princesse. Flaminia, témoin de leurs amours, en conçoit un chagrin qu'elle ne sçait d'abord à quoi attribuer; avec plus d'attention sur les mouvemens de son cœur, elle découvre qu'elle est jalouse du bonheur de Silvia, & elle conclut qu'elle aime Lelio: cet amour augmente; elle prend sa résolution de le déclarer à celui qui l'a fait naître: elle compose un Sonnet fort tendre, & le montre à Lelio, en lui disant que c'est une Dame de ses amies qui a eu recours à cet expédient, pour déclarer l'amour qu'elle ressent pour un homme qui lui est fort inférieur; elle charge Lelio d'y répondre par un

(1) Est intitulé en Italien: (Cane del Ortolano). Le Chien du Jardinier.

autre Sonnet, & ajoute que pour mieux y réussir, il doit se persuader que c'est à lui que celui-ci est adressé.

Lelio qui ne manque pas de présomption, se doute de la vérité de ce stratagême, & conçoit les plus hautes espérances; il forme de grands projets, & l'ambition l'emportant sur l'amour, Silvia commence à lui devenir au moins indifférente; il se hâte de faire la réponse, & la présente à la Princesse, qui en paraît fort contente; elle l'oblige ensuite d'en écrire une qu'elle lui dicte dans un style fort tendre; après l'avoir écrite, il lui demande à qui elle doit être adressée : à vous, dit Flaminia, en se retirant, pour cacher son embarras.

Lelio s'abandonne à la joie, & n'étant sensible à l'amour de la Princesse qu'autant qu'il flatte son ambition, ses grands projets augmentent, & pour commencer à les mettre en exécution, il appelle Scapin son valet, qu'il charge de lui former un équipage magnifique.

Scapin lui remet une lettre de Silvia, qu'il déchire sans la lire; Silvia paraît elle-même; il se retire, sans daigner la regarder; plaintes inutiles de Silvia.

Flaminia pressée par ses peuples de

choisir un époux, consulte Lelio sur ce choix; mais loin de profiter d'une occasion si favorable, il se décontenance, reste embarrassé & ne lui tient que des propos vagues qui piquent la Princesse, au point qu'elle nomme Mario pour son époux, & ordonne à Lelio lui-même, d'aller lui annoncer cette heureuse nouvelle.

Lelio désespéré, n'a pas la force d'exécuter cette cruelle commission, & en charge Arlequin; en ce moment, Scapin vient faire à Lelio le long détail de tous les meubles, des équipages qu'il a choisis, & lui demande s'il fera entrer les Marchands & les nouveaux Domestiques qui sont dans l'anti-chambre pour recevoir ses ordres cette scêne est fort plaisante. Silvia arrive, il retourne à elle d'un air soumis & repentant; mais elle ne lui pardonne qu'après lui avoir fait protester qu'il n'a pour Flaminia que haine & que mépris.

Cette Princesse qui a tout entendu, entre au moment que Lelio fait d'elle un portrait qui n'est pas fort à son avantage; elle fait retirer Silvia, & la donne en garde à Violette; elle fait éclater son dépit par les plus vifs reproches & par

quelques soufflets : on peut conclure de-là que les Princesses d'Italie sont un peu vives dans leurs amours ; comme celle-ci n'y va pas de main morte, elle casse le nez à son amant, & s'attendrit ensuite en voyant couler son sang ; elle lui prend le mouchoir dont il se sert, pour l'étancher ; lui donne le sien en place, & met l'autre dans sa poche, après l'avoir aussi mouillé de ses larmes.

Mario qui a été informé de la préférence que la Princesse lui a donné, vient l'en remercier ; il s'épanche en longs remerciemens ; mais comme elle ne l'a nommé que par dépit, elle l'assure qu'il a été trompé, & qu'elle n'a point encore fait de choix ; Mario sort confus & désespéré.

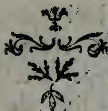
Lelio impatienté de toutes les façons que la Princesse fait pour se déterminer, l'assure, par le conseil de Scapin, que Mario ayant appris ses bontés pour lui, a résolu de le faire assassiner ; c'est pouquoi il la prie de permettre qu'il se retire de sa Cour, pour mettre ses jours en sûreté, ce qu'elle lui accorde.

La facilité de la Princesse à consentir qu'il s'éloigne, augmente le désespoir

de Lelio ; il maudit Scapin de son mauvais conseil ; & celui-ci, pour réparer sa faute auprès de son Maître, s'engage à préparer une fourberie qui lui fera épouser la Princesse ; je vois bien, ajoute t-il, qu'il n'y a que votre naissance inconnue, qui l'empêche de se décider en votre faveur ; je vais vous faire passer pour le fils du Duc qui lui fut enlevé fort jeune par les Turcs ; alors il fait déguiser Arlequin en Turc, & l'envoie au Duc redemander son fils Lelio, qu'il a acheté comme Esclave, & qui est actuellement Sécretaire de la Princesse ; cette nouvelle parvient aux oreilles de Flaminia, qui n'étant plus contenue par le préjugé de l'infériorité de Lelio, lui découvre sa passion : après un long épanchement de tendresse, ils prennent les mesures nécessaires pour leur mariage ; mais les remords s'emparent de Lelio ; il ne peut consentir à devoir son bonheur à un si honteux stratagême, & il découvre tout à Flaminia ; cette marque de probité la charme, & ne fait qu'augmenter son amour.

Le Duc vient embrasser Lelio, qu'il croit être son fils ; & pour s'en assurer davantage, il demande à voir une mar-

que qu'il doit porter ſur la poitrine : cette queſtion embarraſſe fort la Princeſſe & Scapin ; mais Lelio qui ſçait avoir véritablement cette marque, ne fait point de difficulté de la montrer ; ainſi la vérité de ſa naiſſance eſt découverte par un menſonge qui devait la cacher ; Lelio ſe trouve effectivement le fils du Duc, au grand étonnement de la Princeſſe qui l'épouſe ; & comme Mario & Silvia n'ont plus d'eſpérance, ils ſe conſolent en s'épouſant auſſi ; ainſi finit cette Piéce, que M. de Marivaux pourrait bien avoir conſultée avant de faire ſes fauſſes confidences. Celle-ci eſt tirée d'une Comédie Italienne *du Cigognini*, intitulée, *la Moglia di quatro Mariti*.



L'ITALIEN MARIÉ A PARIS.

En trois actes, 25 Juillet 1716.

Cette Comédie fut d'abord donnée en Canevas Italien. Lelio qui y fit le plus grand plaisir dans le rôle du Jaloux, l'écrivit ensuite en cinq actes en prose, & la remit au théâtre le 29 Novembre 1729. Elle n'eut pas moins de succès; & c'est sur cette traduction que je vais en parler.

Lelio épouse Clarice, fille de Pantalon, qui a été élevée en France; mais il prétend qu'elle vive suivant la maniere de son pays; il l'enferme, & ne lui laisse pour tout amusement, que quelques livres intitulés, *les Avantages de la solitude*; *l'Orvietan contre les Conteurs de fleurettes*, *&c.* Il laisse aussi à Colombine une liste de toutes les personnes dont l'approche doit être interdite à Clarice, comme Maîtres à chanter, Maîtres à danser, Revendeuses à la toillette (1). En ce moment Scapin,

(1) Cette scêne a été fort bien imitée

valet d'une Comtesse, amie de Clarice, annonce à Lelio que sa maîtresse & son maître, accompagnés de trois ou quatre amis, vont arriver pour leur faire visite; il répond que sa femme est indisposée, & ne peut les recevoir; mais elle paraît, & lui dit qu'étant à la fenêtre, elle vient de voir passer le Comte, qu'elle l'a salué, & qu'il est, sans doute, sur l'escalier: Lelio, dans la nécessité de le recevoir, ôte avec son mouchoir le rouge & les mouches qui sont sur le visage de sa femme: le Comte arrive avec ses amis; ils disent tous à Clarice des choses très-galantes sur sa beauté, ce qui impatiente Lelio au point qu'il les congédie brusquement, & la renvoie dans sa chambre; il réfléchit ensuite qu'elle peut encore se mettre à sa fenêtre, qu'un jeune homme passe & la salue, qu'elle y répond par une révérence, qu'ils entrent en conversation, que la tendresse s'en mêle; enfin s'imaginant que

dans *On ne s'avise jamais de tout*; & le livre que M. Tue remet entre les mains de Marguarita, est vraisemblablement la Comédie de *l'Italien marié à Paris*.

tout ce qu'il vient de présumer est réel ; il fait appeller sa femme, & la querelle avec autant de vivacité & d'emportement, que s'il l'eût en effet surprise dans quelque commerce de galanterie.

On apprend à Lelio la prochaine arrivée de son beau-pere ; il craint que Clarice ne se plaigne à lui de sa jalousie ; il la flatte ; mais elle lui reproche son excessive dureté, & lui proteste qu'elle est résolue de se donner la mort, pour mettre fin à ses malheurs. Lelio effrayé lui promet de meilleures manieres, & l'engage à lui dire ce qu'elle souhaite ; elle demande d'aller aux promenades & aux spectacles, qui lui sont refusés ; il consent enfin à la mener à un bal qui doit se donner dans une maison voisine, à condition qu'elle ne quittera point son masque, & qu'il ne la quittera pas.

Le Comte & ses amis, dont on a déja parlé, se trouvent à ce bal, & enlevent Clarice : transports & fureurs du Jaloux ; il retrouve sa femme, & la renferme plus étroitement qu'auparavant.

Pantalon arrive & amene son neveu Mario, déguisé en femme, pour éviter les suites d'une affaire d'honneur. Pan-

talon le présente à Lelio, comme une niéce qui servira de compagnie à sa femme; celui-ci interroge la prétendue niéce, qui, instruite du caractere de Lelio, affecte d'avoir une grande aversion pour la maniere dont les femmes vivent en France: le Jaloux charmé de la voir dans des sentimens si conformes aux siens, appelle Clarice, & lui fait embrasser sa prétendue cousine à plusieurs reprises; mais il a lieu de s'en repentir, lorsque Pantalon lui apprend le déguisement de son neveu; il entre dans une fureur inconcevable, qui augmente encore au souvenir des caresses qu'il a lui-même ordonné à sa femme de recevoir & de rendre à Mario; il sort pour aller le chasser de sa maison, & renfermer sa femme; mais elle trouve le moyen de s'échapper avec Pantalon, avec qui elle se retire dans la maison de campagne de la Comtesse son amie.

Lelio apprend la fuite de Clarice & la retraite qu'elle a choisie; il y vole, & la trouve au milieu des plaisirs innocens auxquels chacun se livre; il veut d'abord se saisir de sa femme; mais Pantalon, la Comtesse & les autres s'y opposent: les deux époux plaident chacun leur cause, & Lelio n'a pas une

voix pour lui; on engage cependant Clarice à lui pardonner, elle y consent, à condition qu'il prendra des manieres plus douces; il s'y détermine à la fin; elle, de son côté, s'engage à ne prendre jamais aucun plaisir qu'elle ne partage avec lui : le racommodement se fait, & la Piéce se termine par une fête que le Jaloux corrigé donne lui-même à sa femme.

Lelio qui rendait avec la plus grande force toutes les passions violentes, se surpassait dans cette Piéce, qui a toujours fait beaucoup de plaisir, lors même qu'elle fut remise en trois actes en vers par M. de la Grange, le 15 Juin 1737. Elle fut alors jouée par Romagnesi.



LA VEUVE FIDELLE,

OU LE SOLDAT PAR VENGEANCE.

Canevas Italien en trois actes, 21 Octobre 1716.

Mario apprend à Scapin son valet, qu'il aime Flaminia de la passion la plus violente, & qu'il est au désespoir de ce qu'elle a épousé Lelio; il a, dit-il, formé la résolution de faire assassiner ce rival odieux, & il charge Scapin d'exécuter cette horrible résolution; celui-ci lui représente en vain les suites d'une action si coupable; rien ne peut l'en détourner. Scapin paraît enfin se rendre, de peur que son maître ne s'adresse à quelqu'autre, & il reçoit un pistolet de Mario, qui se retire pour voir l'effet de son entreprise: aussi-tôt que Lelio paraît, Scapin tire son coup en l'air; Lelio voyant qu'on en veut à ses jours, se laisse tomber par terre, & contrefait le mort; Mario s'en approche, & le croyant sans vie, ordonne à

Scapin de le jetter dans un puits qui ſe trouve proche.

Arlequin, valet de Lelio, qui a pris la fuite au bruit du piſtolet, a donné avis à Flaminia de ce qui s'eſt paſſé; Mario lui fait ſa viſite, & après les complimens de condoléance, il lui parle d'amour, elle le rejette avec mépris; ſe voyant ainſi mal-traité, ſon caractere violent le porte à dire à Flaminia que c'eſt lui qui a tué ſon époux, & que ce ne ſera pas la derniere victime immolée à ſa vengeance. Flaminia effrayée, ſe retire, & forme le courageux deſſein de venger la mort de ſon époux.

Cependant Lelio trouve heureuſement le moyen de ſortir du puits, qui ſans doute n'était pas profond; il forme la réſolution de faire périr ſon lâche aſſaſſin, afin d'apprendre en même-temps à ſon épouſe & le crime & la vengeance.

D'un autre côté, ſuivant les conſeils de Scapin, pour éviter les pourſuites de Flaminia, Mario leve une Compagnie de Soldats; Lelio s'étant déguiſé, vient s'enrôler dans cette Compagnie; Flaminia habillée en homme, en fait

autant, & dit à Mario qu'elle voudrait lui parler en particulier ; lorſqu'ils ſont ſeuls, elle lui apprend qu'elle eſt le frere de Flaminia, & lui rend de ſa part une lettre, par laquelle elle lui donne un rendez-vous hors de la Ville.

Flaminia reſtée ſeule, ſe flatte que Mario ne lui échappera pas ; cependant Silvia qui aime Mario & qui a entendu les projets de Flaminia, forme celui de ſe trouver au rendez-vous, afin d'en détourner l'exécution : Lelio qui n'a pas ceſſé d'obſerver ſon ennemi le ſuit auſſi hors de la Ville ; s'y étant donc rendus tous quatre, au moment ou Flaminia va percer Mario, elle voit & reconnaît ſon mari : comme ce n'était qu'à la mort de cet époux qu'elle voulait ſacrifier Mario ; elle ceſſe de lui en vouloir : Lelio lui pardonne également ; & Silvia pour ſuivre un ſi bel exemple, oublie auſſi l'infidélité de ſon amant & l'épouſe : tous ces gens ſi méchans deviennent doux comme des moutons ; ce n'était pas la peine de faire tant de bruit pour ſi peu de choſe.

Le ſuccès de l'*Italien Marié à Paris*, & la maniere dont Lelio & Flaminia dialoguaient leurs ſcênes, firent douter à pluſieurs perſonnes qu'elles fuſſent en-

effet jouées à l'impromptu. Les ennemis de la Troupe Italienne & les Comédiens Français appuyerent ces ſoupçons: cette queſtion était continuellement agitée dans Paris & ſur-tout au Caffé de Gradot, où les Gens de Lettres s'aſſemblaient alors. M. Remond de Sainte-Albine, que ſes talens ont depuis fait connaître d'une maniere avantageuſe, quoiqu'à peine âgé de dix-huit ans, fréquentait déja les Auteurs les plus diſtingués, & en était eſtimé : témoin un jour de cette diſpute, il propoſa pour s'aſſurer du talent des Comédiens, de leur compoſer un Canevas qu'on les engagerait à remplir ſur le champ; on applaudit à cette idée, & Dufreny fut chargé de la remplir; il accepta la commiſſion, & promit de tracer eu peu de jours un plan de Comédie, dans lequel on pourrait employer les meilleurs Acteurs Italiens : on devait les inviter à ſe trouver dans un jardin que Lamotte, Dufreny, Boindin & quelques autres Gens de Lettres louaient en communauté; (1) mais ſoit que

(1) Les Gens de Lettres vivaient alors enſemble, & ne ſe répandaient point dans les maiſons des Financiers, pour y faire le honteux métier de Bouffon & de Paraſite.

Dufreny fût alors occupé de quelqu'autre ouvrage, ſoit qu'il ne lui vint point d'idée convenable à ce projet; il ne s'acquitta point de ſa promeſſe, même après avoir obtenu un ſecond délai; & M. de Sainte-Albine remplit lui-même le projet dont il avait donné l'idée.

Il apporta quelques jours après au Caffé de Gradot, un Canevas en cinq actes détaillé ſcêne par ſcêne, & intitulé *Lelio Vainqueur des Epreuves de la conſtance.* M. de Lamotte applaudit beaucoup au projet de cette Piéce, dans laquelle il trouva des ſituations véritablement comiques, ſe chargea d'en remplir quelques ſcênes; & elle fut jouée avec beaucoup de ſuccès le 17 Octobre 1716, ſous le titre de l'*Amante difficile* ou l'*Amant conſtant.*

Lamotte la récrivit depuis en entier, & la remit au théâtre ſous le même titre en 1731, avec des divertiſſemens mêlés de chants & de danſes, dont Mouret avait fait la muſique; c'eſt à cette époque que j'en parlerai d'une maniere plus détaillée.

Comme les occupations plus ſérieuſes de M. Remond de Sainte-Albine ne lui permirent pas de travailler depuis pour le théâtre, & que je n'aurai

plus occasion de parler de cet estimable Auteur; je dois dire, qu'outre la Gazette de France, qu'il a faite pendant plus de trente ans, il a encore composé le *Comédien*, ouvrage excellent, dont la lecture est utile & même nécessaire à tous ceux qui se destinent à cette Profession.



LA FORCE DE L'AMITIÉ.

Canevas Italien en trois actes, 8 Février 1717.

Pantalon établi à Milan, est obligé de faire un voyage à Venise, & d'y mener sa fille Flaminia ; Lelio la voit, en devient amoureux, & s'en fait aimer ; dans ces entrefaites, une affaire fâcheuse l'oblige de s'éloigner pour quelque temps ; il part après avoir fait & obtenu une promesse mutuelle de s'aimer toujours.

Il se retire à Milan auprès de Mario, qui lui découvre l'état de son cœur, & lui apprend qu'il souffre en ce moment tous les maux que l'absence d'un objet adoré & l'attente d'un bonheur prochain peuvent faire éprouver à un amant passionné ; il n'attend que le retour de cette personne chérie, que le Docteur son pere a demandée & obtenue ; elle arrive enfin, & Mario la présente à Lelio : quelle surprise cruelle pour celui-ci ! Cette maîtresse chérie de son ami, est

Flaminia qu'il a connue à Veniſe, qu'il aime & dont il eſt aimé.

Tandis que Lelio ſe trouve dans cette déplorable ſituation, Silvia, fille du Docteur & ſœur de Mario, devient amoureuſe de l'ami de ſon frere, quoiqu'elle ſoit promiſe au Comte Octavio, Cavalier de grande conſidération; cependant Lelio ſentant qu'il ne peut éteindre ſa paſſion pour Flaminia, ni éviter les perſécutions de Silvia, ſe réſoud à mourir plutôt que de trahir ſon ami & de lui enlever ſa maîtreſſe; il charge ſon valet de ſe préparer ſecrettement à partir de Milan; mais différens obſtacles l'empêchent d'exécuter ce deſſein; c'eſt ici que l'action de la Piéce commence.

Fláminia preſſe vivement Lelio de tenir la parole qu'il lui a donnée à Veniſe, & de la délivrer par ce moyen des pourſuites de Mario, qu'elle ne peut ſouffrir; elle lui fait enſuite des reproches, & lui témoigne beaucoup de jalouſie: ces ſentimens ſont excités par un portrait que Silvia a fait mettre dans la poche de Lelio par Arlequin; ce même portrait & une lettre de Lelio, qui eſt perdue par Arlequin, cauſent

une équivoque qui persuade Mario que la mélancolie qu'il a remarquée dans son ami n'est causée que par l'amour qu'il a pris pour sa sœur Silvia, & par les efforts que l'amitié fait, pour ne point apporter d'obstacle à l'himen avantageux de Silvia avec le Comte Octavio : dans cette pensée, Mario engage Pantalon & Flaminia à se joindre à lui, pour obtenir du Docteur son pere une grace qu'il veut lui demander pour son ami Lelio ; en effet, le Docteur s'y détermine à leur sollicitation ; on imagine bien que celles de Flaminia ne sont pas trop pressantes ; alors Mario déclare à son ami, qu'il n'ignore plus que l'amour est la seule cause de son chagrin, qu'il fait de vains efforts pour la cacher, & qu'il lui veut faire connaître à quoi l'amitié peut l'engager en sa faveur.

Lelio à qui Mario ne permet pas de l'interrompre, se trouble & semble balancer entre la crainte & l'espérance, l'amour & la générosité ; mais Mario continuant toujours avec le transport d'un ami qui oblige son ami, lui dit qu'il a découvert son amour pour sa sœur Silvia ; que malgré son hymen arrêté avec le Comte Octavio, il veut

qu'il l'épouse ce jour même, & qu'il en a obtenu la promesse de son pere.

Lelio se défend d'aimer Silvia; mais Mario qui prend ce discours pour un effet de son amitié, l'interrompt & le presse de donner sur le champ la main à Silvia, que ses prieres, celles de Pantalon & de Flaminia lui ont obtenues: Lelio troublé, saisi, accablé par ce dernier coup, tombe évanoui.

Pendant qu'on est empressé à le secourir; Scapin encouragé par l'amitié que Mario a témoignée à son maître, découvre l'amour de Lelio pour Flaminia & les efforts qu'il s'est fait pour sacrifier son amour à son ami: Mario ne veut pas montrer moins de générosité; & lorsque Lelio est revenu de son évanouissement, il lui fait de tendres plaintes du peu de confiance qu'il a eue pour lui, & l'engage à recevoir la main de Flaminia, qu'il lui céde; mais Lelio refuse ses offres. Après un long combat de générosité, ils conviennent de s'en remettre à la décision de Flaminia, qui, pressée par son pere & par les deux amans, déclare qu'elle ne peut aimer que Lelio; il est enfin contraint de céder à son ami, & d'épouser Flaminia, qui lui est accordée par son pere.

Cette

Cette Piéce intéressante fut jouée avec beaucoup de succès ; (1) & on en fit imprimer l'argument, dont j'ai tiré cet extrait : elle a été remise par Veroneze en 1748. *La Vie est un Songe*, tirée de Calderon, Auteur Espagnol, ne fut pas reçue avec moins de plaisir ; elle fut traduite par M. Gueulette, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, & mise en vers par M. de Boissi en 1732 ; j'en parlerai alors d'une maniere plus étendue.

J'en userai de même pour la Tragi-Comédie de Samson, qu'ils donnerent le 28 Février, & que Romagnesi traduisit en vers, & joua supérieurement en 1720. Les Comédiens Italiens, lors de son premier succès, la donnerent le Vendredi 12 Mars 1718, au profit des Pauvres de leur Paroisse ; ce qui fit beaucoup d'honneur à leur pieuse libéralité.

Ils firent aussi la clôture de leur théâtre par Samson, & le rouvrirent le 6 Avril par *Renaud de Montauban*, Piéce héroïque, traduite de Lope de

(1) S'il n'était pas prouvé que Riccoboni en est le pere, je l'aurais prise pour une sœur du Fils naturel, tant elle lui ressemble.

Vega Carpio, & tirée de l'ancien Roman des faits & gestes de Charlemagne, & des douze Pairs de France; (1) elle est intitulée en Italien : *Poverta di Rinaldo*.

(1) C'est aussi dans ce Roman, que l'Arioste a puisé le sujet de son Poëme de l'Orlando Furioso.



RENAUD DE MONTAUBAN.

Canevas en trois actes, 6 Avril 1717.

Ganelon, Duc de Mayence, poſſéde toute la confiance de Charles Martel, Prince faible & ſoupçonneux ; il en abuſe, pour perdre Renaud de Montauban, qu'il hait mortellement ; il invente tant de calomnies contre ce Seigneur, qu'il l'oblige d'abandonner la Cour, pour ſe retirer dans ſes terres : (1) l'Empereur l'y aſſiége par le conſeil de Ganelon ; Renaud eſt réduit à tuer ſon cheval Bayar, ſi fameux dans le Roman, pour nourrir ſa femme & ſon fils.

Le Roi de Maroc arrive en France, dans le temps de cette oppreſſion ; la Princeſſe de Maroc tombe entre les mains de Renaud, qui la garde pour

(1) Le droit féodal qui ſubſiſtait alors, permettait aux Seigneurs particuliers de demander, à main armée, la juſtice qui leur était refuſée par leurs Souverains.

la rendre à ſon pere ; cependant Charles marche contre les Maures; Florante, frere cadet de Ganelon, abandonne la Baniere royale, & prend la fuite ; ce qui met le déſordre dans l'armée Chrétienne.

Renaud arrache à Florante la Baniere, le dépouille des marques de ſa dignité, & après s'en être revêtu lui-même, ſe jette au milieu des Français, les rallie, les ramene au combat & gagne la bataille : il fait le Roi de Maroc ſon priſonnier, & lui rend la liberté, ainſi qu'à la Princeſſe, à condition qu'il ſortira de France avec ſes Troupes, qu'il fera une tréve de dix années, & ſur-tout qu'il ne le découvrira pas à l'Empereur, parce qu'il n'a d'autre vue que de ſervir ſa patrie.

Cependant le lâche Florante paſſe pour avoir remporté la victoire, & Ganelon continue à calomnier Renaud, qu'il accuſe d'intelligence avec les Maures.

L'Empereur trop crédule, le dégrade de la qualité de Paladin, & confere cette dignité à Florante; pendant qu'on en célébre la cérémonie, les Ambaſſadeurs du Roi de Maroc arrivent ; la

Princeſſe qui s'était déguiſée parmi eux, pour tâcher de ſervir Renaud, prend ſon parti contre Florante, ce qui confirme à l'Empereur l'infidélité dont on a accuſé Renaud; & il ordonne à Ganelon de s'en ſaiſir.

Sur ces entrefaites, Renaud trouve le moyen de s'introduire dans la tente de Charles; il le trouve endormi, il ne tient qu'à lui de lui ôter la vie; mais il ſe contente d'emporter la chaîne que l'Empereur portait au col; il s'en retourne chez lui, & rencontre Ganelon, qui s'étant rendu maître du Château, emmene ſa femme & ſon fils; il l'attaque & les délivre; mais Ganelon qu'il a mis en fuite, trouve moyen de ſe ſaiſir de lui par trahiſon, & il eſt mené devant Charles, qui le condamne au ſupplice: l'armée ſe mutine, & demande que Renaud ſoit jugé par les autres Paladins; Charles eſt contraint de céder à ces inſtances; & comme il eſt perſuadé qu'il eſt coupable, & qu'il ſera condamné, il ordonne, afin d'ajouter encore à ſa confuſion, que ſon Procès ſoit inſtruit devant le Roi de Maroc, lorſqu'il viendra juger la tréve; cette circonſtance qui doit augmenter ſa

honte, sert à la gloire de Renaud; son innocence est reconnue, il rentre dans ses dignités & dans la faveur de l'Empereur, qui bannit le traître Ganelon & tous ses Accusateurs.



MEROPE.

11 Mai 1717.

Cette Tragédie Italienne est en cinq actes & en vers, par le Marquis Maffei; les Comédiens la représenterent gratis, (1) afin d'essayer le goût du Public sur les ouvrages sérieux, que Lelio aurait voulu introduire, parce qu'il jouait la Tragédie bien supérieurement à la Comédie.

Chresphonte, de la race des Héraclides, était Roi de Messene, dans l'Achaye; il avait eu trois fils de Merope: Poliphonte, un de ses Sujets, conspira contre lui, le détrôna & fit massacrer deux de ses enfans: le troisieme appellé Cresphonte, fut dérobé à la fureur du Tyran, par les soins de Merope sa mere, qui le remit entre les mains d'un Serviteur fidele.

(1) Les Comédiens donnerent des billets, sur lesquels étaient ces mots; (*per chi l'entende*; pour ceux qui l'entendent).

Poliphonte a joui pendant quinze ans de ſon uſurpation, malgré les différentes conjurations qu'il a ſçu prévevenir & diſſiper; pour les détruire entiérement & s'aſſurer le Trône, il forme le deſſein d'épouſer la veuve de Chreſphonte, qui frémit à cette déclaration, & l'accable de reproches.

En ce moment, on amene devant le Tyran un jeune Payſan accuſé d'avoir tué un homme près de Meſſene; il confeſſe avoir commis ce meurtre; mais il aſſure que c'était pour défendre ſa propre vie contre un Brigand. Merope s'attendrit en ſa faveur, demande ſa grace & l'obtient; cependant, comme le ſouvenir de ſon fils l'occupe ſans ceſſe, elle craint que le prétendu Brigand, d'après la peinture que le jeune Payſan en a faite, ne ſoit le malheureux Creſphonte; elle charge Euriſe ſa confidente, d'interroger Egiſte, qui eſt le coupable; & Euriſe lui rapporte une bague qui a été trouvée au doigt du jeune homme; à la vue de cette bague fatale, Merope frémit & la reconnaît pour celle qu'elle a donnée autrefois au vieux Polidore, & qui doit ſervir un jour à lui faire reconnaître ſon fils; elle ne doute plus qu'Egiſte ne

l'ait tué ; elle fait lier celui-ci à une colomne, & se fait apporter une lance pour lui percer le cœur ; les prieres d'Egiste ne peuvent la fléchir ; mais parmi les plaintes qu'il adresse au Ciel, il laisse échapper le nom de Polidore ; ce nom frappe la Reine, elle lui demande s'il connaît ce vieillard ; mais lorsqu'il est prêt à répondre, Poliphonte survient & arrête le supplice d'Egiste, ainsi que sa justification : le Tyran s'irrite de la hardiesse de Merope, qui ose punir un coupable à qui il a fait grace ; il le prend sous sa protection.

Cette conduite de Poliphonte le fait soupçonner par Merope d'être d'intelligence avec le meurtrier de son fils ; elle jure de le venger, & l'occasion s'en présente bientôt.

Egiste ne peut vivre avec l'affreuse idée de passer pour un lâche assassin dans l'esprit de la Reine, il s'adresse à sa confidente pour se justifier ; & celle-ci, pour le mieux attirer dans le piége qu'elle lui prépare, l'assure que Merope est moins irritée contre lui ; elle l'engage à rester dans cet appartement, jusqu'au moment où elle pourra l'introduire chez la Reine ; qu'elle va disposer en sa faveur.

Egiſte accablé de peine & de laſſitude, ſe livre au ſommeil; Polidore s'introduit dans le Palais, & perce juſqu'à l'appartement de la Reine; il apperçoit Egiſte endormi; mais ſans le reconnaître, comme il s'en approche, il entend du bruit & ſe cache, c'eſt la Reine conduite par Euriſe; elle arrive un poignard à la main; mais comme elle eſt prête de frapper Egiſte, elle ſe ſent arrêter le bras par un homme qui jette un grand cri; ce cri éveille Egiſte, qui ſe ſouſtrait à la fureur de la Reine; Merope déſeſpérée d'avoir manqué ſon coup, veut le faire retomber ſur celui qui l'a ſuſpendu; mais elle reconnaît Polidore, à qui elle commit autrefois le ſoin de ſon cher fils, & Polidore lui apprend que c'eſt ce même fils qu'elle allait immoler: le fer tombe des mains de Merope; & la ſurpriſe & l'effroi, la terreur & la joie, s'emparent tour à tour de ſon cœur; mais Polidore l'engage à modérer ces mouvemens, qui expoſeraient les jours de ſon fils, à qui il ſe charge d'apprendre le myſtère de ſa naiſſance, qui juſqu'alors lui a été cachée, il s'en acquitte peu après; & Chreſphonte, à meſure que Polidore parle, ſent couler dans ſes veines le

ſang d'Hercule, & brûle du deſir de venger ſon pere & ſes freres; mais Polidore modere ce noble & légitime tranſport, afin d'en aſſurer le ſuccès.

Poliphonte perſiſte dans le deſſein d'épouſer Merope, & lui fait ordonner de ſe rendre au Temple, ſi elle ne veut voir périr à ſes yeux toutes les perſonnes qui lui ſont cheres: Merope ſe laiſſe conduire comme une victime, réſolue de ſe donner la mort; mais le jeune Chreſphonte trouve le moyen d'échapper à la vigilance de Polidore; il entre dans le Temple, ſe fait jour à travers la foule, ſe ſaiſit du couteau ſacré, & frappe le Tyran, qui tombe à ſes pieds; Merope apprend aux peuples que celui qui vient de les délivrer de l'eſclavage, eſt ſon fils & celui de leur bon Roi Chreſphonte, dont la mémoire eſt ſi chere à leurs cœurs. Le jeune Héros eſt proclamé Roi, & le Tyran eſt déteſté après ſa mort, comme il l'était pendant ſa vie.

On a fait aſſez de comparaiſon de cette Piéce avec celles de M. de Voltaire & de M. Clément, pour que je n'entre dans aucune diſcuſſion ſur ce ſujet; il

est seulement aisé de voir par cet extrait les obligations que ces deux derniers doivent avoir à l'Auteur de la premiere Piéce ; elle fut alors imprimée en Italien avec la traduction à côté.



L'IMPOSTEUR MALGRÉ LUI.

4 Juillet 1717.

Lelio s'eſt battu à Gênes avec un Cavalier qu'il a ſurpris avec ſa ſœur : pour éviter les ſuites de ce combat, il ſe retire à Milan, où il devient amoureux de Flaminia, dont il ignore la famille, & qu'il ne peut voir qu'à la promenade ; cependant Scaramouche, ami intime de Caſſendro Ardenti, vieux Bourgeois de Milan, dont il doit épouſer la fille Flaminia, de laquelle nous venons de parler, rencontre Lelio ; il eſt trompé par la grande reſſemblance qu'il lui trouve avec un portrait de Mario, fils de Caſſendro, & le prend pour ce Mario que l'on attend inceſſamment de Lisbonne : Lelio aſſure Scaramouche qu'il s'abuſe, & fait de vains efforts pour le détromper : celui-ci s'obſtine toujours à lui ſoutenir qu'il eſt Mario, & perſuade la même choſe au vieux Caſſendro que la reſſemblance abuſe, & qui veut le forcer d'être ſon fils & de venir loger chez lui.

Arlequin, valet de Lelio, est déses-péré de voir que son maître refuse de se prêter à une méprise qui leur serait d'autant plus utile, que l'argent commence à leur manquer; il prend donc le parti de suppléer au refus de son maître, par une fable qu'il invente sur le champ, & leur apprend qu'une maladie dangereuse lui fit perdre entiérement la mémoire, au point que lorsqu'il revint en santé, il fallut lui rapprendre généralement tout ce qu'il avait sçu auparavant, & que les choses qui lui avaient été les plus familieres, étaient celles sur-tout qu'il avait le plus parfaitement oubliées.

Cassendro & Scaramouche donnent dans cette fable; ainsi plus Lelio fait d'efforts pour le détromper, plus ils s'obstinent à vouloir qu'il soit Mario.

Lelio est contraint de se rendre par pitié pour ce vieillard, qu'il craint de réduire au désespoir; il le suit d'abord par pure complaisance; mais trouvant que Flaminia est sa fille, l'amour le fait consentir à seconder la feinte d'Arlequin : comme il ne lui est pas facile de cacher sa passion; il joue moins le rôle de frere que celui d'amant de Flaminia; il s'oppose à son mariage avec Scara-

mouche, & la demande pour lui-même; toutes ſes extravagances ſont miſes ſur le compte du manque de mémoire, & Arlequin ſçait employer ſi à propos cette fiction, que non-ſeulement Caſſandro n'eſt point tiré de ſon erreur; mais que Flaminia ne ſçait qu'en croire, & ne peut s'aſſurer s'il eſt ſon frere ou ſon amant, ce qui la met dans une ſituation très-comique.

Cependant Mario qui eſt le Cavalier contre lequel Lelio s'eſt battu à Gênes, vient à Milan, & ſe préſente à ſon pere qui le méconnaît; d'un autre côté, Silvia n'oſant reſter dans ſa patrie, après l'éclat de ſon avanture, & ayant appris que ſon amant eſt retourné dans ſa famille, elle vient l'y chercher, & obtient une retraite auprès de Flaminia; elle y rencontre ſon frere, qu'elle reconnaît: on vient facilement à bout de détromper les deux vieillards; Caſſendro reprend ſon véritable fils; Scaramouche renonce à Flaminia, que Lelio obtient, en accordant ſa ſœur à Mario, & la Piéce finit par un double mariage.

ARLEQUIN DANS L'ISLE DE CEILAN.

Canevas Italien en trois actes, 25 Août 1717.

Lelio, Flaminia & Arlequin, après avoir été battus d'une cruelle tempête, sont jettés séparément sur des débris de leur Navire, dans l'Isle de Ceilan: les peuples y adorent un Singe. Arlequin accablé de lassitude, cherche quelque endroit pour dormir, & apperçoit un pied d'estal où était la statue du grand Singe, qui a été abattu par la tempête, il s'y place & s'y endort.

Les Habitans qui s'étaient cachés pendant la tempête, reparaissent sur le bord de la Mer, & appercevant la statue de leur Dieu renversée, ils se désolent, & se croyent menacés de quelque grand malheur; mais appercevant Arlequin qui dort sur le pied d'estal, ils se réjouissent, & croyent que leur Dieu vient habiter parmi eux; au lieu de la statue, ils se prosternent avec respect devant lui pendant son sommeil, & dès qu'il est réveillé, ils le portent en triomphe, mal-

gré les coups de bâton que leur donne Arlequin, & qu'ils reçoivent comme une grande faveur.

Arlequin demande à manger, & les Insulaires lui promettent un repas splendide; ils amenent Lelio & Flaminia pour lui être sacrifiés, selon la coutume du pays; Arlequin assomme les Sacrificateurs, & dit qu'il protége ces Etrangers; que non-seulement il défend de leur faire du mal, mais qu'il exige, s'ils veulent l'avoir toujours parmi eux, qu'on leur donne un Vaisseau pour les reconduire dans leur patrie, où il veut les accompagner lui-même; il promet toute sorte de bonheur aux Habitans, & ils partent comblés de leurs présens. Ce Canevas est de Coypel.

Ce fut à peu près dans ce temps que Thomassin, que les applaudissemens continuels du public, rendaient encore plus empressé à lui plaire, vint un jour après une représentation d'Arlequin, Bouffon de Cour, sur le bord du théâtre, & s'adressant aux Spectateurs dans un jargon moitié Italien, moitié Français, qui faisait plaisir dans sa bouche, dit : Messieurs, je veux vous dire *una piciole* Fable que j'ai lue ce matin; car il me prend quelquefois envie de *di-*

venter sçavant; mais *la diro* en Italien, & ceux qui l'*entenderanno*, l'*expliqueranno* à ceux qui ne l'entendent pas.

Alors il raconta de la maniere la plus comique la Fable de la Fontaine du *Meûnier, de son Fils & de l'Ane*; il accompagnait son récit de tous les gestes qui lui étaient familiers; il descendait de l'Ane avec le Meûnier; il y montait avec le jeune homme; il trotait devant eux; il prenait tous les différens tons des contrôleurs & des contrôleuses; & après avoir fini ce récit comique, il ajouta en Français: Messieurs, venons à l'explication; je suis le bon Homme, je suis son Fils & je suis encore l'Ane: les uns me disent, Arlequin, faut parler Français, les Dames ne vous entendent point, & bien des Hommes ne vous entendent gueres; lorsque je les ai remerciés de leur avis, je me tourne d'un autre côté, & des Seigneurs me disent; Arlequin, vous ne devez pas parler Français, vous perdrez votre feu,..... &c.

Je suis bien embarrassé: parlerai-je Italien? parlerai-je Français? je vous le demande, Messieurs? Alors quelqu'un du Parterre qui avait apparemment recueilli les voix, répondit: parlez comme il vous plaira, vous ferez toujours plaisir.

DÉBUT DE DOMINIQUE.

Le fils du fameux Arlequin de l'ancien théâtre, Dominique Briancolelli, après avoir joué dans différentes Provinces & à l'Opéra-Comique, vint débuter dans la Troupe de Son Altesse Royale le 12 Octobre 1717, par le rôle de Pierrot dans *la Force du Naturel*, Canevas Italien en trois actes, par M. Freret, & tiré d'une Comédie Espagnole d'*Augustin Moretto.*

Dominique prévint l'assemblée par le discours suivant, qui fût très- applaudi.

MESSIEURS, la protection d'un Prince illustre à qui j'ai maintenant l'honneur d'appartenir, devrait, par bien des raisons, me rassurer sur mes craintes, & me faire entrer avec confiance sur ce théâtre; mais comme c'est à sa seule bonté que je dois cet avantage, c'est à vous, Messieurs, à qui je viens demander grace.

Prêt à jouir d'un bien, & durable & solide;
De mortelles frayeurs je me sens accabler;
Ce n'est pas sans raison que je parais timide;
Votre bon goût me fait trembler.

Si j'embrasse un caractere qui ne m'est point familier & dont le succès est incertain, n'imputez ma métamorphose qu'à la justice que je rends avec tout le public, au mérite incomparable du gracieux Arlequin que vous honorez tous les jours de vos applaudissemens. Que de raisons pour m'allarmer! Le Spectateur peut me regarder ici comme un Acteur emprunté; d'un autre côté, avec quels hommes suis-je associé? Avec les meilleurs sujets qui pouvaient venir d'Italie, avec des Comédiens qui excellent à peindre les passions, qui composent sur le champ des scênes remplies de traits vifs & délicats, qui parlent avec autant d'élégance que de facilité; en un mot, qui sçavent entrer si parfaitement dans les caracteres qu'ils représentent, & si bien se concerter, qu'ils attachent jusqu'aux personnes qui ne les entendent pas.

Quels efforts, Messieurs, ne faut-il pas que je fasse, pour me rendre digne

d'être confondu avec de pareils Confreres, & d'avoir part aux louanges que vous leur donnez! J'aſpire cependant à ce bonheur, & s'il n'eſt pas au-deſſus de mon travail & du déſir ardent que j'ai de vous plaire, je me flatte d'y parvenir.

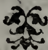
Eh quoi! Meſſieurs, né ſur ce théâtre, où mon pere a contribué ſi long-temps à vos plaiſirs, me banirez-vous de ma chere patrie, & me priverez-vous du ſeul héritage qu'il m'a laiſſé? Non, Meſſieurs, je ne ſçaurais le croire. Docile aux leçons des Gens de goût, je m'y conformerai ſans peine; trop heureux ſi je puis réuſſir à mériter votre indulgence!

Arbitres de ma deſtinée,
Enfin je m'abandonne à vous:
Oui, dût-elle être infortunée,
Sans oſer murmurer, je recevrai vos coups:
A mes faibles talens, ſi vous livrez la guerre;
Je n'entreprendrai point de repouſſer vos traits;
Et quand je me verrai condamné du Parterre,
Je n'en appellerai jamais.

Ce compliment fut ſuivi d'un applaudiſſement général; mais la ſuite ne

répondit pas à ce commencement, & tout sembla s'opposer au succès du début de Dominique; le choix d'une très-mauvaise Piéce, d'un très-mauvais rôle, d'un habit moins avantageux & moins comique que celui de l'Arlequin, réfroidit son jeu, & fit beaucoup de tort à ses talens; cependant Lelio qui était à la tête de la Troupe, & qui méritait d'y être, soutint que cet Acteur était excellent, nécessaire; & la suite justifia son opinion.

Dominique prit l'habit de Trivelin, qui lui convenait mieux, & se rendit très-utile dans les Piéces Françaises que les Comédiens donnerent par la suite, & dans lesquelles il ne fit pas moins de plaisir que dans les Italiennes; il joua avec un succès égal différens caracteres, & sur-tout un rôle de fille d'Opéra, avec une finesse & des graces inconcevables, & qui attira le public pendant long-temps. Nous parlerons à sa mort de toutes les Piéces qu'il a données en qualité d'Auteur.



LES VOLEURS A LA FOIRE.

14 Novembre 1717.

Scapin, fameux filou, arrive avec Trivelin, qu'il inſtruit dans le métier de Voleur, dont il lui apprend les tours les plus ſubtils; le premier ſe déguiſe en Seigneur, & le ſecond paſſe pour ſon Valet de Chambre: ils volent Scaramouche, Maître d'une Hôtellerie; Pantalon y arrive, & dit à Arlequin ſon valet, d'aller chez un Marchand recevoir cent louis; Scapin qui a entendu cet ordre, ſe déguiſe en Marchand Juif, & vient propoſer à Arlequin de lui prêter ſix louis ſur une médaille d'or qui en péſe douze; il lui promet dix louis d'intérêt pour une demie heure ſeulement, parce que ce temps ſuffira pour retirer ſes balots qui ſont arrivés. Pendant qu'ils achevent ce marché; Scapin prend la bourſe à Arlequin qui s'en apperçoit, & ne la veut point lâcher; Pantalon arrive, & Scapin lui dit qu'il eſt un honnête Marchand, à qui Arlequin veut voler la bourſe; &

pour preuve de ce que je dis, ajoute-t-il, on trouvera dans ladite bourſe quatre-vingt-quatorze louis & une médaille qu'il dépeint; Pantalon vérifie ce que dit Scapin, & querelle ſon valet, qui ne peut trouver le moyen de ſe juſtifier, parce qu'il eſt tour à tour interrompu par les plaintes de Scapin & les reproches de Pantalon.

Enfin Scapin étant parti avec la bourſe, Pantalon demande à Arlequin s'il a été recevoir les cent louis; Arlequin lui dit qu'il les a reçus, & lui raconte tranquillement ſon hiſtoire avec le Marchand Juif: Pantalon eſt furieux de voir qu'il a aidé à ſe voler lui-même; & Arlequin à ſon tour le querelle & finit par ſe mocquer de lui.

Le Docteur avec ſon fils & Lelio avec ſa fille Silvia arrivent chez Pantalon pour voir la Foire de Baucaire, & Arlequin eſt chargé par ſon Maître d'aller à la Douane retirer leur valiſe; Trivelin qui en eſt inſtruit, vient au-devant d'Arlequin habillé en Acteur d'Opéra, & feignant de ne le pas voir, il ſe déſeſpere de ce qu'un de ſes principaux Acteurs eſt tombé malade; l'Opéra doit commencer dans une

heure;

heure; il fait semblant d'étudier le rôle qui manque, & se fâche de n'en pouvoir venir à bout; il continue cependant à chanter, & s'interrompt de temps en temps, en disant qu'il donnerait volontiers cinquante pistoles à qui voudrait jouer ce rôle; il ajoute dix livres de macaroni & six bouteilles de vin d'Espagne. Arlequin ouvre les oreilles & se met à répéter ce que l'Acteur chante. Trivelin paraît charmé, & encourage Arlequin, en lui disant qu'il a la plus belle voix du monde; il lui apporte un habit de Cupidon, qui est le rôle de l'Acteur qui manque: pour le faire mieux ressembler à ce Dieu, il lui met un bandeau sur les yeux, & ensuite emporte la valise. Arlequin continue à répéter son rôle. Lelio le prend pour un fou; Arlequin croyant parler au Directeur de l'Opéra, lui demande s'il sçait bien son rôle. Lelio lassé de ce badinage, veut sçavoir où est sa valise, & ôte le bandeau d'Arlequin, qui lui dit de le laisser tranquille, qu'il ne peut pas porter sa valise, parce qu'il faut qu'il aille à l'Opéra faire le rôle de l'Amour. Lelio à force de le questionner, apprend enfin la vérité, court

après le voleur, & Arlequin sort gravement de l'autre côté, en continuant de répéter son rôle.

Pantalon voulant troquer de la vieille vaisselle d'argent pour en acheter de neuve, dit à sa fille Flaminia qu'il s'en est accommodé avec un de ses amis qui la doit envoyer prendre ; mais il lui ordonne de ne la mettre qu'entre les mains de celui qui apportera sa montre qu'elle connaît bien.

Trivelin vient déguisé en Marchand & poursuivi de ses camarades déguisés en Archers qui le saisissent, comme pour le mener en prison ; il s'écrie qu'il est bien malheureux d'être ainsi traité pour une misérable somme de mille écus, tandis qu'il a chez lui dix fois plus d'effets qu'il n'en faut pour l'acquitter ; il implore le secours de Pantalon, & le prie d'écrire pour lui à sa fille, parce que, dit-il, en montrant son bras en écharpe, je ne suis pas en état de le faire moi-même : Pantalon ne peut lui refuser ce service, & écrit sous la dictée de Trivelin : » Ma fille, ne manquez » pas de donner au porteur ce que vous sçavez bien ; « tandis que Pantalon écrit ce billet, Trivelin lui vole sa montre ;

& muni de ce double témoignage, il va trouver Flaminia, qui lui remet la vaisselle sans difficulté.

Scapin & Trivelin ayant appris que Pantalon & le Docteur sont assemblés pour conclure le double mariage de leurs enfans, vont comme Comédiens qui courent la Province leur offrir la Comédie; on les reçoit avec plaisir en cette qualité, & on les engage à donner quelqu'échantillon de leurs talens; ils s'en excusent sur ce que leurs habits ne sont pas encore arrivés; chacun de l'assemblée leur en offre; les filoux qui ne demandaient pas autre chose, les dépouillent, & afin d'ôter tout soupçon, ils chargent Arlequin, valet de la maison, de tous ces habits, ajoutant qu'ils ont aussi besoin de ce valet pour remplir un rôle dans leur Piéce : ils passent dans une autre chambre avec lui comme pour se concerter & s'habiller. Un moment après, on voit arriver Arlequin nud en chemise; les Gens de la nôce qui croyent que c'est lui qui ouvre la scéne, rient de tout leur cœur, en le voyant dans cet équipage; & quelques raisons qu'il puisse leur dire, quelqu'efforts qu'il fasse pour les mettre au fait de la fourberie, ce n'est qu'a-

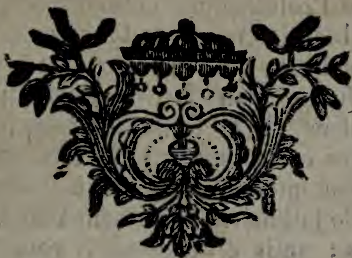
près qu'ils ſont bien las de rire, qu'on peut leur apprendre que les Comédiens ſont des fripons, qu'ils emportent leurs habits ainſi que le ſien.

Les Comédiens Italiens, malgré leurs ſoins & leurs efforts continuels pour attirer le Public à leurs Spectacles, n'avaient pû l'y fixer; on convenait de leurs talens; on approuvait leur zele; mais on n'allait point à leurs repréſentations : les Dames qui avaient montré le plus grand empreſſement d'apprendre la langue Italienne, ne garderent pas long-temps cette réſolution, & leur émulation s'évanouit avec la nouveauté; leur déſertion entraîna naturellement celle des hommes, & les Comédiens étaient réduits à parler ſouvent dans le déſert.

Déſeſpérés de voir leurs travaux ſi mal récompenſés, ils méditaient leur retraite en Italie, lorſqu'un Auteur Français eut le courage de travailler pour eux; ſon eſſai réuſſit, & le ſuccès du Port-à-l'Anglais ramena les Spectateurs en foule, & fixa les Comédiens en France.

Leurs manieres honnêtes pour les Auteurs, leur en attirerent pluſieurs, &

quelques - uns des plus diſtingués, s'empreſſerent à travailler pour leur théâtre, qui prit bien-tôt une forme nouvelle.



LE PORT-A-L'ANGLAIS,

OU LES NOUVELLES DÉBARQUÉES.

25 Avril 1718.

Le Prologue de cette Piéce peint fort bien la crainte de l'Auteur & des Comédiens, pour une nouveauté, dont la réuſſite était fort incertaine ; les Partiſans de la ſcêne Italienne, blâmaient cette innovation, & ceux qui avaient intérêt à s'oppoſer à leurs ſuccès, ſe joignaient également à ces frondeurs ; amis & ennemis, tous leur étaient contraires ; leurs terreurs n'étaient donc que trop bien fondées ; & c'eſt ſur ce ſujet que roulait ce Prologue vivement dialogué entre Flaminia & Silvia.

Trafiquet, Courtier du Parnaſſe, vient finir leur diſpute, & les détermine à jouer la Piéce nouvelle ; Arlequin paraît en habit de Ville, elles le querellent de ce qu'il n'eſt pas encore habillé ; elles ſortent & le laiſſent avec Trafiquet, qui lui demande le

payement de la Piece ; Arlequin le lui donne en coups de batte : voilà qui eſt de mauvaiſe augure pour la Piéce, dit Trafiquet en ſortant. Meſſieurs, dit Arlequin au Parterre, en voulant parler des ſifflets dont il a été queſtion dans le Prologue : ne tirez rien, tout eſt payé.

La Piéce eſt en trois actes en proſe, mêlée de danſes & de couplets, dont Mouret a fait la muſique.

Lelio, Banquier Italien, ayant appris la mort d'un de ſes Correſpondans à Paris, nommé Lombardini, eſt parti de Rome pour venir régler ſes affaires & apurer ſes comptes avec la Signora Cicilia Lombardini ; comme il eſt extrémement jaloux de ſes deux filles, Flaminia & Silvia, il n'a pas manqué de les amener avec lui, ainſi que ſon Domeſtique Arlequin, Violette ſa Servante, & Paſquella, vieille Duegne, à qui la garde des deux filles eſt confiée ; il a pris à Auxerre le Coche d'eau ; mais un orage affreux l'a obligé de relâcher au Port-à-l'Anglais. Deſcription de la tempête par Arlequin, qui dit que le tonnerre était ſi épouvantable, que le ſoleil s'eſt caché de peur, & la pluie ſi horrible, que la riviere de Seine eſt encore toute trempée ; le

Coche d'eau étonné du bruit, aveuglé par l'obſcurité, s'eſt briſé l'omoplatte contre un bateau auſſi étourdi que lui, & tous deux ſe ſeraient noyés, ſi le vent charitable ne les avait pouſſés à terre; il bénit enſuite l'orage qui l'a fait échouer contre un bon Cabaret, & il maudit la jalouſie de Lelio, qui l'empêche de parler à Violette ſa maîtreſſe; elle paraît.

VIOLETTE.

Eh, bon jour, mon cher Arlequin; comment as-tu paſſé la nuit?

ARLEQUIN.

Je ne ſçais, car je dormais; je ne t'en ſçaurais rien dire; & toi?

Pour moi, je ne ſçais ſi j'ai dormi; car je n'ai fait que rêver toutela nuit; & quand on rêve, on ne ſçait ce qu'on fait non plus.

ARLEQUIN.

Et tu rêvais à moi, ſans doute?

VIOLETTE.

Non, je rêvais à ce gros garçon Pâtissier qui était ton rival à Rome.

ARLEQUIN.

Ah ingratte! tradictrice... Eh! qu'est-ce qu'il te faisait, ce garçon Pâtissier?

VIOLETTE.

Il me faisait tenir une lettre à Lyon, dans laquelle il me promettait de venir incessamment à Paris.

ARLEQUIN.

Fi: cela ne me plaît point; tu fais-là des songes cornus, &c.

Lelio les surprend ensemble, les gronde, fait rentrer Violette, recommande à Pantalon l'Aubergiste, de ne laisser parler ses filles à personne, & sur-tout de ne point donner de vin à Pasquella; il ordonne ensuite à Arlequin de le suivre à Paris; ce n'est pas

le compte de celui-ci, qui veut rester avec Violette ; mais loin de laisser paraître sa répugnance, il feint beaucoup de joie de voir la belle ville de Paris ; il saute, il danse, & se laisse tomber, en disant qu'il a la jambe cassée ; Lelio est obligé de partir seul.

Scêne Italienne entre Arlequin & Pantalon, qui fait apporter du vin & de l'huile pour penser Arlequin, qui boit le vin à plusieurs reprises, & finit par courir sur le théâtre, en disant qu'il est bien guérie, parce qu'il a pris le reméde en dedans.

Flaminia & Silvia paraissent, & s'entretiennent de leurs amours & de la contrainte où leur pere les retient ; ce qui donne occasion à Flaminia, qui est plus instruite que sa sœur, de parler des différentes manieres d'aimer, des différentes nations : l'amour, dit-elle, est en France un amusement ; en Espagne une folie ; en Italie une fureur, une maladie ; en Allemagne un reméde : l'Espagnol a l'amour dans la tête, dans l'imagination ; l'Italien dans le cœur & dans le fiel ; l'Allemand dans l'estomach & dans le foye ; le Français un peu par-tout : l'amour en Italie occupe dès

le matin, c'eſt la principale affaire; en France, on y donne l'après-midi, les momens deſtinés aux jeux, à l'oiſiveté; en Eſpagne, on y employe le ſoir & la nuit; c'eſt le temps du myſtere des avantures, des chimeres, des viſions; en Allemagne, on aime le lendemain matin, quand la digeſtion eſt faite.

SILVIA.

N'en pourrait-on point trouver un qui eût le bon de tous les quatre?

FLAMINIA.

Oui-dà, cela ſe pourra trouver avec la pierre philoſophale.

Le Chevalier de la Baſtide qui a vu la veille les Italiennes nouvellement débarquées, eſt devenu amoureux de Silvia; & pour trouver le moyen de lui déclarer ſa paſſion, il ſe déguiſe en Payſan par le conſeil de Tontine, fille d'Opéra, qui ſe déguiſe auſſi en Payſanne, & ils arrivent, ſuivis d'une troupe de Villageois & de Villageoiſes, qui forment un balet, & qui chantent les couplets ſuivans.

Ah que tu rends le cœur gai,
Jeune saison des fleurettes!
Ah que tu rends le cœur gai,
Gentil, joli mois de Mai!

Le Chœur répéte : Ah que tu rends, &c.

Une PAYSANNE.

Les oiseaux dans ces retraites,
Mêlent à leurs Chansonettes.
De plus doux amusemens:
A nos timides Amans
Ils font des leçons secrettes.

Le CHŒUR.

Ah que tu rends le cœur gai, &c.

TONTINE.

Quand vous nous trouvez seulettes,
Si nous faisons les folettes,
Bergers, n'en abusez pas,
Ménagez mieux nos appas,
Ou tout au moins nos cornettes.

Le CHŒUR.

Ah que tu rends le cœur gai, &c.

à l'occaſion du mois de Mai, porter un bouquet à la Dame du Village ; Flaminia demande pourquoi ce n'eſt pas elle qui le porte ; cela conviendrait mieux.

TONTINE.

Vla ce qui vous trompe, Madame ; car pour ce qui eſt en cas de bouquet pour une Dame, il eſt plus agréable quand c'eſt un mâle qui le préſente.

Lucas qui n'eſt autre que le Chevalier, trouve moyen de donner le bouquet à Silvia, & il en préſente un auſſi à Flaminia ; il avance aſſez ſes affaires, lorſque la vieille Paſquella ſe fait entendre dans la maiſon ; il eſt obligé de les quitter : la Duegne arrive, & querelle les deux ſœurs, qui s'excuſent ſur la néceſſité de fréquenter la compagnie, pour apprendre la langue Françaiſe.

PASQUELLA.

Apprenez-la dans les livres, vous en avez tant.

FLAMINIA.

Les livres donnent-ils l'accent? Voilà

de plaisans Maîtres de langue, que des muets ou des morts.

PASQUELLA.

Rentrez, rentrez causeuses; vous n'avez pas besoin d'apprendre tant de langues, vous n'en avez déja que trop d'une.

Le second acte commence par les plaintes du Chevalier à Pantalon, qu'il conjure d'entrer dans ses intérêts : vous seriez le premier, répond celui-ci, qui serait mort de chagrin au Port-à-l'Anglais; je vous servirai de tout mon cœur; il se rappelle que Lelio lui a dit en partant, de ne point donner de vin à la Duegne; il conclut avec raison, qu'elle aime à boire, & il projette de profiter de cette circonstance; elle arrive en effet avec une petite roquille à la main, & demande si c'est pour se mocquer d'elle qu'on lui apporte du vin dans cette mesure. Pantalon se retranche sur les ordres de M. Lelio; Arlequin paraît, tenant des verres à la main & portant une bandouillere de bouteilles de vin, qu'il appelle un traité de paix; on s'égaye de plus en plus; la vieille

boit, chante & danse, & finit par s'ennivrer; on la conduit à sa chambre, & Flaminia & Silvia viennent remercier Pantalon de les en avoir débarassées; il rappelle à Silvia le Chevalier dont elle a paru contente; elle convient qu'il est aimable, & demande à Pantalon si elles ne pourraient pas le voir de loin avec sa compagnie? De loin, dit Pantalon, cela ne se peut pas; les Gens ne viennent point ici pour se voir de loin, mais pour de près, tant que vous voudrez; Flaminia & Silvia s'excusent sur leur timidité, & sont affrayées de l'esprit des Français; enfin le Chevalier paraît, leur fait un compliment honnête; elles se décontenancent, ne sçavent que répondre, & se retirent, en faisant de grandes révérences. Le Chevalier se désespere de son peu d'adresse à les retenir; mais Tontine toujours obligeante & serviable, lui dit qu'elle a trouvé un moyen de les apprivoiser, qu'elle a arrêté pour cela un certain Opérateur Chinois qui allait à Paris, & qui dans les différens divertissemens qu'il compte leur donner, pourra lui procurer le moyen de les entretenir à son aise.

L'Opérateur arrive, & après avoir chanté quelques couplets, il se met à van-

ter sa science & l'efficacité de ses drogues; je suis, dit il, le Docteur le plus lettré de tous les lettrés de la Chine; l'Empereur de l'Empire des Empiriques; gardez-vous, dit il, de juger mal de mon sçavoir, à cause de mon baragouin; vous devez, au contraire, bien augurer d'un Médecin qui vient de loin, puisque la rhubarbe, le sené, la casse, le gayac & les meilleures drogues de la Médecine, viennent comme moi, des extrêmités de la terre; mais venons à mes remédes; tout le monde entier en a fait l'expérience; c'est par eux que j'ai guéri plusieurs fois la Sicile de la fiévre ardente qui s'allume dans ses entrailles, & qui lui cause ses tremblemens; c'est par eux que j'ai guéri le Nil de ses cataractes: comme c'est par mes préservatifs que j'entretiens le bon tempérament des piramides d'Egypte, qui les fait se soutenir depuis si longtemps: par mes remedes, je guéris les maux de tête des maris jaloux, les vertiges des coquettes, les étourdissemens des petits Maîtres, l'hydropisie d'argent des Maltotiers, la dissenterie de la bourse des joueurs; l'appetit désordonné des Gens de plume, les dégoûts & les nausées du mariage. En gesticulant, il

culbute Arlequin qui s'eſt avancé de trop près; j'ai encore, ajoute-t-il, une poudre ſimpatique qui attire des amans aux filles, & qui de ces amans fait des maris.

Flaminia & Silvia approchent. J'ai encore une poudre plus admirable que toutes celles-là, Meſſieurs, & c'eſt le plus beau de tous mes ſecrets; j'ai, dis-je, une poudre qui a la vertu d'augmenter l'argent à ceux qui en ont, & d'en faire venir à ceux qui n'en ont point : Flaminia & Silvia demandent de la poudre pour avoir de l'embonpoint & des maris; & Arlequin veut avoir de celle qui fait venir de l'argent.

ARLEQUIN.

Signor Operatore, quanto vendete la polvere qui fait venir l'argent?

L'OPERATEUR.

Plus on la paye, & plus il en vient.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai pour tout vaillant qu'une piéce de vingt cinq ſols.

L'OPERATEUR.

Je ne prends pas garde à vous, la voilà; il faut la prendre comme du tabac.

SILVIA, *qui a acheté aussi de la poudre.*

Et la poudre de simpathie pour les amans ?

L'OPERATEUR.

Tout de même comme du tabac : (Silvia prend de la poudre; l'Opérateur tousse, & le Chevalier paraît :) Flaminia & Silvia sont d'abord surprises; mais elles le reconnaissent pour le Lucas qui leur a donné des bouquets, & elles se retirent.

ARLEQUIN.

Mais puisqu'il est déja venu un amant à cette Demoiselle-là, les secrets de l'Opérateur sont bons; je m'étonne que l'argent ne me soit pas encore venu : Seigneur Opérateur, j'ai beau fouiller, il ne m'en est point encore venu d'argent.

L'OPERATEUR.

Il m'en eſt venu à moi ; je n'ai pas menti.

ARLEQUIN.

Mais à moi, à moi.

L'OPERATEUR.

Elle vous en fera venir, quand vous l'aurez vendue à un autre.

Arlequin paraît fâché de s'être laiſſé tromper.

L'OPERATEUR.

Allons mon cher ami, afin que vous ne vous en alliez pas mécontent, je veux bien vous arracher une douzaine de dents par-deſſus le marché.

ARLEQUIN.

J'ai auſſi un ſecret qui vous fera venir quelque choſe.

L'OPERATEUR.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Cinquante coups de bâton. Il les lui donne : l'Opérateur se sauve dans son char ; Arlequin l'y suit : le char se ferme, & la suite de l'Opérateur les entraîne tous deux enfermés, & criant de toutes leurs forces. Le Chevalier continue de se plaindre à Pantalon & à Tontine du mauvais succès de leurs stratagêmes : celle-ci lui promet de parler encore aux jeunes Italiennes, de les rassurer sur leur crainte, de détruire leur timidité, & de les rendre d'un abord plus facile.

Arlequin revient, & se plaint de la fourberie de l'Opérateur : il ne t'a pas trompé, dit le Chevalier ; voilà deux écus qu'il te fais venir de ma part pour aller dire à tes Maîtresses qu'une Dame désirerait avoir une conversation avec elles ; elles descendent ; mais comme Tontine s'est retirée pour méditer aux moyens dont elle doit se servir pour les engager à recevoir le Chevalier de

Baſtide & le Comte de Trinquemberg, ſon camarade; Silvia & Flaminia ſe ſont quelques reproches mutuels ſur leur timidité; Tontine arrive, & après un compliment honnête, elle leur propoſe de ſe joindre à ſa compagnie, qui eſt compoſée d'une jeune veuve qui chante très-bien; d'une tante âgée, mais qui eſt de bonne humeur; & de deux Cavaliers très-ſages, qui feront enchantés de leur faire leur cour: Flaminia s'en excuſe ſur le caractere des Français, qu'elle connaît d'après les hiſtoriettes qu'elle en a lue.

TONTINE.

N'eſpérez-pas les trouver tels que vous les avez vu dans les Romans, les choſes ſont un peu changées.

FLAMINIA.

Je crois que l'amour aura perfectionné chez eux de plus en plus la galanterie.

TONTINE.

On voit bien que vous venez de loin;

il s'agit bien ici de galanterie, il y a long-temps que l'amour ne se mêle plus de les perfectionner, ce sont eux qui ont perfectionné l'amour.

FLAMINIA.

Expliquez-moi donc, je vous prie, comment cela s'est fait ?

TONTINE.

Cela s'est fait en retranchant de l'amour, ce qu'il avait d'inutile & d'incommode, en abolissant cette politesse surannée que vous nommez galanterie ; on l'a renvoyée aux Espagnols & aux Maures d'Afrique avec les fêtes galantes, les tournois & les carousels, tout cela s'en est retourné de compagnie.

FLAMINIA.

Et qu'a-t-on mis à la place ?

TONTINE.

Des plaisirs solides & de bon sens ; on a réuni ceux de l'amour & de la table ; l'amour est passé des bords du Li-

gnon dans ceux de Bourgogne & de Champagne ; avouez qu'il a fait un joli voyage.

FLAMINIA.

Mais, n'a-t-il rien perdu de sa délicatesse en ces pays-là ?

TONTINE.

C'est gagner que d'en perdre ; la belle perfection pour lui, que d'être délicat & fluet comme il était autrefois ! Il n'avait presque plus de corps ; au pays dont je vous parle, il a repris chair ; il se fortifie tous les jours ; l'enjouement lui revient ; il ne demande plus qu'à rire.

SILVIA.

Ah ! ma sœur, le joli garçon ! il y a du plaisir à le connaître en ce pays-ci, puisqu'il est de si bonne humeur.

TONTINE.

C'était un plaisant amusement pour lui de voir ces cercles d'amans & d'a-

mantes occupés à soutenir des thèses sur la délicatesse qui faisaient bailler ce pauvre enfant.

FLAMINIA.

Franchement, je crois que cela était un peu ennuyeux.

TONTINE.

Il s'est guéri sur-tout de la colique venteuse du bel esprit, de la migraine des élégies; il ne lui est resté tout au plus que des Vaudevilles gaillards, ou des Chansons à boire.

Le Chevalier de la Bastide & le Comte de Triquemberg arrivent; celui-ci est reconnu par Flaminia, pour l'amant qui l'a recherchée en mariage à Rome, & le Chevalier se fait connaître pour leur cousin. Scéne de tendresse entre les quatre amans, qui jurent de ne se point séparer. La Signora Cecilia se trouve aussi la même veuve que Lelio est allé chercher à Paris, & qui était venue au-devant de lui au Port-à-l'Anglais; elle promet de les servir de toutes ses

ſes forces, & les amans ſe livrent à la joie.

Au troiſieme acte, Pantalon qui trouve qu'Arlequin eſt un garçon joyeux & alerte, penſe que ce ſerait une bonne acquiſition pour ſon Auberge ; il tâche de l'engager à ſon ſervice, par la médiation de l'obligeante Tontine qui lui fait un tableau ſéduiſant de la vie que l'on mene au Port-à-l'Anglais. Arlequin qui, d'un côté, craint le retour de Lelio, & de l'autre, enviſage tous les avantages qui lui ſont offerts, accepte le marché ; il ſe reſſouvient de Violette, & engage Pantalon à la prendre auſſi à ſon ſervice ; mais celui-ci répond qu'il ne ſe ſert point de filles dans ſa maiſon, parce qu'elles ont trop de langue. Violette qui a entendu le marché, paraît ; Arlequin va à elle ; d'abord elle lui fait froide mine, puis elle le careſſe un peu, comme pour le retenir ; Arlequin retourne vers Pantalon en héſitant, & regardant de temps en temps Violette ; ſelon les mines qu'elle fait, il avance ou recule ; à la fin il reçoit le dernier adieu, & elle lui tourne le dos tout-à-fait ; il lui dit en ſoupirant : Violette, ne rien faire, que boire & manger & être bien payé ;

laisse - moi essayer pour un an seulement; Violette ne se retourne point; il reporte l'écu que Pantalon lui a donné, d'un air triste : Tontine recommence à le tenter, par le récit de son heureuse condition. Poulets, dindons, fricassées, matelotes, vin à la glace.....

ARLEQUIN.

Le moyen d'y résister ! Hélas, ma chere Violette, pour six mois seulement.... Qu'est-ce que tu lis-là ?

VIOLETTE.

C'est la lettre du gros garçon Pâtissier.

ARLEQUIN.

Quoi ! ce n'était pas en songe que tu l'as reçue ? Ah ! ingrate, perfide ! Et qu'est-ce qu'elle dit cette lettre ?

VIOLETTE.

Dès que je serai arrivé à Paris, je prendrai boutique, je vous épouserai, & ne vous nourrirai que de petits pâtés, de tartelettes, de biscuits, de macarons & de confitures.

ARLEQUIN.

Mais, Violette, confidere un peu ; poulets, dindons, fricaffées, matelottes, vin frais, cinquante écus & les profits.

VIOLETTE.

Petits pâtés, tartelettes, bifcuits, confitures, un gros garçon.

ARLEQUIN,

Ohimé, *fon difperato* ; (il reporte encore l'écu). *Mais Tontine ajoute* : Au deffert, vin de champagne, pâtifferie, fruits de toute forte, roffolis, ratafias, fromage de Milan, & tout cela, pour les garçons.

ARLEQUIN.

O pauvre Arlequin, malheureufe victime de l'amour & de la gourmandife ! Ah! Violette, ma chere Violette, par pitié & même pour ton intérêt, laiffe-moi engraiffer ici feulement quatre mois, je reviendrai à toi, riche,

gras, potelé; je vaudrai quatre garçons Pâtissiers.

VIOLETTE.

Non; en arrivant, j'épouse le Pâtissier.

ARLEQUIN.

Allons, c'en est fait; il faut mourir! M. Pantalon, n'avez-vous point quelque reste de matelote?

PANTALON.

Pourquoi faire?

ARLEQUIN.

Pour me tuer, vous dis-je; je l'avalerai tout d'un coup, & je m'étranglerai avec les arrêtes.

VIOLETTE.

Fi : voilà une mort gourmande; je ne te regretterais point; je veux que tu meures d'amour seulement.

ARLEQUIN.

Mourir d'amour ! on en a perdu le ſecret ; cela me paraît même impoſſible ; l'amour eſt l'auteur de la vie, il ne ſçaurait donner la mort.

Tontine détermine enfin Pantalon à prendre Violette à ſon ſervice, & tous ſont contens. Lelio arrive, & ſe plaint de l'inconſéquence de la Signora Cecilia Lombardini, qui le jour de ſon arrivée, va ſe promener à la campagne, malgré la promeſſe qu'elle lui avait faite de lui tenir un logement préparé : il rencontre Violette & Arlequin, qui feignent de ne le pas reconnaître.

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, faites-nous l'honneur d'entrer chez nous, nous avons d'excellens vins de toutes ſortes ; poulets, pigeons, dindons, fricaſſées, matelotes ; vous ne ſçauriez être mieux.

LELIO.

Violette, eſt-ce que ce coquin-là eſt déja ivre ?

VIOLETTE.

Non, Monſieur, il parle fort juſte, vous ne ſerez pas mieux ailleurs; entrez, vous ſerez bien traité, bien ſervi, bien couché, beau linge, draps blancs, excellens lits de toutes ſortes, lits à dormir, lits de repos; vous ne manquerez de rien.

LELIO.

Eſt-ce que la cervelle vous tourne? Ne reconnaiſſez-vous pas le Seigneur Lelio?

VIOLETTE, *à Arlequin.*

Te ſouviens-tu du Seigneur Lelio?

ARLEQUIN, *à Violette.*

Qui était notre maître à Rome?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Qui ne laiſſait aucune liberté à ſes filles ni à toi?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Qui était ſi jaloux, ſi brutal, ſi ridicule ?

VIOLETTE.

Lui-même. (Ils apprennent à Lelio qu'ils ne ſont plus à ſon ſervice, mais à celui de Pantalon, qui eſt un galant homme, qui donne toute ſorte de liberté dans ſa maiſon).

Lelio effrayé, demande ſes filles; Arlequin répond qu'il faut s'adreſſer à la Signora Tontine; elle arrive & apprend à Lelio ce qui s'eſt paſſé en ſon abſence; Lelio croit d'abord que c'eſt une plaiſanterie, & ſe fâche; mais il s'emporte bien plus, lorſqu'il apprend que c'eſt une vérité, il s'écrie; ô ciel! en quelle maiſon ſuis-je tombé?

TONTINE.

Il eſt vrai, Monſieur, que cette maiſon-ci inſpire furieuſement les deſirs du mariage.

LELIO.

Quoi ! je ne la quitte qu'une matinée, & voilà déja trois filles à moitié mariées, en comptant Violette.

TONTINE.

Vraiement, en une après-midi, il s'y fait quelquefois bien d'autres mariages.

Lelio regrette d'avoir amené ses filles en France, & de n'avoir pas au moins donné Flaminia au Comte de Trinquemberg; il paraît, & après un long & ridicule compliment en mauvais Français, il supplie encore Lelio de lui accorder sa fille Flaminia; elle vient, & se jette aux genoux de son pere, qu'elle presse également, & pour elle & pour sa sœur, qui a, dit-elle, trouvé un amant connu & même allié de la famille : le Chevalier de la Bastide entre avec la confiance d'un Gascon, & fait le dénombrement de sa fortune, de ses terres & de ses châteaux, qui heureusement ne sont pas des châteaux en Espagne; Silvia vient joindre ses prieres à celles de sa sœur & des deux amans; Lelio

a toujours peine à se déterminer & à concevoir cette aventure : à deux lieues de Paris, dit-il, les amans y pleuvent dès qu'il y paraît des filles; que sera-ce donc au milieu de la Ville? Voilà comme la coquine de Pasquella les a gardées.

ARLEQUIN.

Paix, parlez bas, crainte de l'éveiller.

LELIO.

Comment, elle n'est pas encore levée?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi; mais nous avons déjeunés ensemble, & elle s'est recouchée ensuite pour dormir.

LELIO.

M. Pantalon, je vous avais prié de ne lui point donner de vin.

PANTALON.

Il ne faut demander que des choses

raisonnables ; voulez-vous que je la laisse mourir d'inanition dans un cabaret?

LELIO.

Il fallait au moins remplir sa place, & empêcher mes filles de parler à personne.

PANTALON.

Ces Messieurs amenent ici des Dames Italiennes fort honnêtes ; ils apprennent qu'il y a d'autres Italiennes qui y logent ; peut-on refuser de les laisser parler ensemble ?

LELIO.

Des Dames Italiennes !

FLAMINIA.

Oui, mon pere ; la Signora Cecilia & sa tante qui venaient au-devant de nous.

Lelio demande à les voir ; la Signora Cecilia paraît ; il l'embrasse, la trouve charmante, & en devient amoureux,

tant l'air du Port-à-l'Anglais est contagieux. Les trois mariages se décident; & en attendant que le dîner soit préparé, la Signora Tontine donne un plat de son métier, & chante ces couplets avec la Signora Cecilia.

CECILIA.

Un amant avec ce qu'il aime,
En ces lieux fait un bon repas;
Si Comus en fait un Carême,
L'Amour en fait un Mardi gras.

TONTINE.

Pour l'épouse jeune & gentille,
Qui s'échappe & fait le plongeon;
Nous gardons la carpe & l'anguille;
Maris, avalez le goujon.

On danse plusieurs entrées de Bateliers & de Lavandieres.

Je me suis un peu plus étendu sur cette Comédie que je n'avais projetté de le faire; mais comme c'est une Piéce qui fait époque pour le théâtre Italien, j'ai cru devoir la faire connaître entierement; & lors que j'ai voulu donner

l'eſquiſſe de quelques ſcênes, le naturel & la vivacité du Dialogue m'ont tellement entraîné ou ſéduit, que je n'ai pû me refuſer de préſenter tous les traits qui ſe ſont offerts en foule à ma plume, & qui, ſans doute, ont fait le mérite de cette Piéce, d'ailleurs aſſez faible d'intrigue, mais pleine de graces & de gaîté; elle fut donnée pendant deux mois de ſuite: elle eſt la premiere d'Autreau.



LE PERE PARTIAL.

29 Mai 1718.

Lelio donne toutes ſes affections à Flaminia ſa fille ; & ſon fils Mario n'eſt au contraire que l'objet de ſon indifférence & même de ſon indignation, qu'il irrite encore, en blâmant les manieres françaiſes que ſon pere a adoptées pendant un long ſéjour qu'il a fait à Paris. Flaminia les approuve beaucoup au contraire, parce qu'elle trouve ſon compte dans la liberté qu'elles lui procurent ; elle en devient plus chere à ſon pere, qui la laiſſe aller aux bals, aux promenades & aux ſpectacles ; & tous les plaiſirs deviennent le prix de ſa complaiſance.

Un jeune homme nommé Silvio, qui a long-temps ſervi en France, paſſe par Veniſe, voit Flaminia, & en eſt amoureux ; elle répond à ſa paſſion ; Mario les ſurprend & fait tant de bruit, que Lelio accourt, & ayant appris de Silvio qu'il eſt Français, il querelle ſon fils & le chaſſe de ſa maiſon, & y in-

troduit le prétendu Français, qu'il présente & recommande lui-même à sa fille.

Pantalon, frere de Lelio, à qui Mario a été se plaindre de la dureté de son pere, vient lui en faire des reproches; ainsi que de son penchant ridicule pour les Français; Lelio dit qu'il veut être maître dans sa maison; & poussé à bout par son frere, il donne à Silvio un logement chez lui.

Nos deux amans allaient donc jouir en paix du plaisir de s'aimer & de se le dire à chaque heure du jour, lorsque le Docteur, oncle de Silvio, ayant appris qu'il était à Venise, vient le trouver; Silvio commence par vouloir le méconnaître; mais il est obligé d'avouer sa fourberie, & Lelio est très-courroucé de cette imposture; Flaminia ne montre pas moins de colere en apparence; mais comme elle sçait que tous ceux qui sont présens n'entendent point le Français, elle se sert de cette langue pour exprimer ses véritables sentimens à Silvio; il lui répond de même; & crainte d'être soupçonné d'intelligence, ils paraissent s'emporter beaucoup l'un & l'autre, en accompagnant les expressions les plus tendres des ges-

tes de colere & de haine ; ce qui produit une ſcêne vraiment comique.

C'eſt l'ordinaire des amans, de ne penſer qu'au préſent, & point du tout à l'avenir ; ceux-ci ſe trouvent dans le plus grand embarras, lorſque le Docteur veut emmener Silvio, & que Lelio ordonne à ſa fille de ſe diſpoſer à recevoir la main du Comte Octavio, à qui il l'avait promiſe ; mais ſi Flaminia manque de prévoyance, elle ne manque pas de préſence d'eſprit dans le beſoin ; elle demande à voir encore une fois Silvio, afin, dit-elle, de lui remettre ſes lettres, & ſous ce prétexte elle lui en fait tenir une, dans laquelle elle lui donne un rendez-vous ; il s'y trouve & l'enleve ; mais Pantalon en allant à ſa campagne, les rencontre dans une gondole, la fait arrêter, fait mettre le raviſſeur en priſon & enfermer ſa niéce dans ſa maiſon : ce qu'il vient apprendre à Lelio, qui lui marque beaucoup de reconnaiſſance ; il convient de ſon injuſte prédilection pour ſa fille, & rend ſa tendreſſe à ſon fils, ce qui termine la Piéce d'une maniere aſſez froide ; auſſi lorſque l'Acteur revenait pour annoncer, Arlequin l'arrêtait pour lui demander ſi la Piéce

était finie ; en ce moment on voyait au fond du théâtre Scapin, valet du ravisseur Silvio, traîné par les Sbires, & Arlequin tombait sur eux en les reconduisant à coups de batte, ce qui fait toujours un bon dénouement pour une Piéce Italienne : malgré ces défauts, celle-ci fit long-temps plaisir, à cause des scênes Françaises qui étaient vivement dialoguées entre Flaminia & Silvia, qui jouait le rôle de Silvio, & ravissait tous les Spectateurs dans ce déguisement. Ce Canevas est de Riccoboni le pere.

L'Auteur des Lettres sur les Spectacles qui paraissaient alors, accuse celui de cette Piéce, de n'avoir pas assez rempli son titre du *Pere Partial*, quoiqu'il le soit beaucoup trop ; il est vrai qu'il l'est moins que lui.



LES AMOURS A LA CHASSE.

10 Juillet 1718.

Cette Piéce que l'on doit plutôt regarder comme un divertissement, que comme une Comédie, fut assez bien imaginée, pour faire entendre au Public deux Cors de Chasse Allemands qui se trouvaient alors à Paris; elle ne serait pas même sans mérite, si le reproche qu'on lui fit de trop ressembler à la Princesse d'Elide, eût été moins fondé.

Flaminia, fille de Pantalon, ne se plaît que dans les bois, n'aime que la Chasse; l'amour n'a pu la soumettre, & les soins & la contenance de Lelio n'ont pu toucher son cœur.

Une fête que cet amant a fait préparer, doit décider de son sort; & s'il ne peut rendre sa maîtresse sensible, il est résolu de partir, afin de tâcher de se guérir par l'absence. Trivelin son valet, profite de cette circonstance, & s'avise d'un stratagême propre à éprouver les véritables sentimens de Flaminia pour son maître; il feint qu'autrefois

charmé d'une jeune perſonne qu'il a connue à Ferare, & fatigué des rigueurs continuelles de Flaminia, Lelio va partir pour reprendre ſes nouvelles chaînes : cet artifice produit ſon effet ; Flaminia eſt outrée de dépit & accable Lelio de reproches ; la colere qu'il fait éclater contre Trivelin, la confirme encore dans cette penſée ; les Chaſſeurs arrivent & ne voulant plus écouter ſon amant, elle part pour la Chaſſe, mais avec le trait dans le fond du cœur ; elle ordonne de ſonner le départ afin de diſſiper ſon chagrin ; mais au lieu de ſons vifs & guerriers, les Cors n'en donnent que de tendres & de languiſſans ; elle ne ſçait à quoi attribuer ce changement : & ſon embarras redouble, quand tout à coup elle voit l'Amour ſortir d'un buiſſon de roſiers & s'avancer vers elle avec ſa ſuite ; il lui fait de tendres reproches ſur ſon inſenſibilité paſſée, & lui apprend que c'eſt lui qui a fait naître dans ſon cœur le changement qu'elle a reſſenti depuis peu ; il ordonne en même-temps à ſa ſuite de célébrer ſa victoire, & il ſe forme une lutte entre les Amours & les Chaſſeurs, qui eſt imitée par les inſtrumens entre les Violons & les Cors : les Amours

enchaînent les Chaſſeurs avec les guirlandes, & tous enſemble forment un balet au ſon des Cors réunis avec les Violons : l'Amour prend la main de Lelio & la met dans celle de Flaminia ; les peres ſont contens, les amans ſont heureux, & l'Amour glorieux de ſa victoire, la fait célébrer par des chants & des danſes, qui terminent le divertiſſement & la Piéce, qui eſt la premiere que Coypel ait donnée au théâtre Italien.



ARLEQUIN VALET DE DEUX MAITRES.

31 Juillet 1718.

Flaminia, fille d'un riche Commerçant de Turin, se trouve héritiere d'un bien considérable, par la mort de son frere unique, nommé Fréderic : elle arrive à Venise pour régler ses affaires avec Pantalon, correspondant de son pere & son ami intime; ils avaient tous deux projetté d'unir leur fortune ainsi que leur famille, par le mariage de Fréderic & de Silvia, fille de Pantalon.

Flaminia, pour se mettre à l'abri de tous les événemens que peut courir une fille qui voyage seule, avait imaginé de s'habiller en homme; la prudence lui avait d'abord suggéré l'idée de ce déguisement; mais elle résolut de pousser plus loin la feinte en arrivant à Venise, & de se faire passer pour Fréderic son frere, dont la mort récente était encore ignorée à Venise : à peine y fut-elle arrivée, qu'elle reçut une lettre d'une de ses bonnes amies de Tu-

tin, qui lui marquait que Dorante arrivé depuis peu à Turin, en était parti & volait à Venise sur ses pas; ce Dorante est un jeune garçon qui, plus constant que n'ont coutume de l'être ceux de son pays, n'a point oublié Flaminia pendant une absence de trois années; l'envie qu'il a de sçavoir la langue Italienne, lui fait prendre en arrivant à Venise un valet Italien. En même-temps Flaminia, ou le faux Fréderic, logé dans la même Hôtellerie que Dorante a choisie en arrivant, demande à Trivelin, maître de cette Auberge, un valet discret ou assez stupide, pour ne pas soupçonner son déguisement, qu'elle veut tenir caché pendant quelque temps: Trivelin croit ne pouvoir pas lui donner mieux qu'Arlequin, que Dorante a déja arrêté à son service; Arlequin sur la promesse que lui fait le jeune Fréderic de lui faire faire ses quatre repas, calcule en lui-même, qu'en servant deux maîtres, il aura huit repas par jour; & par cet avantage considérable, il se détermine sur le champ à servir ce second maître; on lui met entre les mains la malle où sont les habits de Fréderic, avec ordre de les en sortir & de les nettoyer, s'il

en eſt beſoin : Arlequin a auſſi reçu de Dorante un ordre ſemblable ; ſe trouvant ſeul, il apporte les deux malles, & fait exhibition d'une maniere plaiſante de tout ce qu'elles contiennent ; dans le temps qu'il vuide les poches, on frappe à la porte, on l'appelle : la précipitation avec laquelle il renferme les hardes dans les coffres, fait qu'il met dans celui de Fréderic, ce qui eſt à Dorante, & dans celui de Dorante, ce qui appartient à Frederic.

Silvia que ſon pere deſtinait à Fréderic, avait autrement diſpoſé de ſon cœur ; elle l'avait donné à Lelio, qui répond au penchant qu'elle a pour lui : l'arrivée inopinée de Fréderic rompt leurs meſures ; elle lui fait un accueil ſi froid, qu'il ſe doute facilement de ce dont il eſt queſtion, & il forme la réſolution de s'en divertir pendant quelque temps. Ayant trouvé Silvia ſeule, il marque un ſi grand empreſſement pour leur union, qu'il ne manque pas d'exciter ſon courroux ; elle s'emporte contre lui, & lui témoigne ſon reſſentiment dans les termes les moins meſurés : Fréderic ne voulant pas pouſſer le jeu plus loin, feint de lui ſacrifier ſon amour, & de ne plus traverſer ſes deſſeins ; Silvia

charmée de la générosité de celui qu'elle avait d'abord regardée comme son plus grand ennemi, lui donne autant de marques d'amitié & de reconnoissance; qu'elle lui avait jusqu'alors laissé voir de haine & de mépris; elle est si transportée de joie, qu'elle laisse prendre volontiers un baiser par Fréderic, qu'elle croit devoir accorder à la reconnaissance. Pantalon qui entre dans ce moment, est comblé de joie de les voir dans une si belle union, & les regardant déja comme deux époux, il accorde à Fréderic la permission que celui-ci lui avait demandée d'emmener dîner Silvia dans son appartement, & il lui remet les papiers qui regardent ses comptes avec un billet de deux cens mille livres qu'il s'est trouvé lui redevoir: Fréderic embarassé de ces papiers, les donne à Arlequin pour les porter dans son appartement, & lui dit d'aller ensuite trouver Trivelin pour lui ordonner un grand dîner; ces deux commissions sont bien différentes pour Arlequin, & la derniere l'intéresse bien plus que l'autre; aussi oubliant d'aller serrer les papiers, il appelle Trivelin & lui donne l'ordre de son maître; mais sur quelqu'explication que celui-ci lui

demande au ſujet de ce repas, Arlequin veut lui faire la deſcription du feſtin, & ne ſçachant comment ſe faire entendre; pour le figurer, il prend les papiers que ſon maître lui a confiés & les déchire par morceaux pour marquer les plats qui doivent compoſer le premier ſervice; puis ſans s'arrêter, il renverſe d'une maniere plaiſante tout ce qu'il a déchiré, & trace un ſecond ſervice, & enſuite le deſſert avec d'autres papiers qu'il déchire encore. Fréderic arrive dans ce déſordre qu'il ne peut arrêter; car Arlequin eſt ſi fort enthouſiaſmé de la deſcription des mets, qu'il ne connaît plus perſonne; & Fréderic eſt obligé de l'aſſommer pour lui faire entendre raiſon; il lui donne ſon congé.

Arlequin reſté ſeul & bien mortifié de voir la moitié de ſes repas perdus, ſe lamente ſur cette diſgrace: Lelio lui demande la cauſe de ſon chagrin; ſur l'aveu ſincere qu'il lui en fait, il lui promet de le faire rentrer en grace avec ſon maître Mario, (c'eſt le nom qu'a pris Dorante, pour n'être point reconnu;) mais Arlequin s'appercevant de ſa ſottiſe & craignant d'être chaſſé par Mario, s'il vient à ſçavoir qu'il avait

avait pris un autre maître, prie Lelio de ne lui parler de rien : dans l'inſtant de cette perplexité, arrive un Marchand avec des étoffes que Fréderic avait envoyé chercher par Arlequin, parce que prévoyant bien qu'elle n'aurait bien-tôt plus beſoin de ſe déguiſer, elle voulait ſe faire faire des habits convenables à ſon ſexe. Lelio demande à Arlequin à quoi ſon Maître deſtine ces étoffes ; celui-ci ne ſçachant que répondre, lui dit que ſon Maître va ſe marier, & qu'elles ſont achetées pour faire des habits à la Mariée. Lelio eſt étonné que ſon ami ſoit ſi proche de ſe marier, ſans lui en avoir rien communiqué ; le voyant arriver, il commence par vouloir excuſer Arlequin au ſujet des papiers déchirés ; il lui parle enſuite des coups de bâton que ce pauvre garçon a reçus & qui ſuffiſent pour le punir.... Mario ne comprend rien à ce diſcours, dit à ſon ami qu il ne ſçait ce que tout cela veut dire ; il conclut que ſon Valet eſt ivre, & Arlequin en convient, pour ſe tirer d'embarras : Mario lui ordonne de lui aller chercher ſon habit noir qui était dans ſa malle ; Arlequin l'apporte ; Mario le met ; mais il eſt fort étonné de trouver dans ſes poches

ſon portrait qu'il avait donné à Flaminia dans ſon premier voyage à Turin. Il interroge Arlequin ſur un événement ſi ſingulier : Arlequin après bien des façons, lui dit qu'un Cavalier qui avait ſéjourné quelque temps dans cette Ville & qu'il avait ſervi, le lui avait donné pour ſon ſalaire.

Il n'en faut pas davantage à Mario pour croire que ſa Maîtreſſe eſt une infidelle, qui a ſacrifié ſon portrait à un autre ; il ſort, dans le deſſein de chercher la perfide, de l'accabler de reproches, & de l'abandonner pour jamais.

Fréderic paraît tenant à la main le billet de deux cent mille livres qu'il avait gardé, en donnant les autres papiers à Arlequin ; elle lui demande ſon porte-feuille pour y enfermer ce billet ; Arlequin lui en apporte un qu'elle ne reconnaît pas pour le ſien ; elle l'ouvre cependant pour s'éclaircir, & y trouve des lettres qu'elle avait écrites à Dorante ſon amant ; étonnée & inquiette, elle demande à Arlequin à qui eſt ce porte-feuille ? celui-ci qui s'eſt bien trouvé du menſonge qu'il a fait à Mario, dit pareillement que c'eſt à lui, & qu'il l'a acheté à l'inventaire d'un Cavalier qui mourut en cette Ville, &

dont on vendit les meubles pour payer l'Hôte chez qui il demeurait. Fréderic demande s'il était Français ; Français ? dit Arlequin.... oui.... Il était Français. De Montpellier, ajoute Fréderic ? de Montpellier? oui, de Montpellier, continue Arlequin ; à ces mots, elle ne doute plus de la mort de ſon cher Dorante ; la douleur & le déſeſpoir s'emparent de ſon ame : dans l'excès de ſon trouble, elle découvre, en termes ambigus, même devant Pantalon, le ſecret qu'elle avait caché juſqu'alors, & enfin elle s'évanouit.

Trivelin accoure au bruit, s'informe de ce qui en eſt la cauſe, & rappelle Flaminia à la vie, en l'aſſurant que Dorante n'eſt point mort, & qu'il eſt toujours conſtant & plus amoureux que jamais ; ſur ces aſſurances, elle acheve de ſe déclarer : Dorante arrive avec Lelio, l'on s'explique, & les deux amans ſe donnent la main, en ſe jurant une fidélité éternelle.

Lelio qui voit ſon ami content, ſe hazarde à demander à Pantanlon ſa fille Silvia pour épouſe ; Dorante & Flaminia joignent leurs inſtances. Pantalon voyant ſes eſpérances perdues du côté de Fréderic, & ſçachant d'ailleurs que ſa

fille aime Lelio, il conſent à la lui donner.

Arlequin qui, par ce moyen, reſte ſans Maître, entre au ſervice de Lelio, à la condition de ne ſervir que lui, parce que, dit-il, il eſt trop difficile & même impoſſible de ſervir deux Maîtres à la fois. Ce Canevas eſt de M. de Mandajors, de l'Académie des Belles-Lettres, & fut traduit en Italien par Riccoboni le pere.



L'AMOUR MAITRE DE LANGUE.

Comédie en trois actes, 18 Septembre 1718.

Le Prologue eſt une peinture du pouvoir abſolu de la mode que l'Auteur a perſonnifiée & logée dans la grande Salle du Palais. Là, différentes perſonnes viennent implorer ſon ſecours, & lui demander cette réputation brillante qui dépend de ſon caprice & que le haſard donne plus ſouvent que le mérite. Les Comédiens Italiens vont à leur tour ſupplier la Mode de leur accorder ſa protection, qu'elle leur promet.

La Piéce eſt tirée du Roman de Zaïde.

La Marquiſe de Floras, aimable & jeune veuve, Provençale, qu'une ſucceſſion conſidérable avait attirée à Strasbourg, y voit à la promenade un jeune étranger qui lui plaît; elle fait la même impreſſion ſur ſon cœur; l'Amour les deſtine l'un pour l'autre; mais le ſort les ſépare dès qu'ils ſe ſont vus,

La Marquiſe eſt rappellée en France par ſes affaires, ſans avoir pu découvrir le nom de ſon cher Etranger, elle a ſeulement appris qu'il eſt Italien & de Florence. L'Etranger n'a pas été plus heureux; il retourne en Italie plein d'une tendreſſe qui lui inſpire d'apprendre bien-tôt la langue Françaiſe, dans l'intention de revenir en France chercher l'objet qui l'a charmé.

La Marquiſe forme en même-temps le projet de s'inſtruire dans la langue Italienne; elle y fait des progrès rapides: l'Amour abrége ſes leçons, & la met bien-tôt en état d'exprimer en cette langue tout ce qu'il lui fait éprouver; impatiente de revoir ſon aimable Etranger, elle part d'Aix & ſe rend à Toulon, pour paſſer à Livourne (1). Lelio, Marquis de Roſetti, qui eſt ſon cher Inconnu, y eſt arrivé depuis huit jours, & a retenu une barque pour aller chercher à Marſeille, celle qu'il n'a pu trouver à Toulon.

Le Chevalier d'Egreſignac, Gaſcon, attentif aux démarches de la veuve & amant ſecret de ſon Marquiſat, a

---

(1) C'eſt ici que l'action commence.

pénétré à Aix une partie de ſes deſſeins, & s'eſt rendu incognito à Toulon pour empêcher la Marquiſe de Floras d'aller en Italie. Il tâche de gagner Zerbine ſa Suivante, qui entre aiſément dans ſes intérêts, parce qu'ils ſont unis aux ſiens. Elle eſt devenue amoureuſe d'Arlequin, valet de Lelio, qu'elle a vu ſe promener ſur le Port de Toulon : Arlequin a reſſenti en la voyant, la paſſion qu'il faiſait naître chez elle; la même étoile domine les Maîtres & les Valets.

Arlequin Italien, & Zerbine Françaiſe, ne s'entendent pas; & par la fourberie de Trivelin, valet de Lelio & rival d'Arlequin, ils ſe croyent beaucoup plus à plaindre qu'ils ne ſont : enfin Zerbine, pour arrêter ſa Maîtreſſe à Toulon, lui conſeille d'aller voir une Devinereſſe, dont elle vante la capacité, pour ſçavoir des nouvelles de ſon cher Italien, dont elle eſt plus proche qu'elle ne penſe. La Marquiſe s'en défend d'abord faiblement, & ſe réſoud d'y aller, ſans en rien dire à Zerbine, qui, charmée du ſuccès de ſon impoſture, va s'habiller en Devinereſſe, & par un feint enchantement, annonce à la Marquiſe qu'elle apprendra ſur le

Port de Toulon même, la destinée de celui qu'elle aime. Cette réponse a été concerté avec le Marquis d'Egrefignac, qui a aussi préparé une petite fable, pour faire croire à la Marquise que son amant est mort de la peste.

Il rencontre sur le Port Lelio, prêt à s'embarquer pour Marseille; ne le connaissant pas pour son rival, il l'aborde, lie conversation avec lui, & le prie d'attester à une Dame qu'il a intérêt de retenir en France, que la peste est à Livourne. Lelio le lui promet, après avoir longtemps résisté à ses instances; & enfin conduit par Scapin, valet du Chevalier d'Egrefignac, il aborde la Marquise qu'il reconnaît & dont il est reconnu. Ces amans en s'abordant, se servent des Langues que l'Amour leur a fait apprendre, & pressés de s'unir par leur penchant & par Zerbine, qui tourne casaque au Gascon, dès qu'elle apprend qu'Arlequin qu'elle aime, est valet de Lelio, ils conviennent de s'unir ensemble.

Le Chevalier d'Egrefignac arrive dans cet instant, & se trouve bien confus, quand il voit qu'il est seul la dupe de ses artifices; il s'en tire par cette gasçonade : sandis, il n'y avait que

l'Amour qui pût duper un Gascon.

La Piéce qui est de Fuzellier, quoique joliement intriguée, eut peu de succès, parce qu'elle était écrite d'un style froid & précieux.

Les Comédiens avaient été obligés de fermer leur théâtre le 21 Août, ainsi que les Français, à cause de l'excessive chaleur qu'il fit alors, & ils ne le rouvrirent que le 28 après qu'elle fut passée, encore les Spectateurs montrerent fort peu d'empressement à y revenir; ce qui engagea Lelio & Dominique à composer la petite Piéce intitulée *la Désolation des deux Comédies*, qui eut beaucoup de succès.



LA DÉSOLATION DES DEUX COMÉDIES.

En un Acte, 9 Octobre 1718.

Le théâtre représente une Salle de Comédie démeublée : dans le fond, l'on voit un rideau à moitié levé qui laisse la muraille découverte ; les côtés ou cantonades, ne sont garnis que de simples chassis de décorations sans toiles ; & des Gagistes avec des échelles, paraissent prêts à défaire ce qui reste dans cette Salle.

Trivelin s'avance d'un pas lent & récite un monologue, dans lequel il dépeint le triste état où la Troupe est réduite. Silvia vient & lui reproche de ce qu'il adresse ses plaintes aux échos, au lieu de venir encourager ses Camarades à rester ou à prendre quelque résolution avantageuse : on entend les violons qui jouent une marche triste & languissante, & l'on voit arriver tous les Comédiens deux à deux l'air abattu, & se ranger ensuite sur le bord du théâtre. Là, on tient conseil, & chacun dit son avis & sa derniere résolution. Lelio

qui n'a pas perdu tout espoir de ramener le Public, fait des reproches à sa femme de la résolution qu'elle a prise de retourner en Italie ; mais elle persiste dans son dessein, & les quitte ; Lelio voyant que quelques-uns de ses Camarades sont de son avis, les emmene avec lui pour tâcher de lui ramener sa femme.

A peine sont-ils sortis, que la Muse de la Comédie Françaiſe vient voir celle de la Comédie Italienne ; ces deux Dames se font beaucoup de civilités & de complimens sur leur mauvaise santé ; elles sont interrompues par la Muse de la Foire, qui vient aussi faire ses adieux à la Comédie Italienne, sur l'avis qu'elle a eu de son départ : cette dixieme Muse du bas Parnasse, donne moitié en Prose, moitié en Vaudevilles, des avis à l'une & à l'autre Muse, qu'elle a la témérité d'appeller ses sœurs.

La Muse Françaiſe lui répond en Vers héroïques, & par une Parodie de Phedre, dans laquelle elle excite la Muse Italienne à se joindre à elle pour se vanger de cet ennemi commun, qui a l'insolence de les braver encore ; mais comme elle a la langue plus affilée, elle oblige ses deux ennemies à lui cé-

der la place ; elle se félicite de sa victoire ; & en fait part à son Cousin l'Opéra, qui lui promet sa protection : une symphonie gaie annonce la suite de la Foire qui vient prendre part à la joie de sa souveraine.

Un Arlequin, une Arlequine, un Polichinel & une Dame Ragonde dansent une chacone, après laquelle on chante les couplets suivans.

La Foire.

Notre fortune est certaine ;
La Foire désormais à Paris brillera ;
La Troupe Italienne,
Faridondaine & lon, lenla,
La Troupe Italienne
Faridondaine, partira.

La Comédie Italienne.

Ne faites pas tant la vaine,
Le Public malgré vous nous favorisera ;
La Troupe Italienne,
Faridondaine, lon, lenla,
La Troupe Italienne
Faridondaine, restera.

Le Public fort content de cette petite Piéce, répéta en chœur : la *Troupe Italienne restera.* J'aurais moins parlé de cette Comédie, si elle n'eût fait époque, d'autant plus qu'elle est tirée presque toute entiere de l'adieu des Comédiens, de la querelle des Théâtres & des funérailles de la Foire ; cependant toutes ces scênes étrangeres furent arrangées avec goût, & firent grand plaisir.



LE PROCÈS DES THÉATRES,

Comédie en un Acte & en Vaudevilles, 20 Novembre 1718.

Le succès de la *Désolation des deux Comédies*, donna l'idée de cette Piéce, qui n'en eut pas moins.

On feint que la Muse de la Comédie Françaiſe & celle de la Comédie Italienne, juſtement irritées contre la Foire, vont porter leurs plaintes au Dieu du Pinde, des manieres outrageantes que cette Muſe prétendue a eues pour elles, & du dommage que ſa licence apporte aux deux principaux Théâtres de ſon empire : ces deux Comédies ſont prêtes à tomber dans l'oubli, ſi par ſon équité, il ne punît cette inſolence, en la réduiſant dans un état à ne pouvoir nuire au bon goût.

Apollon leur promet juſtice, & elles ſe retirent ; il fait appeller la Foire, & pendant que Momus eſt allée la chercher, il ſe fait inſtruire par Arlequin des raiſons qui ont fait naître ce Procès : Arlequin les lui déduit d'un ma-

niere fort embrouillée, & lui dit qu'il peut décider quand il lui plaira, puisqu'on juge tous les jours des affaires, dont les Juges ne sont pas mieux instruits. Momus revient accompagné de la Foire; Apollon s'assied & ordonne à Momus de faire rentrer les deux Comédies; elles viennent suivies l'une d'un Sganarelle & d'un Crispin; & l'autre d'un Arlequin & d'un Scaramouche.

Apollon fait mettre la Foire sur la sellette, lui dit de répondre aux chefs d'accusation que l'on va porter contre elle, & ordonne à la Muse Françaife de plaider: celle-ci, entr'autres raisons, dit que son théâtre est le centre de la majesté, de la grandeur, du sublime & du pathétique; que c'est à elle seule qu'il appartient de remuer les passions; & pour le prouver, elle déclame des vers de Racine, en joignant à sa déclamation le mérite de la charge ou de l'imitation. La Foire répond qu'elle émeut les passions aussi-bien qu'elle; que par exemple, lorsqu'il faut inspirer de la compassion: un *or écoutez, petits & grands*, fait un effet immanquable, & que pour faire naître la joie, il n'est rien tel qu'un *flon, flon, flon*: à ces mots, la Comédie Françaife s'éva-

nouit, en assurant Apollon, que protéger la Foire, c'est lui donner la mort.

La Muse de la Comédie Italienne prend ensuite la parole, & soutient qu'on doit l'interdire à l'Accusée, puisqu'elle ne s'en sert que pour des traits grossiers & satyriques; qu'elle seule est en possession de chasser le chagrin & l'ennui, & qu'elle ne veut, pour le prouver, que le proverbe ordinaire, qui dit que : *quand on voit un homme au Parterre de la Comédie Italienne, on peut dire qu'il a laissé son chagrin chez lui,* (1) *pourvu qu'il y ait laissé sa femme* : que d'ailleurs, la Foire n'est qu'une nouveauté sortie des ruines de l'ancienne Comédie Italienne, &c. &c. Elle conclud enfin qu'elle soit réduite à sa premiere institution, & condamnée aux sauts & à la corde.

Apollon suffisamment instruit des raisons des Parties, & considérant l'équité qu'il y a de supprimer un Spectacle, dont les meilleures productions ne peuvent être que comme les bons intervales d'un insensé, condamne la Foire au silence, sans qu'il lui soit permis

(1) Ce proverbe-là n'est pas resté.

d'appeller. Les deux Comédies triomphantes remercient Apollon, & sortent avec lui.

La Foire s'était imaginée qu'elle pourrait éblouir son Juge avec quelques faux brillans : mais se voyant désabusée, elle reste confuse & désolée ; & passant bien-tôt du chagrin au dépit, & du dépit à la fureur, elle s'exhale en reproches & en injures contre l'ingratitude de son Cousin l'Opéra, qui, malgré tout le bien qu'elle lui a fait, l'abandonne dans le moment où son secours lui serait si nécessaire pour défendre ses droits, en conservant les siens propres : son désespoir ne lui permet pas d'y tenir plus long-temps ; elle sort pour chercher son perfide Cousin, & jure de le bien étriller, si elle le rencontre.

L'Opéra qui avait appris le triste sort de sa Cousine, vient pour la chercher, & ne la trouvant point, il la demande selon sa coutume, aux bois & aux échos d'alentour ; ses vœux sont exaucés ; elle revient & lui fait tous les reproches que lui dicte sa colere ; son désespoir la jette dans une frénésie qui effraie d'abord l'Opéra ; puis revenant à elle & sentant à sa faiblesse qu'elle est proche de sa fin, elle

pardonne à ſon couſin, & le prie de ſe ſouvenir d'elle; les forces lui manquent, & voulant mourir ſur le grand ton, elle récite pluſieurs vers empoulés, & finit par celui-ci, en ſe jettant dans les bras de l'Opéra.

Reçois mon cher Couſin, l'ame de ta Couſine.

Elle lui rend l'eſprit, & l'Opéra par reconnaiſſance, l'emporte avec lui.

Les deux Comédies arrivent avec leurs ſuites, apprennent la nouvelle de la mort de leur ennemie; & en dignes enfans de Thalie, s'en réjouiſſent outre meſure, & terminent la Piéce par des chants & des danſes.

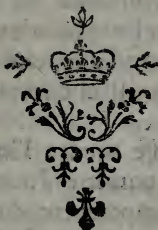
VAUDEVILLE.

Nous n'avons plus de vœux à faire,
Chez nous, Paris abondera;
Notre galere, lere, lanlere,
Notre galere, ſans vent contraire, voguera.

ARLEQUIN.

Notre Apollon eſt le Parterre;
Quand pour nous il décidera,
Notre galere, &c.

Cette Piéce eſt ainſi que la précédente, de Dominique & Riccoboni : le Dictionnaire des Théâtres, le Mercure & les Lettres ſur les Spectacles, diſent qu'elle fut jouée le 20 Novembre, & ſont d'accord en cela avec les Regiſtres des Comédiens. Il n'y a que le Recueil du nouveau Théâtre Italien qui en marque la premiere repréſentation au 28, en quoi il ſe trompe.



LE JOUEUR,

Canevas Italien, en trois actes en proſe; 6 Décembre 1718.

Le Joueur, au moment de ſe marier, eſt aſſailli par ſes Créanciers; pour les écarter, il donne à l'un ſa montre, à l'autre ſa boëte d'or, au plus facile des promeſſes, au plus tenace de l'argent; mais il en vient un encore, lorſqu'il ne lui reſte plus rien, & ne ſçachant quel nantiſſement lui remettre entre les mains, il lui donne ſon contrat de mariage.

Sa Maîtreſſe vient; l'intérêt qu'il a de ne point paraître Joueur, l'oblige à mettre promptement dans ſa poche un jeu de carte qui eſt ſur la table; mais en tirant ſon mouchoir, il en fait tomber une partie aux pieds de ſa maîtreſſe, qui, loin de le ſoupçonner, l'excuſe, en diſant que c'eſt un uſage aſſez commun aux Gens de Lettres de porter des cartes dans leurs poches; il lui offre une fête ainſi qu'à ſon oncle, qui l'accepte; mais lorſque le bal eſt prêt à

commencer, il ſurvient un Marin de ſes amis : cet homme qui n'a nul goût pour la danſe, engage inſenſiblement le Joueur à paſſer dans une chambre voiſine pour y carabiner pendant un quart d'heure. Notre homme aimant encore plus le jeu que ſa Maîtreſſe, il la prie de vouloir bien faire toujours commencer le bal, l'aſſurant qu'il ſera de retour dans un inſtant : il revient en effet aſſez promptement; mais ſi dérangé & les yeux ſi égarés, qu'on devine aiſément qu'il a tout perdu : ſa Maîtreſſe qui ne ſoupçonne point la cauſe de ſon trouble, le force dans cet état de ſouffrance de danſer un menuet avec elle : pour cacher le véritable motif de ſon trouble, il lui donne la main; mais trop préocupé de ſa perte, il s'interrompt de temps en temps; tantôt il s'arrête pour parler à Arlequin ſon valet, tantôt il fouille dans ſes poches pour voir s'il ne trouvera pas encore quelques louis pour faire reſſource; enfin il ſe livre tellement à la penſée de ſon malheur, qu'il finit ſon menuet ſur le bord du théâtre, pendant que ſa Maîtreſſe danſe ſeule au fond de l'appartement.

A peine eſt-il ſorti de cet embarras,

qu'il tombe dans un autre ; Arlequin qu'il avait envoyé avant ſa perte chez le Traiteur pour commander un grand ſouper après le bal, vient lui annoncer triſtement que le maudit Traiteur ne veut abſolument rien fournir ſans être payé de quelques autres repas qui lui ſont dûs ; que tout ce qu'il a pu faire, a été de l'engager à vouloir bien venir lui parler.

Le Traiteur arrive, ils le prient en vain, il eſt intraitable : la Prétendue s'impatiente pendant ce débat, & regarde à ſa montre, elle la trouve arrêtée, elle la donne à Lelio pour ſçavoir de lui ſi effectivement elle ne va point : le Joueur la prend & retourne vers le Traiteur pour le fléchir ; celui-ci regardant la montre que le Joueur tient comme un gage qu'il veut lui donner, dit qu'il accepte ce nantiſſement ; Lelio enchanté de cette idée, retourne vers ſa Maîtreſſe, lui dit, qu'en effet, ſa montre eſt dérangée, & transforme à l'inſtant le Traiteur en Horloger, dont il vante le talent, & il la lui donnne.

Après que chacun eſt retiré, le Joueur ſe trouvant ſeul en liberté, après une ſi dure contrainte, jure tout à ſon

aiſe, en maudiſſant ſa mauvaiſe fortune : Arlequin en bon valet, s'ingére à lui faire des remontrances ſur ſa conduite ; mais il lui proteſte que ſon parti eſt pris, qu'il a fait ſerment de ne plus jouer ; & ajoute d'un ton de dépit & de rage, que depuis qu'il a formé cette réſolution, il jouit de la plus grande tranquillité : d'après ce beau projet, comme il faut, dit-il, une occupation à l'homme, il ſe deſtine à cultiver la Poëſie & le Théâtre : pour s'y livrer ſur le champ, il ordonne à ſon valet d'aller lui chercher un livre ; Arlequin lui apporte le *Joueur*, *Comédie de Renard* ; à peine en a-t-il lu le titre, qu'il jette le livre avec colere, & fait des imprécations contre les impertinens Auteurs qui oſent mettre ſur le théâtre un auſſi galant homme.

Mario, le frere de ſa Maîtreſſe, vient lui demander s'il ne pourrait pas lui faire avancer le payement d'une lettre de change de quatre mille livres ; le Joueur qui enviſage qu'il pourra faire reſſource avec cet argent, lui promet de le lui porter dans un inſtant, mais il court ſe mettre au jeu, où il le perd.

Le Créancier auquel il a donné ſon

contrat de Mariage pour nantiſſement, vient s'informer de la Suivante de Flaminia, ſi effectivement ſa Maîtreſſe épouſe Lelio, & lui apprend qu'il lui a remis ſon contrat entre les mains. Violette en avertit ſa Maîtreſſe, qui trop favorablement prévenue, n'en veut d'abord rien croire; mais elle eſt enfin détrompée par le Traiteur, qui ayant appris que la montre eſt à elle, la lui rapporte; elle voit en ce moment ſortir de la maiſon de Lelio, deux Joueurs qui emportent l'argenterie & les étoffes dont elle lui avait fait préſent; elle paye le Traiteur, & promet aux Joueurs de retirer inceſſamment ſes étoffes & ſon argenterie.

Lelio arrive conſterné de ſa derniere diſgrace, & pour comble d'infortune, il ſe trouve entre ſa Maîtreſſe & Mario, qui lui redemandent l'une ſa montre, & l'autre ſa lettre de change; il reſte muet, & ils le quittent, après lui avoir donné les marques du mépris qu'il mérite: un de ſes amis vient lui dire qu'il eſt prêt à s'embarquer pour aller au Pérou, le Joueur offre de l'y ſuivre; l'ami l'accepte: Lelio prend ſon chapeau, ſon épée & ſon manteau & part, en recommandant à Arlequin de

de dire à ſes Créanciers qu'il ne les oubliera pas au Pérou.

Quoique cette Piéce ſoit très-bien faite, elle ne peut être comparée à celle de Renard, & il n'y a que le ſuccès qu'elle a eu, qui puiſſe faire pardonner à Riccoboni, d'avoir oſé la mettre au Théâtre.



L'AMANTE ROMANESQUE,

OU LA CAPRICIEUSE.

Comédie en cinq actes, 27 Décembre 1718.

La premiere scêne de reconnaissance est entre Trivelin & Spinette, autrefois amoureux l'un de l'autre : celle-ci lui apprend que la Comtesse Silvia sa Maîtresse, qu'il a connue à Venise, est maintenant à cette campagne, (1) où elle s'est retirée, pour se soustraire aux persécutions d'une vieille tante qui, après l'avoir mariée presque dans l'enfance à un vieillard triste & chagrin, veut la forcer une seconde fois à prendre de nouvelles chaînes après la mort de ce vieux mari. Celui qu'on lui propose est cependant bien différent ; c'est le Comte Mario, jeune, aimable, riche, & l'homme du monde qui l'aime le plus & lui convient le mieux ; mais il lui a été offert par sa tante, & en voilà

(1) La scêne est dans un Village, près de Paris.

aſſez pour n'avoir jamais voulu le connaître : Mario était à Paris, lorſqu'il devint amoureux de Silvia, ſur un portrait que la tante lui avait envoyé ; il partit ſur le champ pour voir l'original ; mais ce ne put être qu'à la dérobée : Silvia haïſſant le défunt, crut qu'elle haïſſait le mariage, & ne voulut jamais voir le nouvel amant.

Trivelin à ſon tour apprend à Spinette que ſes rigueurs l'ayant rebuté en Italie, il eſt venu s'en conſoler en France, où il s'eſt fait Intendant de la Baronne de Migalba, chez laquelle ils ſont ; il eſt de plus ſon Tabellion, & il eſpere la marier richement avec un vieux Financier Lombard, appellé Pantalon, cela ſera difficile, dit Spinette ; il eſt auſſi devenu amoureux de Silvia, & il s'efforce de me mettre dans ſes intérêts.

TRIVELIN.

Je le marierai malgré lui ; & malgré lui encore, ſa belle niéce la Signora Roſalba.

SPINETTE.

A qui, la niéce ?

TRIVELIN.

Au Capitaine Lelio, que vous voyez près de Pantalon, jouer le rôle de Valet de Chambre, afin d'être auprès de sa Maîtresse, que Pantalon son tuteur refuse de marier, pour jouir plus long-temps de son bien.

SPINETTE.

Ho! puisque vous sçavez le secret de Lelio, apprenez aussi celui de Mario; il nous a suivis en France, toujours amoureux comme un fou; Lelio qui est son ami depuis long-temps, aussi fou que lui, l'a fait déguiser en fille, & le fait passer pour sa niéce Marinette: en cette qualité, le Comte s'est insinué auprès de ma Maîtresse, qui, par un nouveau caprice d'amitié, en a fait sa favorite.

TRIVELIN.

La Baronne sçait-elle le dessein de Mario?

SPINETTE.

Oui, & l'approuve.

TRIVELIN.

Cela étant, nous pourrions bien attraper la Comteſſe du même coup de filet.

SPINETTE.

Tant mieux ; car Mario m'a promis une ample récompenſe, ſi je puis venir à bout de ſon mariage.

TRIVELIN.

Vous verrez qu'à force de faire les mariages d'autrui, nous nous mettrons en état de faire le nôtre.

SPINETTE.

Soit ; travaillons-y de concert.

Silvia paraît, & dit à Spinette d'aller plier ſes habits, ſerrer ſa toilette, afin de retourner à Paris, parce qu'elle craint de s'ennuyer ; Spinette lui rappelle en vain tous les amuſemens qu'elle trouve à la campagne.

SILVIA

J'ai cru m'y divertir; mais j'y éprouve une langueur, une indolence.

SPINETTE.

Il n'eſt pas étonnant que dans l'état d'une veuve de votre âge, on ſente par-ci, par-là..... mais cela paſſe.

SILVIA.

Qui peut donc en être la cauſe?

SPINETTE.

Mais, Madame, je m'imagine qu'on n'appelle le veuvage l'état de viduité, que parce qu'il laiſſe le cœur vuide.

SILVIA.

Par ton cœur, tu juges du mien; une fille ne ſonge qu'à l'amour, au mariage...

SPINETTE.

Ma foi, Madame, je crois qu'une

jeune veuve y ſonge bien autant que nous.

SILVIA.

Une veuve a la curioſité de moins.

SPINETTE.

Mais elle a l'habitude de plus, qui vaut bien la curioſité, je penſe.

SILVIA.

Avec l'époux que j'avais, ai-je pu former une habitude agréable ?

SPINETTE.

Pour agréable, non; mais c'eſt toujours une habitude, & vous devez avoir encore la curioſité d'apprendre comment fait le mariage avec une perſonne qu'on aime; ſi bien que de curioſité en habitude, & d'habitude en curioſité, il eſt évident que vous avez deux deſirs contre moi un.

Silvia convient qu'elle ignore encore ce que c'eſt que l'amour; Spi-

nette lui propoſe de l'apprendre avec Mario : Silvia le rejette avec mépris ; Spinette lui parle des Français ; Silvia dit qu'ils ne font point encore l'amour à ſa fantaiſie, ils l'ont rendu trop uni, trop ſans façon ; ils aiment en poſte, ce n'eſt pas faire l'amour ; c'eſt l'achever : Spinette rappelle à Silvia que pendant la ſolitude où ſon mari l'avait réduite, elle ne s'occupait qu'à lire des Romans, ce qui lui a un peu monté la tête ſur le ton héroïque ; Silvia en convient, dit qu'elle eſt ſi mécontente des hommes, qu'elle veut vivre retirée chez elle ; & pour augmenter ſa répugnance, elle veut prendre avec elle Marinette, qui dit autant de mal d'eux.

Spinette eſt effrayée de cette fantaiſie de ſa Maîtreſſe : Lelio & Mario paraiſſent ; Mario approuve beaucoup l'idée d'entrer Femme de Chambre auprès de Silvia ; Finette s'y oppoſe ; je vous ſouffrirais, dit-elle au lever, au coucher de ma Maîtreſſe, l'habiller, la deshabiller ? Elle ſerait mal ſervie, vous ſeriez trop diſtrait ; Mario inſiſte : Spinette le menace de le découvrir, & l'aſſure que ſi ſon déguiſement l'avait autoriſé à prendre la moindre liberté,

ſa Maîtreſſe ne lui pardonnerait jamais; il ſe ſoumet, & il eſt préſenté ſous le nom de Marinette; pour s'excuſer auprès de Silvia ſur ce qu'il ne peut entrer à ſon ſervice, il lui apprend qu'il vient d'hériter d'une tante qui lui laiſſe au moins douze mille livres de rentes; voilà, dit-il, dequoi choiſir un mari de mon goût.

SILVIA.

Je ſuis charmée de ce que tu viens de me dire, & tu n'en dois pas douter, puiſque j'avais deſſein de prendre ſoin de ta fortune, & de t'attacher à moi.

MARINETTE.

Madame, j'y ſuis plus attaché que vous ne penſez.

SILVIA.

Mais tu parles déja de choiſir un mari, tu les haïſſait tant?

MARINETTE.

Il faut bien quelque jour finir par-là ; mais j'y reculerai le plus que je pourrai, & peut-être toute ma vie; j'y suis trop difficile.

SILVIA.

Quel ferait ton goût? Voyons.

MARINETTE.

J'en voudrais un qui eût le cœur d'un Italien, & les manieres d'un Français.

Silvia approuve assez cette maniere de penser; mais elle se déchaîne toujours contre les hommes; Spinette & plus encore Marinette, suivent son exemple : Marinette en dit enfin tant de mal, que Silvia l'embrasse avec transport.

SILVIA.

Viens ma chere Marinette, viens mes amours, viens que je t'embrasse; je

t'aime de tout mon cœur; je trouve en toi mes penſées, mes ſentimens, mon humeur, (à Spinette qui veut l'arrêter) ôte-toi de-là Spinette; je veux la baiſer mille fois.

SPINETTE.

Madame, diſpenſez-moi de voir cela.

SILVIA.

Pourquoi donc t'y oppoſer?

SPINETTE.

Non, je ſuis jalouſe.

SILVIA.

Retire-toi folle; approche mon héroïne, je veux t'étouffer de careſſes: que veut dire cela, tu l'arraches de mes bras? (à Spinette) encore une fois je te prie de t'ôter de-là.

SPINETTE.

Mais, Madame, vous qui avez lu les

Romans, ne vous ſouvient-il point du déguiſement de Céladon en fille, pour approcher de ſa maîtreſſe Aſtrée.

SILVIA.

Après.

SPINETTE.

Si Marinette, par haſard, était un garçon qui en eût fait autant; ferais-je bien de vous laiſſer faire?

SILVIA.

Ah, ah, vous plaiſantez encore ſur mes Romans! Si Marinette avec l'eſprit & les ſentimens qu'elle a, étoit un garçon, ce garçon-là ſerait demain mon époux.

Mario ſe jettant à genoux, ſe déclare; Silvia eſt étonnée; Mario la preſſe de la maniere la plus tendre, mais la plus ſoumiſe & la plus reſpectueuſe: & Silvia lui pardonne en faveur de l'aventure romaneſque, elle le congédie cependant pour cacher ſon trouble, après lui avoir recommandé de conſerver ſon déguiſement encore quelque temps, à cauſe de Pantalon: elle conſulte enſuite Spinette

& lui demande ſi elle ne paſſera pas pour une folle, de s'être rendue ſi promptement & ſans ſçavoir le nom de cet amant; Spinette uſe d'abord de grands détours, à cauſe de ſa répugnance pour le nom de Mario; elle le lui apprend enfin, mais en l'aſſurant que ce n'eſt point le Mario de ſa tante; elle lui apprend auſſi le déguiſement de Lelio en Valet de Chambre, ſon amour, pour Roſalba, fille de Pantalon, & la paſſion que celui-ci a conçu pour elle: Silvia eſt enchantée de ſe trouver entourée de tant d'intrigues romaneſques, elle communique à Spinette l'idée qui lui vient de naître à ce ſujet, mais bas à l'oreille, à cauſe de Pantalon qui arrive; il voudrait parler de ſon amour; Spinette & Silvia trouvent toujours moyen de détourner la converſation; la Baronne arrive, & inſenſiblement ils engagent Pantalon à lui faire une déclaration malgré lui; elle en rit beaucoup, & propoſe pour amuſer la compagnie, de faire répéter un divertiſſement qui finit l'acte; il eſt analogue au ſujet: c'eſt Sylene qui s'aviſe d'être amoureux & à qui l'on chante ce couplet, qui eſt le dernier du divertiſſement.

Vos feux tardifs sont superflus ;
Buvez, Sylene,
A tasse pleine ;
Buvez, Sylene,
Et n'aimez plus.

Toutes les premieres scênes du deuxieme acte roulent sur l'amour épisodique d'Arlequin & de Violette, & de la vieille Crispine pour Arlequin ; Trivelin lui dit que sa Maîtresse Silvia ne consentira point à son mariage avec Violette, si elle n'est bien persuadée qu'il en est aimé : & que faut-il faire pour en être certain ? rendre Violette jalouse, en recevoir des reproches, des injures & même des coups. Et que faut-il faire pour la rendre jalouse ? Trivelin lui donne une leçon de coquetterie, & lui enseigne les manieres de petits Maîtres, qu'Arlequin copie ridiculement. La vieille Crispine paraît, il répéte sa leçon avec elle, & lorsqu'il apperçoit Violette, il feint de répondre aux caresses de Crispine, qui est transportée, & lui fait présent d'une gondole d'argent. Violette a tout vu, elle rosse & chasse la vieille, & que-

relle Arlequin ; celui-ci excite encore ſa colere par ſes réponſes impertinentes ; elle perd patience, & l'aſſomme.

ARLEQUIN.

Bon, courage, ſur le dos ; mon mariage avance ; (*pour exciter encore Violette*) oui, Criſpine a le meilleur air, la plus belle taille, le plus joli minois !

VIOLETTE, *frappant plus fort.*

Tiens, voilà pour ſon air, pour ſon minois, pour ſa taille ; & voilà pour redreſſer la tienne.

Trivelin vient, & Arlequin lui dit qu'il eſt content des preuves d'amour de Violette, qu'il en a reçu des témoignages frappans.

Pantalon paraît avec Spinette, qui lui dit que ſa Maîtreſſe exige abſolument qu'il ſe montre amoureux de la Baronne : Pantalon s'en défend ; mais Spinette l'aſſure que c'eſt le ſeul moyen de plaire à ſa Maîtreſſe, & il ſe laiſſe aller avec la Baronne, qui paraît à une déclaration d'amour, dans laquelle Spinette l'engage malgré lui ; la Baronne

prend la choſe joyeuſement, elle approuve ſa paſſion; mais c'eſt à condition qu'il ſera fidele; car maintenant qu'il a lâché le mot, s'il s'aviſait de lui faire une infidélité, elle lui casſerait la tête d'un coup de piſtolet; Pantalon eſt effrayé, & la Baronne l'emmene avec elle malgré lui.

Nouvelles irréſolutions de Silvia, qui diſpute avec Spinette ſur les avantages & les inconvéniens du mariage: le réſultat de ſes réſolutions n'eſt pas favorable à Mario; mais il paraît dans l'habit de ſon ſexe, & aidé de Spinette, il triomphe des irréſolutions de Silvia, qui ne ſe décide cependant pas abſolument; mais lorſqu'il eſt parti, elle déclare qu'elle ne veut ſeulement qu'éprouver s'il n'eſt point jaloux; la Baronne paraît déguiſée en Menade & Pantalon en Satyre, ce qui lui fait esſuyer beaucoup de plaiſanteries de la part de Silvia, qui eſt auſſi déguiſée en Bacchante, de même que tous les autres perſonnages.

La Ferme s'ouvre, on découvre une Foire de Village, les Acteurs qui avaient diſparus, y reparaiſſent au milieu des Villageois, qui chantent & danſent.

Un PAYSAN.

C'eſt en faveur des amans
Qu'Amour tient Foire au Village ;
Il fournit les ornemens
Dont chacun tire avantage ;
Quand le ſoin de ſes attraits
Conduit ici la Bergere ;
Des préſens qu'on peut lui faire,
L'Amour rembourſe les frais.

On danſe pluſieurs entrées.

Silvia devient jalouſe ſur un léger ſoupçon, quoiqu'elle fût très-fâchée que Mario le devînt ; il arrive & détruit bientôt les inquiétudes de ſa Maîtreſſe. Scêne de raccommodement & de tendreſſe ; Spinette croit que Silvia va ſe rendre enfin ; mais par une ſuite de ſa délicateſſe romaneſque, elle retarde encore ſon mariage, afin de prolonger, dit-elle, ſon bonheur. Lorſqu'elle eſt ſeule avec Spinette, elle convient que Mario eſt charmant, qu'elle l'aime de tout ſon cœur ; Spinette ajoute encore à ſes perfections, & fait ſi bien, que ſa Maîtreſſe s'extaſie,

s'enthouſiaſme; alors elle lui rappelle le terme qu'elle s'eſt impoſée elle-même comme un obſtacle inſurmontable; Silvia s'irrite des raiſons de Spinette, & dit que puiſqu'elle a fait la loi, elle peut la défaire; Spinette prétend le contraire, & impatiente ſa Maîtreſſe au point qu'elle la réduit à épouſer ſur le champ Mario.

On vient en ce moment exécuter le projet d'un Ordre de Chevalerie que l'on avait imaginé pour ſe divertir, & Trivelin qui en eſt le Héraut, arrive, ſuivi d'une troupe de Chevaliers & de Chevalieres, devant leſquels il explique les ſtatuts de l'Ordre.

TRIVELIN.

De par très-haute, très-joyeuſe & très-buvante Dame Madame la Baronne de Migabella, Fondatrice de l'Ordre du Thyrſe; il eſt enjoint à quiconque y aſpire de venir faire la déclaration de ſon choix, & d'en ſigner l'acte pardevant moi, Grégoire Trivelin, Greffier & Gardien des Archives de l'Ordre. Le Bureau ſera ouvert entre la poire & le fromage, & ſe tient au bout de la table où je vais m'aſſeoir.

La BARONNE.

Pantalon, je te choisis pour mon Chevalier; allons signer les premiers: Messieurs & Dames suivez notre exemple, & pendant ce temps-là, que l'on chante les avantages de l'Ordre.

Ensemble.

L' ASPIRANT & L'ASPIRANTE.

Pour n'avoir que des jours charmans,
Aimez Buveurs, buvez Amans:

L'ASPIRANT.

Le vin soutient l'amour, & ranime les flâmes:
Sans Bachus, il tombe en langueur.

L'ASPIRANTE.

Bachus seul, remplit mal tous les besoins d'un cœur:
Qu'avec l'Amour, il regnedans nos ames.

Ensemble.

Pour n'avoir que des jours charmans,
Aimez Buveurs, buvez Amans.

L'ASPIRANT.

Quand on boit avec sa Maîtresse,
Un double plaisir intéresse :
A table on la croit un ami,
L'illusion augmente la tendresse ;
Par l'amitié, l'amour est affermi.
Le moyen de boire à demi !
Quand on boit avec sa Maîtresse!

Ensemble.

Pour n'avoir, &c.

Les Chevaliers & les Chevalieres, après avoir signé, reviennent à leurs places.

SILVIA.

Hé bien, Mario, vous voilà déja mon Chevalier ; il me prend envie de vous faire mon époux tout d'un temps.

PANTALON.

Oibo ! faire son époux d'une fille ?

MARIO.

Ma Chevaliere, nous parlerons de cela dans deux ans d'ici.

SILVIA.

Mais ſi je changeais d'avis.

MARIO.

Ce ſerait pour m'éprouver ; mais j'aurais un moyen tout prêt pour éluder votre fineſſe, je n'aurais qu'à dire que je ſuis le Mario que votre tante voulait vous donner à Veniſe.

SILVIA.

Plût au Ciel ! je vous aurais choiſi de mon propre mouvement, & à trois cens lieues d'elle.

MARIO.

Je vous ferai changer de ſentiment.

SILVIA.

Prouvez-moi ce que vous dites, & je vous défie de m'en faire changer.

SPINETTE.

Madame, ne le preſſez pas, il le prouverait peut-être.

SILVIA.

Qu'il le faſſe, & je jure de l'épouſer ce ſoir même,

PANTALON.

La tête lui a tourné.

La BARONNE.

Te tairas-tu, Chevalier bavard.

MARIO.

Je vous le prouverai; mais à condition que je ne ſerai de deux ans votre époux.

SILVIA.

Point de conditions, vous m'impatientez.

MARIO.

Vous le voulez, abſolument? Tenez voilà déja votre portrait que votre tante m'envoya à Paris, &c.

SILVIA, *d'un air tendre.*

C'eſt vous, Mario ! Un amour ſi parfait mérite d'être récompenſé.

MARIO.

Et moi, je me croirais indigne de tant de bonté, ſi j'en abuſais.

SPINETTE.

Oh, je connais ſa délicateſſe, il va demander quatre ans, à préſent qu'il eſt reconnu.

SILVIA.

Ah ! c'en eſt trop ; ſoyez mon époux, ou ne me voyez jamais.

SPINETTE.

Ho, il eſt attrappé ; il ne peut plus reculer ; car Madame la Baronne vient de vous faire ſigner tous deux votre contrat de mariage.

PANTALON.

Comment donc ne ſerais-je point auſſi marié, moi ?

La BARONNE.

Oui, Pantalon, & avec moi-même, te voilà Baron. Je l'ai bien voulu.

PANTALON.

Et ma niéce a donc épouſé mon Valet de Chambre, un Laquais revêtu?

La BARONNE.

Non Baron; mais un Capitaine plein de valeur & de mérite, & de plus mon parent; allons Meſdames, réjouiſſons-nous, nous avons chacune un mari, cela eſt bon après ſouper.

On chante les couplets ſuivans.

Dans l'hiſtoire des amours,
On ne cite que leur mere;
On n'a ſçu que de nos jours,
Que Bachus était leur pere.
Amours, rentrez dans vos droits:
Vivent nos nouvelles loix.

Le

Le CHŒUR.

Vivent nos nouvelles loix.

Une CHEVALIERE.

De ſon breuvage charmant,
Doit-on priver une belle ?
S'il eſt fait pour ſon Amant,
Il ne l'eſt pas moins pour elle :
Le tort en eſt aux Gaulois.
Vivent, &c.

Un CHEVALIER.

Sommes-nous des Mulſumans,
Pour en faire la défenſe ?
Sommes-nous des Allemands,
Pour en boire à toute outrance :
Buvons en libres Français.
Vivent, &c.

Une CHEVALIERE.

Ici pleine liberté,
Point de ſéveres grimaces ;
Santé, joie & volupté :
Que ce ſoient-là nos trois Graces :
Peut-on faire un meilleur choix.
Vivent, &c.

Un CHEVALIER.

Que ce ſoit pour vaincre mieux,
Qu'un Amant s'excite à boire ;
Le vin rend audacieux,
Et prépare la victoire :
Qu'Amour lui devra d'exploits !
Vivent, &c.

Une CHEVALIERE.

Pour rendre un Amant plus ſûr,
D'une ardeur vive & fidelle ;
Que ſa belle boive pur ;
L'eau refroidirait ſon zele,
Pour former des nœuds étroits.
Vivent, &c.

Un CHEVALIER.

A table il n'eſt plus de rang ;
Droits du ſang, chimeres vaines :
Le vin fait le même ſang
Qui va couler dans nos veines :
Tous Buveurs ici ſont Rois.
Vivent, &c.

Une CHEVALIERE.

Plus de liqueur du Lignon,
D'insipide limonade :
Vive le vieux Bourguignon,
Et son jeune Camarade :
Triomphez, gai Champenois.
Vivent, &c.

Un CHEVALIER.

Un Censeur mal-à-propos,
Met les mots à la coupelle ;
Que tous les mots soient bons mots ;
Quand ils font rire une belle :
Loin d'ici, beaux esprits froids.
Vivent, &c.

Un autre CHEVALIER.

Quand quelques contes gaillards
A table voudront paraître,
Qu'ils attendent les brouillards ;
Qu'au dessert on y voit naître :
Ils sont bons là quelquefois.
Vivent nos nouvelles loix.

Le CHŒUR.

Vivent nos nouvelles loix.

Les Chevaliers & les Chevalieres danſent.

C'eſt le ſort des Auteurs de s'intéreſſer davantage aux Ouvrages qui réuſſiſſent le moins; la tendreſſe paternelle ſe rêveille, & devient plus vive à meſure des infortunes qu'ils éprouvent; j'ai entendu ſoutenir avec chaleur & preſque avec emportement à l'illuſtre Auteur de la Métromanie, que ce chef-d'œuvre était au-deſſous des Fils ingrats. Il eſt bien malheureux, ſans doute, d'être perſuadé de l'injuſtice du Public; mais on peut s'en conſoler, lorſqu'on eſt certain de l'approbation de la poſtérité.

Autreau qui eſtimoit ſa Capricieuſe, & dans laquelle en effet il a beaucoup de choſes eſtimables, eſſaya de la faire reparaître une ſeconde fois, & la remit en trois actes, précédée d'un Prologue, dans lequel Lelio aſſis auprès d'une table, paraiſſait écrire & travailler ſur un manuſcrit. Arlequin venait & lui de-

mandait à quoi il s'occupait ; Lelio répondait : à corriger l'Amante Capricieuſe, que je veux réduire en trois actes ; Arlequin plaiſante là-deſſus, & ajoute que Lelio ne viendra jamais à bout de ſon deſſein : Lelio inſiſte toujours à vouloir en donner une ſeconde en trois actes, de la maniere dont il l'a corrigée ; enſuite il ſe leve & fait un compliment au Parterre, pour l'engager de vouloir bien donner encore une fois ſon attention à cette Piéce.

Ce Prologue fit ſon effet ; la Piéce fut écoutée ; mais elle ne fut pas plus favorablement reçue ; elle eut cependant encore une repréſentation ſur le théâtre du Palais Royal, & ce fut la derniere.



ARLEQUIN PLUTON.

Comédie en trois actes & en prose, 19 Janvier 1719.

Pluton devient amoureux de Violette, fille de Pantalon, & par les soins de Mercure, ce Dieu des Enfers se fait écouter de cette jeune personne, qu'il emmene dans un lieu solitaire, préparé pour son séjour sur la terre.

Arlequin amant, aimé de Violette, se désespere de son inconstance, & sa douleur est si violente, qu'il en perd la raison. Après plusieurs scênes de folies très-plaisantes, il court les champs, & se précipite dans un abîme: Mercure qui a pitié d'Arlequin, le soutient dans sa chûte; & pour l'éloigner de Violette, qui regrette son amant, il le conduit dans les Enfers: Proserpine trompée par la ressemblance d'Arlequin avec Pluton, le prend pour son mari, & lui reproche son infidélité: Arlequin d'abord ne comprend rien aux reproches de la Déesse; mais apprenant par elle que c'est Pluton qui a séduit le cœur de Violette par les

promesses les plus brillantes ; il prend la résolution de se venger & de répondre aux caresses de Proserpine : il lui promet de ne lui plus être infidele. Pendant le séjour d'Arlequin aux Enfers, comme on le croit mort, on célébre sa pompe funébre par une marche & des danses convenables au sujet, & tous les habitans de son Bourg déplorent sa perte qu'ils comptent certaine, l'ayant vu tomber dans le précipice.

D'un autre côté, Violette qui n'a point essentiellement manqué à son devoir, se repent de s'être laissée éblouir par les promesses de son nouvel amant, qu'elle ne connaît pas d'abord pour Pluton : lorsqu'elle apprend qu'il est le Dieu des Enfers, & par conséquent qu'il a voulu la tromper, elle lui fait de vifs reproches, & lui dit qu'elle veut absolument retourner chez son pere : Pluton piqué de sa résistance, la renvoye, & retourne aux Enfers, où il est méconnu par tous ses Sujets, & sur-tout par Proserpine, qui, trompée de l'extrême ressemblance, décide en faveur d'Arlequin.

Cette Déesse qui est dans la bonne foi, & séduite par les caresses redou-

blées que lui fait Arlequin, même en préſence de Pluton, fait peu de cas de la colere & des menaces de celui-ci; elle n'eſt détrompée que par Mercure qui arrive de deſſus la terre, & dit à Pluton qu'il a ramené Violette chez ſon pere; il ajoute que depuis qu'il ſe mêle des plaiſirs des Dieux, il n'a jamais trouvé de fille auſſi ſage & auſſi fidelle à ſon amant; Arlequin tranſporté de joie, convient alors qu'il n'eſt pas Pluton, & dit à celui ci qu'il l'a échappé belle, & qu'il le méritait bien; il ne conſent cependant à quitter Proſerpine, qu'à condition que Pluton jurera par le Styx de lui être fidele, & de ne plus retourner à Violette; Pluton prononce la derniere moitié du ferment; mais il ne veut point jurer d'être fidele à ſa femme; Arlequin eſt reporté dans ſon Village: grande ſatisfaction des parens, joie exceſſive de Violette; Arlequin lui pardonne, & leur mariage eſt célébré par des fêtes que les habitans donnent pour leur retour, & leur bonheur.

Cette Piéce eſt tirée du Conte de Zagacriſt, Roi d'Ethiopie; elle était

en trois actes en prose, mêlée de scênes Italiennes, de spectacles, de danses & de musique, de la composition de Mouret; elle fut depuis mise toute en Français, & fut très-accueillie du Public; on peut cependant assurer, sans faire tort au mérite de M. Gueulette, qui en est l'Auteur, & dont la réputation est établie par beaucoup d'autres succès, qu'elle serait moins favorablement reçue aujourd'hui. Le Parterre d'aprésent se mocquerait d'un pauvre Pluton qui, après avoir enlevé une Paysanne & l'avoir conduite dans un lieu écarté, s'amuserait à bouder avec elle & la renverrait comme il l'a prise, parce qu'elle lui reproche de l'avoir trompée; il ne verrait pas avec plus de patience le même Dieu des Enfers étant dans ses Etats, laisser caresser sa femme par Arlequin, se soumettre à ses ordres & lui prêter un serment ridicule. Pluton est un personnage imaginaire, j'en conviens; mais les Poëtes lui ont donné un caractere qu'il faut absolument lui conserver : le bon goût a heureusement confiné sur les planches de l'Opéra, tous ces personnages imaginaires, & nous ne verrons

plus sur nos théâtres raisonnables, les Dieux & les Diables, les Vices & les Vertus, débiter des Madrigaux, & faire des Gargouillades.



LA FOIRE RENAISSANTE.

Comédie en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 19 Janvier 1719.

Les Comédiens Italiens, dans la *Désolation des deux Comédies* & dans le *Procès des Théâtres*, avaient assez mal-traité la Foire, pour qu'elle en tirât une prompte vengeance ; aussi ne manqua-t-elle pas d'annoncer dans le Public qu'elle se disposait à donner une Piéce nouvelle, qui devait être le *Triomphe de la Foire ;* pour prévenir cette attaque, Lelio & Dominique en composérent sur le champ une autre, qu'ils intitulérent la *Foire Renaissante*, & qu'ils donnerent avant l'ouverture de la Foire ; ils sçurent ainsi affaiblir le coup de leurs Adversaires, en ôtant à leur Piéce le mérite de la nouveauté ; comme celle-ci se trouvait liée au sujet de la Désolation des deux Comédies & du Procès des Théâtres, ces deux Piéces furent remises, & la nouvelle fut donnée à leur suite.

La Foire n'ayant pu survivre à la

honte de ſe voir condamnée à un éternel ſilence, deſcend au Royame ſombre; elle trouve d'abord Caron, qui, ſurpris de voir une ombre ſi gaie dans les Enfers, s'informe du ſujet qui l'y a fait deſcendre : la Foire ſatisfait à ſes demandes, & prie de l'introduire chez Pluton, pour ſçavoir du moins à quoi elle doit s'en tenir.

Minos pareillement étonné de voir une ſi plaiſante figure, lui fait à peu près les mêmes queſtions que Caron, & elle lui répond ſur ſon ton ordinaire, ce qui indiſpoſe tellement contr'elle le Juge infernal, qu'il lui refuſe impitoyablement une place dans les Champs Eliſées, malgré l'offre qu'elle fait d'y établir un Opéra-Comique pour divertir Pluton & toute ſa Cour; elle ſe conſole cependant d'être exclue de ce lieu, parce qu'elle pourrait y trouver les ames de quelques anciens Comédiens Français, qui la chicanneraient encore.

Enfin Minos lui ordonne de retourner ſur la terre, parce qu'en y corrompant les mœurs par la licence de ſes Piéces & le libertinage de ſon Spectacle, l'Enfer ne pourra manquer d'en profiter.

Elle ſort, en proteſtant de n'épargner perſonne dans ſes couplets mordans, ni ſes amies, ni ſes ennemies, ni Minos, ni l'Enfer même.

Cependant les Comédiens Italiens qui avaient appris ſa mort précipitée, ſe réjouiſſent d'un ſi heureux événement; & pour mieux faire éclater leur joie, ils avaient fait élever un arc de triomphe où la Foire paraît terraſſée par un Acteur héroïque & par Arlequin: Pantalon, le Docteur & Scaramouche viennent voir ſi l'exécution du trophée répond à leur intention; pendant qu'ils le conſidérent, des cris de joie ſe font entendre, Flaminia arrive plongée dans la triſteſſe, & leur fait en ſtyle tragique un récit de la renaiſſance de leur commune ennemie; cette nouvelle commence à les attriſter; mais l'arrivée de la Foire acheve de les accabler; elle vient, conduite par l'Opéra, dont la ſuite chante en chœur:

(1) La Foire a vaincu le Trépas:
L'Enfer ne lui réſiſte pas.

---

(1) Parodie d'Alceſte, acte V.

Envain les Italiens tâchent de la fléchir, elle est trop fiere de son retour ; & ce n'est qu'au nom de l'Opéra son Cousin, qu'elle veut bien se relâcher de ses droits de vainqueur : on aurait pu même espérer une paix entiere, si en se retournant, elle n'eût apperçue l'arc de triomphe ; à cette vue, son courroux se rallume ; & reprenant toute son insolence, elle ordonne à sa suite d'abattre & de réduire en poudre cet insolent trophée ; on obéit, l'arc tombe, & la Foire s'avance au son des trompettes, sur un Char orné de drapeaux ; elle y fait attacher les quatre Acteurs Italiens qui ont été témoins de sa honte, & elle chante :

La Foire sort enfin de la nuit du tombeau,
Où Thalie en courroux, la força de descendre.
Quel retour glorieux ! que son triomphe est beau !
Qu'il doit aujourd'hui vous surprendre !
La Foire est un Phénix qui renaît de sa cendre.

Mais Lelio & Mario voyant leurs Camarades enchaînés, fondent l'épée à la main sur la cohorte foraine, la mettent en fuite, & rompent les chaî-

nes de leurs compagnons qu'ils délivrent.

VAUDEVILLE.

La FOIRE.

Je reparaîtrai ſur la ſcêne ;
Mon cœur gonflé de vanité,
Goûte cette félicité.
Autant qu'une Actrice Romaine,
Digue don, digue don, dondaine ;
J'ai de l'orgueil, de la fierté.

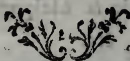
La COMÉDIE ITALIENNE.

Notre eſpérance était donc vaine,
Nous nous flattions d'un plus doux ſort :
Nous avons fait naufrage au Port ;
Adieu Thalie & Melpomene,
Digue don, &c.
La Foire vit après ſa mort.

SILVIA.

Qu'ici le bon goût vous entraîne,
Nous vous en prions inſtamment ;
Venez nous voir plus fréquemment ;
Je crois que je vaux bien la peine
Que l'on me viſite ſouvent.

On y ajouta quelques jours après un Prologue, dont la ſcêne eſt ſuppoſée dans la Foire. Un Gaſcon, ſecondé d'une femme à la mode, ſe plaint de la ſuppreſſion d'un Spectacle qui pouvait ſeul les réjouir : une autre femme leur fait entendre les juſtes raiſons de cette défenſe ; mais il ne fait que les irriter davantage ; & il faut que Lelio vienne leur promettre qu'ils ſeront ſatisfaits, puiſque les Piéces qu'ils vont donner, reſſembleront fort à celles de la Foire, à la réſerve de ce qui peut bleſſer la modeſtie : les femmes ſe calment ; mais le Gaſcon ſort, en jurant qu'il arrivera malheur, ſi l'on ne trouve pas le moyen de le divertir.





ŒDIPE TRAVESTI.

Parodie en un acte en vers, 17 Avril 1719.

Le prodigieux ſuccès de l'Œdipe de M. de Voltaire, ramena au théâtre Italien l'ancien uſage des Parodies, qui, à compter de ce moment, a depuis regné pendant près de cinquante ans, & qui ne s'eſt perdu que depuis que le Public a jugé à propos de fermer l'oreille à tout ce qui n'eſt pas Ariette ou Quatuor : c'eſt une manie bien ridicule que la mode excluſive, & ſur-tout dans les choſes d'agrément, comme ſi le plaiſir ne gagnait pas à être varié de mille manieres ; mais j'aurais beau prêcher ſur l'inconſéquence des goûts de la nation Françaiſe ; il faudrait pour faire écouter mes obſervations, que je les fiſſe mettre auſſi en muſique : revenons à l'Œdipe Traveſti.

La ſcêne eſt au Bourget, petit Village près de Paris. Pierrot & ſa femme Colombine y tiennent Cabaret ; la cu-

rioſité fut toujours la paſſion dominante des Femmes; celle-ci étant prête d'accoucher de ſon premier enfant, eut envie de ſçavoir quel ſerait ſon ſort: la Devinereſſe qu'elle conſulta, lui prédit que ce ſerait un garçon, & que ce garçon tuerait ſon pere & épouſerait ſa mere: Colombine crut qu'en l'envoyant aux Enfans-trouvés, elle empêcherait ce fils de commettre de tels forfaits; mais malgré cette précaution, il remplit ſa deſtinée.

Scaramouche, Garçon du Cabaret de Colombine, fait à ſa Maîtreſſe le récit des maux que le Ciel juſtement irrité de la mort du pauvre Pierrot, fait ſouffrir au Village, & des murmures des habitans contre Finebrette ſon ancien amant, qu'ils accuſent hautement d'avoir tué Pierrot.

On ſçait que ce grivois vous a conté fleurette;
On ſçait qu'il vous menait ſouvent à la guinguette.

Colombine répond, vous en avez menti, vous & tout le Village; elle chaſſe Scaramouche, & reſtée ſeule avec Claudine ſa confidente, elle lui dit qu'elle ne peut ſoupçonner Fine-

brette d'un crime pareil : ſçache, lui dit-elle ;

Qu'il eſt tout à la fois honnête homme & Gaſcon.

Elle convient que Finebrette a toujours été maître de ſon cœur ; mais que ſes parens,

Des deſirs d'une fille, indomptables tyrans,

Sçachant qu'il n'avait pas de bien, n'y voulurent point conſentir, & la marierent, pour ainſi dire, malgré elle, à Pierrot ; que de dépit :

Finebrette ſe fit Soldat dans la Milice ;

Que quelque temps après, elle devint veuve ; alors un loup furieux ravageait tout le pays : un inconnu, nommé Trivelin, s'offrit de le tuer ; il en vint à bout, & n'exigea pour prix de ſa victoire, que de devenir l'époux de la plus riche du Village ; le choix ne fut pas incertain,

Et le Vainqueur d'un Loup, était digne de moi.

CLAUDINE.

J'entens du bruit ; on vient. Finebrette s'avance ;

COLOMBINE.

C'eſt lui-même ; je tremble : évitons ſa préſence.

FINEBRETTE.

Ne fuyez point, Madame, & ceſſez de trembler ;
Oſez me voir, m'entendre, & de plus me parler.

Colombine répéte à Finebrette l'aventure du Loup, ſon ſecond mariage ; & qu'on l'accuſe de la mort de Pierrot.

FINEBRETTE.

Franchement, je m'étonne,
Qu'on accuſe un Héros d.. bords de la Garonne.
Qui, moi ! De tels forfaits ! Moi, des aſſaſſinats,
Et que de votre Epoux.... Vous ne le croyez pas.

Colombine dit qu'elle ne peut l'en ſoupçonner ; mais elle lui conſeille de quitter le pays.

Trivelin & Scaramouche arrivent, ils confirment à Finebrette l'accuſation portée contre lui ; & celui-ci, pour ſe

justifier, fait le récit de ses combats & de sa bravoure;

Plus vaillant que César, plus brave que
Pompée;
Si par quelque malheur, je perdais mon épée;
J'en abattrais plus d'un avec le seul fourreau.

. . . .

Jamais je ne sçus reculer:
Votre femme le sçait, elle peut vous le dire.

. . . .

C'est aux hommes communs, aux ames ordinaires
A se justifier par des moyens vulgaires;
Mais un brave Gascon, un Grivois tel que
moi;
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.

Trivelin dit qu'il souhaite le traiter,

Non comme un Accusé, mais comme Finebrette.

Le Magister arrive avec deux Paysans, qui représentent les chœurs.

Ecoutez-moi, Village: à ma vue cette nuit,
L'ombre du grand Pierrot a paru dans mon lit:
Finebrette, a-t-il dit, n'a point percé mon
sein.

Mais le Meurtrier est dans le Village, & son sang est le seul moyen de faire

finir la peste qui nous désole; Trivelin oblige le Magister à dire le nom de l'Assassin, & le Magister lui dit que c'est lui-même qui a tué Pierrot; ces mots jettent la consternation dans tous les esprits; Colombine revenue à elle lui dit:

Quoi, du pauvre Pierrot, vous seriez l'Assassin?
Vous, à qui j'ai donné sa maison & ma main.

Mais Finebrette qui a plus de raison d'être joyeux que les autres, ajoute,

Eh bien, vous m'accusiez, Monse de Trivelin? . . . . .
En l'air, on vous fera faire une cabriole.....
Adieu; je m'en retourne, & je ne reviens plus.

Puis se retournant vers Colombine, il lui promet de l'aimer toujours, & lui dit de se consoler s'il l'abandonne;

Mais tu n'ignores pas que j'ai trop de vertu,
Pour vouloir épouser la veuve d'un Pendu.

Il sort. Trivelin qui ne peut croire ce qu'il vient d'entendre, s'emporte contre le Magister, qui lui répond,

Vous me traitez toujours de traitre & d'imposteur:

Votre pere autrefois, me croyait plus ſincere.

TRIVELIN.

Arrête..... Que dis-tu?.... Quoi, Maître
André, ... mon pere?

Le MAGISTER.

Vous apprendrez par qui vous fûtes engendré:
Seigneur, vous n'êtes pas encore où vous penſé.

Trivelin ordonne au Magiſter de ſortir de ſa préſence; il reſte ſeul avec Colombine.

TRIVELIN, *à part.*

Le Magiſter me gêne, & prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret, moi-même à m'accuſer.

COLOMBINE.

Eh quoi! votre vertu ne vous raſſure pas?
N'êtes-vous pas enfin ſûr de votre innocence?

TRIVELIN.

On eſt plus criminel, quelquefois, qu'on ne penſe.

. . . .

Madame, au nom des Dieux, ſans vous parler du reſte ;
Quand Pierrot entreprit ce voyage funeſte,
Trois ou quatre Valets ne le ſuivaient-ils pas ?

COLOMBINE.

Non, ſon Compere ſeul accompagnait ſes pas :
Il était, comme vous, aſſez mélancolique.

Son ſeul plaiſir était de s'aller promener tout ſeul à la campagne, il était bien venu de tout le monde ; enfin,

Comme il était ſans crainte, il était ſans défenſe ;
Et par ſes bons voiſins, il ſe croyoit gardé.

TRIVELIN.

Des bons Marchands de Vin, exemple auguſte & rare !
Aurais-je donc ſur toi, porté ma main barbare ?
Dépeignez-moi du moins, cet Epoux malheureux.

COLOMBINE.

Puiſque vous rappellez un ſouvenir fâcheux ;

Malgré

Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Il avait quelquefois des retours de jeunesse.

. . . . . .

Et si j'ose, mon cher, dire ce que je pense;
Pierrot eut avec vous assez de ressemblance.

. . . . . .

Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre?

TRIVELIN.

J'entrevois des malheurs, que je ne puis comprendre.

. . . .

Moi, j'aurais massacré! Dieux! serait-il possible?

Colombine le dissuade de ce que le Magister a dit; elle ajoute que tous les Devins sont des menteurs, & que pour avoir cru une Devineresse, il lui en a coûté son fils.

TRIVELIN.

Votre fils! Par quel coup l'avez vous donc perdu?

COLOMBINE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême;
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-
même.

Elle lui apprend comment elle alla consulter une vieille Sorciere, qui lui répondit :

Ton fils tuera son pere, & ce fils sacrilége;
Inceste, parricide, ... ô Dieux! acheve-
rai-je?

TRIVELIN.

Eh bien, Madame, eh bien?

COLOMBINE.

Fera cocu son pere.

Elle ajoute que pour le détourner des crimes qui le menaçaient, elle se crut obligée de l'envoyer aux Enfans Trouvés.

Quel fruit me revient-il, de mes barbares
soins?
Le malheureux Pierrot n'en expira pas moins.

Dans le cours triomphant de ses destins prosperes ;
Il fut assassiné par des mains étrangeres :
Ce ne fut point mon fils qui lui porta ses coups ;
Et j'ai perdu mon fils, pour sauver mon époux.

Trivelin paye cette confidence par une autre, pour faire connaître à Colombine le rapport qu'il y a entre leurs destinées ; il lui apprend qu'il est né dans Montmartre ; que Maître André son pere, y tient Cabaret, & qu'un jour :

Ce jour présent à ma pensée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée.
. . . .
Je descends, pour tirer du vin dans le Celier.
. . . .
Devant moi tout à coup les tonneaux s'entrouvrirent ;
Le vin coula par-tout, & les murs en rougirent :
Ma chandelle soufflée augmenta ma terreur....
A vous dire le vrai, j'avais diablement peur.

Une voix effrayante se fit entendre, & dit :

Bacchus eſt contre toi juſtement irrité ;
Ne viens point de ce lieu ſouiller la pureté.
Sorts promptement d'ici, gagne vîte la porte.

Colombine marque ſon étonnement.

TRIVELIN.

Tout doux, tout doux, ma chere ; &, vous allez trembler.
Je réſolus de quitter ma patrie.

. . . .

Je partis, & m'en fus courir la pretentaine ;
Je déguiſai par-tout ma naiſſance & mon nom :
Un jeune Plâtrier fut mon ſeul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le vin qui me guidait, ſecondait mon courage :
Un jour, il me ſouvient, qu'étant près de Dijon.

. . . .

Et, je ne ſçais comment je l'avais oublié ;

Dans un chemin étroit, je trouvai deux cavaliers.

J'avais un peu trinqué, mon Camarade auſſi ;
Il fallut diſputer dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas, le frivole avantage.
J'étais ivre, en un mot ;

Je marche donc vers eux, & ma main furieuse,
Arrête des bidets la fougue impétueuse.
. . . .
La victoire, entre nous, ne fut point incertaine ?
L'un & l'autre, en un mot, succombent sous nos coups. . . . .

Gros Simon qui avait accompagné Pierre dans son voyage & qui avait été accusé du meurtre, arrive ; Trivelin le reconnaît presque ; mais celui-ci ne le reconnaît pas ; il dit à Colombine,

Eh bien, est-ce aujourd'hui qu'il faut que l'on me pende ?
Vous ne fûtes jamais cruelle que pour moi.

Elle lui apprend que c'est Trivelin qui est son Epoux, & gros Simon dit,

O Ciel ! Pierrot est mort, & vous êtes sa femme?

(*A Trivelin*).

Seigneur, Pierrot est mort, laissez en paix sa cendre.

TRIVELIN.

Quoi ! c'est toi que ma rage
Attaqua vers Dijon, en cet étroit passage !

SIMON.

Il est vrai, sous vos coups j'ai vu tomber
Pierrot ;
Vous avez fait le crime, & j'en portai l'endosse :
L'on m'a donné pour gîte un cul de basse fosse.

On vient avertir Trivelin qu'un Etranger demande à le voir ; dès qu'il l'apperçoit, il le reconnaît, & lui dit,

Cher Guillaume, est-ce vous que je vois ?
Vous, de mes premiers ans sage Dépositaire ;
Vous, le premier garçon de Maître André, mon pere !
Quel sujet important vous conduit parmi nous ?

GUILLAUME.

Maître André ne vit plus.

TRIVELIN.

Eh ! que me dites vous ?
Mon pere !

Après quelques réflexions, il veut partir pour aller prendre possession de la maison paternelle ; mais Guillaume lui dit,

À Montmartre, Seigneur, il vous faut renoncer,
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

TRIVELIN.

Qui, de mon Cabaret, me défendra l'entrée?

Guillaume lui apprend que ſon pere en a diſpoſé en faveur de ſon gendre, parce qu'il a reconnu en mourant que Trivelin n'était point ſon fils; il l'inſtruit encore de la maniere dont il le trouva, & le porta à Maître André, qui l'adopta au lieu de ſon fils mort;

Mais l'Auberge, en effet, n'était point votre place;
La pitié vous y mit, le remords vous en chaſſe.

TRIVELIN.

Mais ce Vieillard, mon cher, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce temps fatal, ne l'as-tu jamais vu?

GUILLAUME.

Jamais, & le trépas vous a ravi, peut-être,
Le ſeul qui connaiſſait le ſang qui vous fit naître.

Mais il ajoute qu'il fut ſi frappé de ſes traits, qu'il le reconnaîtrait. Gros

Simon qui était sorti, revient; Guillaume le reconnaît, & se fait connaître; il lui apprend ensuite que Trivelin est l'enfant qu'il reçut de lui à Montmartre : Trivelin qui se croit, par conséquent, fils de gros Simon, est bien surpris d'apprendre, au contraire, qu'il est fils de Pierrot & de Colombine; Elle paraît, & Trivelin l'accable de reproches, sur le nom d'époux qu'elle lui donne, & sort en lui disant;

C'en est fait; nos destins sont remplis;
Pierrot était mon pere, & je suis votre fils.

Il revient dans le moment avec un habit d'aveugle, le bâton dans une main & l'autre appuyée sur l'épaule d'un petit Paysan; Colombine surprise de le voir dans un tel équipage, lui dit :

Où vas-tu donc, mon fils?

TRIVELIN.

Je vais aux Quinze-Vingts,
Peut-être voudra-t-on m'y donner une place.
. . . .
Je ne vous verrai plus, j'en donne ma parole.
. . . .
Allons mon fils, partons; mais prête-moi ton bras;
Car je suis très-sujet à faire de faux pas.

Colombine ne pouvant résister à un adieu si touchant, dit qu'elle se trouve mal, & s'adresse à sa confidente.

Claudine, par pitié, viens bassiner mon lit.

Elle sort, & la Piéce finit par des coups de tonnere & des éclairs, qui annoncent que le Ciel est appaisé.

Le plus grand éloge que l'on puisse faire de cette Parodie, qui est de Dominique & de Riccoboni pere, est de dire qu'elle eût autant de succès que la Tragédie même ; c'est cependant une des plus faibles que ces Auteurs ayent composée ; mais le mérite de la nouveauté, est le premier de tous.



LA MODE.

Comédie en un acte en prose 21 Mai 1719.

Cette Piéce avait déja paru à la tête de l'*Amour, Maître de Langue*, à qui elle servait de Prologue. Fuzelier qui en est l'Auteur, ayant trouvé que ce sujet était assez abondant pour fournir un Acte, y ajouta quelques Scènes, & en fit une petite Comédie, à laquelle il en joignit deux autres (1) sur des sujets différens, & ayant sur le tout ajusté un Prologue, il en composa un Spectacle complet.

La Scène représente toujours une des salles du Palais Marchand. La Déesse de la Mode revêtue d'un habit de papier & coëffée d'un moulin à vent, arrive dans cette salle, à dessein de donner audience à tout le monde : elle appelle Parisien son valet, à qui elle donne ses ordres, & Parisien lui dit qu'il y a déja un grand nombre de personnes qui l'attendent.

(1) La Méridienne, & le Mai.

On voit arriver un homme en manteau noir, en rabat, en perruque quarée & chapeau plat ; elle le prend pour un Marchand d'étoffes, mais c'eſt un Marchand d'eſprit ; il s'appelle Brochure, & eſt Libraire place de Sorbonne ; il vient ſupplier la Mode de donner la vogue à quelques livres qu'il veut imprimer, & dont les Auteurs lui ont laiſſé les Manuſcrits en gage.

BROCHURE.

J'ai un Recueil de Madrigaux Picards, que l'on m'a envoyé d'Amiens ; c'eſt bien l'ouvrage le plus piquant.

La MODE.

On aurait mieux fait de vous envoyer un pâté de canards ; mais voyons ſeulement les titres de vos Manuſcrits, c'eſt ſouvent ce qui en fait le ſuccès.

BROCHURE, *lit.*

Nouvel Itinéraire de l'iſle d'Amour, accourci & mis en uſage par Meſſieurs de la Finance, ou chemin court & facile pour arriver promptement à la ville capitale des Faveurs, ſans paſſer par les triſtes bicoques de complaiſance & d'aſſiduité.

La MODE.

Nos Voyageurs Modernes ſont bien plus habiles que les Anciens ; ils n'ont garde de s'arrêter à la dînée quand ils eſperent une bonne couchée.

BROCHURE.

Anecdotes de l'Empire de Vulcain, ouvrage utile & moral, diviſé en dix mille décades, chaque décade en mille parties, & chaque partie en dix mille volumes in-folio, grand papier, petit caractere.

La MODE.

Je vous conſeille d'imprimer celui-ci, & de le dédier aux maris complaiſans.

BROCHURE.

S'il fallait leur en donner à chacun un exemplaire, je courrais riſque d'en tirer beaucoup & de n'en vendre aucun. *Il ſort.*

Pariſien annonce la faculté de Médecine ; la Mode appelle ſon Secrétaire, qui lui répond d'une chambre voiſine, qu'il eſt après à eſſayer une perruque de crin, qu'un Barbier Limoſin veut lui donner pour avoir ſa protec-

tion ; il paraît, elle lui ordonne de donner audience pour elle, tandis qu'elle ira recevoir la Faculté de Médecine, & régler enſemble le régime que l'on prendra pour guérir les fievres de l'hiver prochain.

Trivelin ſe voyant ſeul, tire de ſa poche des placets qu'il a reçus pour la Mode, & lit :

A très-haute & très-puiſſante Dame la Mode, Réformatrice perpétuelle des tabatieres, falbalats, fichus, coëffures, & même des phiſionomies ; Préſidente des bonnes tables, & Directrice-générale des Finances du Royaume Féminin ; Supplie humblement Barbe Bien-couſue, Maîtreſſe Couturiere, diſant qu'elle a inventé de nouveaux paniers à reſſorts, qui augmentent à meſure qu'une fille prend ſur ſon compte la rondeur de ſa taille.

Privilége excluſif, demandé par Gille-Céſar-Achille-Hector-Poil-de-Chevre, Anſpeſade dans le Régiment Nocturne de la bonne ville de Paris, & Maître Boutonnier dans les Fauxbourgs d'icelle ;

Diſant que comme ce n'eſt plus la mode de faire de gros boutons, il a trouvé le ſecret d'en faire de ſi petits,

qu'on ne pourra se boutonner qu'avec un microscope.

Demoiselle Mousseline, Lingere du Palais;

Disant que les Dames s'étant bien trouvées l'été dernier des habits de papier; elle a pour leur commodité imaginé de faire des chemises de la même étoffe. Il n'y a point là tant de commodité, dit Trivelin, elles n'oseront pas les mouiller.

Il est interrompu par un vielleux aveugle, conduit par sa femme; ce bonhomme vient prier Madame la Mode de mettre son instrument en crédit chez les Dames; & pour donner un échantillon de son mérite, il dit à sa femme Perette de chanter un Vaudeville, qu'il accompagne; le Secrétaire Trivelin veut profiter de l'infirmité du vielleux pour caresser sa femme; mais le bonhomme qui a tout entendu lui chante un couplet, dans lequel, il se moque de lui, & il emmene sa femme. Il est remplacé par un Cabaretier, qui entre d'un air pensif, tenant une bouteille à la main sans lever les yeux, il prie Madame la Mode d'avoir pitié du pauvre Policarpe l'Entonnoir, Marchand de vin; Trivelin lui dit qu'il

n'eſt que le Secrétaire de la Déeſſe.

L'ENTONNOIR.

Ah ! Monſieur, je vous demande pardon, le dérangement de mes affaires a preſque dérangé ma cervelle.

TRIVELIN.

Et comment vous êtes-vous ruiné.

L'ENTONNOIR.

Je ſuis ruiné de pere en fils ; depuis plus de cent ans, il n'y a pas le ſol dans notre famille.

TRIVELIN.

Voila une conduite qui n'eſt pas roturiere ! Oh çà, il faut commencer par avoir une jolie Cabaretiere. Quand l'Hôteſſe eſt jolie, le tonneau baiſſe à vue d'œil.

L'ENTONNOIR.

Et la coëffure du Cabaretier hauſſe à proportion.

TRIVELIN.

Enſuite vous louerez quelque maiſon avenante près de Paris, dans laquelle

il y aura deux ou trois escaliers bien obscurs, afin que quand le mari monte par un côté, l'amant descende par l'autre.

L'ENTONNOIR.

Voilà une bouteille d'excellent vin que j'apportais à Madame la Mode.

TRIVELIN.

Eh bien, donnez-là moi ; c'est moi qui examine les requêtes.

L'ENTONNOIR.

Mais je l'ai bue en venant : quand je suis triste il faut qne je boive.

TRIVELIN.

Et quand vous êtes gai ?

L'ENTONNOIR.

Il faut que je boive encore : mais j'ai là-bas à la porte mon garçon avec une autre bouteille d'un Pomar excellent.

TRIVELIN.

Hé bien, allons la boire, celà vous égayera ; il prend le Cabaretier par le bras, & ils sortent en chantant & en dansant.

La Mode arrive au bruit, & rencontre une jeune perſonne, qui la prie de la mettre à la Mode ; elle lui apprend qu'elle eſt fille d'un Notaire, qui la tient renfermée comme une minute.

La MODE.

Un pere qui en agit ainſi, péche directement contre la coutume de Paris.

ANGELIQUE.

Malgré cela, je n'ai l'imagination remplie que de plaiſirs; quand je dors, il me ſemble être au bal, à la comédie, au cours ; & ſur la brune, un jeune amant bienfait me jure, en me baiſant cent fois les mains, la fidélité la plus conſtante. Mais hélas ! ce ne ſont-là que des ſonges, & je ne veux point paſſer ma vie à rêver.

La Déeſſe lui promet ſa protection en faveur de ſes heureuſes diſpoſitions, & elle ſort en ſautant & en diſant ; ah que mon pere ſera bien étonné quand il me verra ſur toutes les cheminées de la ville, ſur les écrans, avec de petits vers galants !... Je veux qu'on me repréſente ſous la figure de Diane ſortant du bain..

Un homme vêtu à peu-près du bel

air lui ſuccede, & par ſes révérences fait connaître qu'il eſt Maître à danſer; la Mode lui demande s'il ne travaille pas pour quelqu'Opéra de campagne; il en prend occaſion de déclamer contre tous les Opéra, & en particulier contre celui des Ages (1) que l'on donnait alors.

Le MAITRE A DANSER.

J'en ai fait la critique dans un balet qui a été exécuté au Collége des Graſſins, pour qui j'ai l'honneur de travailler; il faut de la ſcience dans ces endroits-là.

Premierement, je fais paraître l'âge d'or, & pour le déſigner, j'ai compoſé un pas de cinq, que je fais danſer par des gens en veſtes de drap d'or & en large cravatte, pour ſignifier les cinq groſſes Fermes; c'eſt une entrée grave, peſante, veloutée qu'un goutteux pourrait exécuter en pantoufle.

Enſuite je fais venir l'âge d'argent: métal ſubalterne, perſonnages ſubalternes; auſſi ai-je choiſi pour mes Dan-

(1) Les paroles ſont du même Auteur que cette Piéce, & la muſique de Campra.

ſeurs des Agens de Change, auxquels j'ai joint quatre Hotteurs chargés de ſacs de mille livres.

Voila un riche pas que cela ; enfin je finis mon entrée par un petit cotillon, que je fais danſer à mes Agens de Change, avec des Néréides du Port à l'Anglais.

A l'égard de la troiſieme entrée qui eſt l'âge d'airain, j'ai pris pour Acteurs des Chaudronniers & des Vendeuſes de châtaignes ; c'eſt-là que je diſtribue les entrechats au litron.

Mais pour ma quatrieme entrée qui eſt l'âge de fer, je la réſerve pour la faire exécuter devant vous, & vous donner un échantillon de ma capacité.

La Mode ordonne que l'on ferme les portes, & le Maître de balet fait avancer ſes Danſeurs, qui ſont quatre Serruriers ; la danſe eſt entrecoupée de quelques chants, & l'on finit par le Vaudeville ſuivant.

Quoique le cœur d'une Coquette
Ne ſoit jamais bien vérouillé ;
Un vieux Galant, s'il ne l'achette,
N'en peut jamais trouver la clé.

Si vous voulez une clé ſûre,

Faites la d'or, elle ouvre tout :
Plutus crochette une ferrure,
Dont l'Amour ne vient pas à bout.

Envain une beauté févere,
Sçait s'enfermer à double tour :
Non, la ferrure ne tient guere,
Contre le Roffignol d'amour.

Que fert-il de garder à vue
La clé d'un cœur qu'on veut fauver :
Maris, quand vous l'avez perdue,
L'Amant fçait bien la retrouver.

Faites boire à triple mefure
Beauté rebelle à fon Amant ;
Quand Bachus mêle la ferrure,
L'Amour l'ouvre plus aifément.

Le fecond acte était intitulé la Méridienne, auffi en profe & du même Auteur.



LA MÉRIDIENNE.

Comédie en un acte en prose, 1719.

Silvia, fille du Seigneur Commodo Vénitien, mais établi à Paris, eſt aimée du Chevalier de la Girouette : cet amour eſt réciproque de la part de Silvia; ſon pere l'avait approuvé; mais il eſt mort d'une apoplexie avant que de pouvoir aſſurer leur bonheur.

Pantalon, frere du défunt, eſt arrivé à Paris, pour être Tuteur de Silvia, & il a amené avec lui un autre amant Italien, nommé Lelio, à qui il deſtine ſa niéce.

En attendant le départ de Paris, Pantalon a fait fermer toutes les iſſues de la maiſon; il ne quitte point ſa niéce, & employe tous ſes Domeſtiques à veiller ſans ceſſe à ce que perſonne n'en approche.

Trivelin, Valet du Chevalier de la Girouette, cherche avec Claudine, Femme de Chambre de Silvia, des moyens pour introduire ſon Maître auprès d'elle; & malgré la vigilance de

Pantalon, ils font entrer le Chevalier & le cachent dans une armoire ; le dessein de Claudine est de profiter de la méridienne que les Italiens font après leur repas : ce projet s'exécute : Pantalon & Lelio viennent pour dormir dans la salle où est enfermé le Chevalier ; mais Pantalon averti par Violette sa Servante, fait semblant de dormir : Lelio par des soupçons naturels à ceux de sa nation, employe la même feinte, & les amants les croyant profondément endormis, s'entretiennent de leur amour : enfin Silvia inquiette & craignant que son oncle ne s'éveille, ordonne absolument au Chevalier de sortir.

Le CHEVALIER.

Non je ne puis vous quitter, non charmante Silvia...

PANTALON, *qui s'est levé.*

Vous pouvez rester tant qu'il vous plaira, j'ai fait fermer la porte de la rue, & personne ne sortira d'ici sans mon congé.

SILVIA.

O Ciel !

Le CHEVALIER.

Quel contre-tems pour mon amour.

PANTALON, *à part.*

Comment cacher ceci au Seigneur Lelio ; il faut le réveiller, & sur quelque prétexte le renvoyer dans sa chambre... Mais le voila debout... Eh bien, mon neveu avez-vous bien dormi ?

LELIO.

Plus de neveu Seigneur Pantalon ; plus de neveu ; j'ai fait dans ce fauteuil un songe qui m'a dégoûté du mariage ; j'ai rêvé que la Signora Silvia était dans cette salle avec un Cavalier, & qu'ils tenaient un bois de cerf, qu'ils ont posé doucement sur mon front... Le Cavalier était vêtu de rouge... Eh, parbleu le voila ! Adieu Seigneur Pantalon ; plus de neveu.

PANTALON.

Il a tout entendu, il ne dormait pas ; ah, maudites canailles !

CLAUDINE, *accourant.*

Allons donc M. le Chevalier, vous ne finissez pas ; vous ferez tant que vous

éveillerez notre bourru de Maître...

PANTALON.

Bourru... Ah! Madame la coquine; vous êtes donc d'intelligence pour me trahir, avec ce maraud de Trivelin & ce coquin d'Arlequin; (Arlequin fait semblant de ronfler;) attends, attends; je te ferai ronfler sur un autre ton.

ARLEQUIN.

Moi! Je ne suis pas de la fourberie; je dors, vous le voyez-bien; bon soir, M. Pantalon & toute la compagnie. (Il se remet à ronfler.)

PANTALON.

Bon soir, M. Arlequiu, bon soir; (il le rosse. (Arlequin feignant de se réveiller.) On ne saurait dormir en paix dans cette chienne de maison-ci.

PANTALON.

Ah! quelle légion de fourbes! Patience, patience, j'attends un Commissaire & des Archers; je veux faire pendre tout ce que je vois.

TRIVELIN.

Seigneur Pantalon, le Chevalier de la

la Girouette mon Maître n'eſt point un homme à pendre ; ſi vous parliez de le faire décoler, paſſe, on vous écouterait ; ſachez qu'il aime Mademoiſelle Silvia, avec la permiſſion du défunt Signor Commodo ſon pere ; & ſi vous en doutez, vous pouvez prendre le chemin de l'autre monde, & le lui demander, je n'ai pas peur qu'il me démente.

PANTALON.

Que dit-il?

CLAUDINE.

Il dit que feu le Seigneur Commodo avait intention de marier ſa fille à M. le Chevalier, & j'en ſuis témoin, moi.

PANTALON.

Bon témoin... Non je ne prétends pas que ma niéce épouſe un Français.

Le CHEVALIER, *en Italien.*

Eh bien, Seigneur Pantalon, je ſuis Italien, & de Veniſe comme vous ; je ſuis fils du Seigneur Fabio, que vous devez connaître.

PANTALON, *ſévérement.*

Vous êtes ce fils que le Seigneur Fa-

bio fait chercher depuis si long-tems!..! oh! je ne vous lâcherai pas; je prétends vous remener à votre pere, qui est mon meilleur ami; & afin que vous ne m'échappiez pas... je veux que vous épousiez ma niéce.

Le CHEVALIER.

Ah! Seigneur Pantalon, vous me rendez la vie en m'accordant Silvia.

SILVIA.

Ah! mon oncle, que je vous aime!

TRIVELIN.

Voilà ce qui s'appelle un amour naïssant.

CLAUDINE.

Comment M. le Chevalier de la Girouette, vous êtes Italien?

Le CHEVALIER.

Silvia paraissait si prévenue pour la France, que j'ai cru devoir prendre un nom Français.

TRIVELIN.

Le petit dissimulé, il ne m'en avait rien dit! O çà Monsieur, vous avez été amant Français; ne vous avisez pas d'être mari Italien.

LE MAI.

Comédie en un acte en prose, 21 Mai 1719.

La scène se passe dans un Village auprès d'Amiens ; & le théâtre représente une avenue, au fond de laquelle est un vieux Château.

Trivelin, Maître-d'Hôtel du Seigneur du Village, se plaint de la grande & peu délicate chere que l'on va faire au Château, à l'occasion du Mai.

TRIVELIN.

Ah ! te voila cousin ! Comment te trouves-tu dans cet équipage masculin ?

THÉRESE, *habillée en Paysan.*

Fort mal, & je vous sais mauvais gré de m'avoir obligée à le prendre.

TRIVELIN.

Ma chere cousine vous êtes une ingrate ; comptez que cet habit de Berger vous sied à merveilles ; vous avez toute la phisionomie de feu Céladon ; j'ai vu son portrait dans une tapisserie, on le prendrait pour le vôtre.

THÉRESE.

J'aurais mieux été dans mes habits de Payſanne pour aſſiſter à la fête du Mai.

TRIVELIN.

Mais, couſine, me prenez-vous pour un imbécile ? Oubliez-vous que j'ai de l'érudition, & que j'ai été le Magiſter de ce Village avant que d'être le Maître-d'Hôtel du Seigneur ? Allez couſine, je ſais quand il me plaît, retourner du latin comme une aumelette.

THÉRESE.

Soit ; mais...

TRIVELIN.

Croyez-vous qu'il n'y ait pas du deſſein dans le déguiſement que je vous ai conſeillé ?

THÉRESE.

Et quel eſt-il ce beau deſſein ?

TRIVELIN.

N'êtes-vous pas amoureuſe de Colin, fils unique de Madame Simone, la plus riche veuve de ces cantons ?

THÉRESE.

Oui.

TRIVELIN.

Madame Simone n'eſt-elle pas une folle de Payſanne, qui prétend être auſſi jeune à quarante ans qu'une Bourgeoiſe coquette à cinquante ?

THÉRESE.

On le dit ainſi.

TRIVELIN.

Cette Madame Simone qui veut être moins âgée que ſon fils Colin, ne l'empêche-t-elle pas de ſe montrer, de crainte qu'on ne s'imagine le contraire?

THÉRESE.

C'eſt ce qui fait que je vois ſi rarement mon cher Colin.

TRIVELIN.

Colin n'eſt-il pas un ſot ?

THÉRESE.

Ho ! non, non.

TRIVELIN.

Ho ! ſi, ſi; attendez & vous en conviendrez ; Colin n'eſt-il pas un ſot qui

obéit trop exactement aux ordres de sa mere, & qui n'ose vous voir autant que vous le souhaiteriez tous deux ?

THÉRESE.

Hélas, oui !

TRIVELIN.

N'est-il pas vrai que Madame Simone ne vous connait pas, puisque vous êtes d'un hameau voisin où elle ne va gueres, & que de plus, cette digne veuve avant que d'être Fermiere en Picardie, a été Femme de chambre à Paris, d'où elle a rapporté ses bons principes de coquetterie ? Madame Simone n'apperçoit jamais les femmes que quand il n'y a pas d'hommes à regarder.

THÉRESE.

Sur ce pied-là elle ne m'a pas vue les deux fois qu'elle a passé dans nos cantons ; il était Fête, les hommes jouaient à la boule hors du Village ' Madame Simone n'y sera pas entrée.

TRIVELIN.

Eh bien cousine, ai-je eu tort de vous déguiser en Paysan ?

THÉRESE.

Qu'a de commun ce que vous venez de dire avec mon déguifement ?

TRIVELIN.

Voilà une fille bien neuve ! Quoi ! vous ne comprenez pas que fous cet habit & fous le nom de Grégoire dont je vous ai fait préfent ; *primo*, je vous fouftrais aux Fleurettes libertines des petits Maîtres Picards, qui viendront s'enyvrer à la Fête d'aujourd'hui ? Enfuite comme on vous a toujours enfermée auffi-bien que Colin, vous n'êtes gueres connue ; ainfi vous pourrez profiter de la cérémonie du Mai pour babiller tendrement avec votre cher Colin.

THÉRESE.

Ah ! mon cher coufin vous avez raifon ; tenez fans favoir votre projet, je l'ai déja exécuté, je viens de parler à Colin.

TRIVELIN.

Vous venez de parler à Colin ?

THÉRESE.

Oui, dans l'inftant que vous m'avez

quittée pour aller chez le Boulanger ; j'ai trouvé Colin à deux pas d'ici, je lui ai parlé, & sans une Paysanne fort parée qui nous regardait, je lui parlerais encore ; mais dès que Colin l'a apperçue, il s'en est enfui... Eh ! tenez la voila là-bas.

TRIVELIN.

Fuyez-la aussi, c'est Madame Simone.

THÉRESE.

La mere de Colin ?

TRIVELIN.

Oui, laissez-moi avec elle, je suis son confident, aussi-bien que le vôtre.

Madame Simone arrive en rêvant, Trivelin l'aborde ; & lui nomme tous ceux qui lui font la cour pour découvrir le sujet de sa rêverie ; elle en fait la satire à mesure qu'il les passe en revue, & elle le questionne sur celui qu'elle a vu s'entretenir avec son fils : Trivelin veut changer de conversation, mais elle en revient toujours à ce jeune Paysan : Trivelin lui dit qu'il s'appelle Grégoire, & qu'il est son cousin ; il découvre aisément l'intérêt qu'elle y prend, n'ignorant pas qu'elle est sujette à de pareils

impromptus ; il la presse de s'expliquer, & après quelques façons , elle avoue qu'elle est déterminée à l'épouser : il veut ensuite l'en dégoûter ; mais elle lui fait sentir l'avantage que ce sera pour le cousin d'épouser une veuve comme elle.

SIMONE.

Je suis riche en bled , en volaille ; en bêtes à cornes.

TRIVELIN.

Il est vrai que vous n'avez presque rien perdu à la mort de votre mari.

SIMONE.

Voici le Collecteur Blaise, le Tabellion Lucas, tous deux me poursuivent ; permettez que je vous quitte pour les éviter.

TRIVELIN.

Et pour aller chercher le jeune cousin.

Trivelin félicite les deux rivaux de la bonne intelligence qui paraît entr'eux.

LUCAS.

Elle est bien fondée ; nous venons du Cabaret : on peut boire ensemble, & aimer séparément.

TRIVELIN.

Vous pourriez même, avec Madame Simone, pousser plus loin les droits de la Communauté.

Blaise dit à Trivelin qu'il a une petite affaire à lui communiquer, qu'il veut auparavant examiner à fond. Ils sortent, & Trivelin, après quelques réflexions sur une union aussi rare entre deux Rivaux, imagine de profiter du penchant, dont Madame Simone lui a fait confidence, pour avancer le bonheur des jeunes amans qu'il protége: ils arrivent l'un & l'autre; Colin conte à sa Maîtresse les chagrins qu'il a tous les jours à essuyer de la part de sa mere, pour lui donner envie de le consoler. Madame Simone paraît; Colin se sauve: Thérese en veut faire autant; mais Trivelin l'en empêche, & lui dit de tout mettre en usage pour plaire à la mere de son Amant; que son bonheur en dépend: il sort pour faire sa cour à Madame Simone, en affectant du mystère & passant à côté d'elle, en lui faisant valoir la complaisance de la laisser seule avec son beau Cousin.

La conversation ne languit pas entre la Fermiere & Thérese, qui se défend

d'abord avec une extrême naïveté, & lui répond ensuite à ses attaques, par des équivoques passablement vives : Mad. Simone a beau rassurer le prétendu Grégoire sur son prétendu mérite ; il s'obstine toujours à soutenir qu'il n'est pas propre à faire le bonheur d'une veuve, & qu'elle trouverait une différence trop marquée entre le mari mort & le vivant.

Trivelin la vient rejoindre ; il entreprend de les concilier ; & en dépit de Madame Simone & de Thérese, qui craint d'être trahie, il arrête le mariage de la veuve avec le beau Grégoire & celui de Colin avec Colette, jeune Paysanne d'un Village assez éloigné, ce qui mettra la mere de Colin à l'abri du danger de le voir marié dans le même Village. Madame Simone oppose beaucoup de difficultés, que Trivelin leve. Quant au peu d'empressement du jeune Grégoire, Trivelin rassure la Fermiere, & lui répond de ses sentimens attendu qu'il en est le Tuteur, non qu'il soit orphelin, mais parce qu'il est aussi le Tuteur de son pere, de sa mere & de toute sa famille. Les équivoques égayent encore cette scêne, à la fin de laquelle il amene Madame Simone à son but ;

elle lui dit qu'elle se repose de tout sur lui ; mais Colette ne témoigne pas la même confiance, quoique Trivelin ait mis tout en usage pour la rassurer, sans se rendre suspect à la veuve.

On entend quereller derriere le théâtre. Blaise le Collecteur, Lucas le Tabellion, Guillaume le Boucher, & Jacques le Vigneron, tous quatre Amants de Madame Simone ; entrent avec Colette, cette jeune Paysanne, que Trivelin fait semblant de vouloir marier avec Colin, & qui est venue à la Fête. Chacun d'eux prétend que l'honneur de planter le Mai devant la porte du Château lui appartient ; Blaise en sa qualité de Collecteur, Lucas comme étant Tabellion, & Collette au nom des filles de tout le canton : Trivelin se propose pour médiateur, & commence par les faire convenir qu'il sont tous des bêtes, & qu'il a plus d'esprit qu'eux. Il s'apperçoit bien, dit-il, que la rivalité des quatre hommes, & l'envie d'épouser Madame Simone, ont autant de part à leur division que la préférence qu'ils poursuivent au sujet du Mai : il ajoute que pour éviter les suites que pourroit avoir cette double concurrence, il est d'avis qu'on en remette la décision au

ſort, & que celui qui aura la plus courte paille, épouſera Madame Simone, & plantera le Mai : la Fermiere n'eſt pas de cet avis, & témoigne ſa crainte à Trivelin, qui la raſſure & lui promet tout bas qu'elle aura Grégoire. Tous les hommes conſentent, excepté le jeune Grégoire, qui veut s'y oppoſer; mais Trivelin le fait taire, en lui diſant qu'il lui convient bien de jaſer, lui qui eſt le moins homme de la Compagnie. Le Tabellion en dreſſe un acte, mais Colette proteſte au nom des filles, & Trivelin ſous prétexte de l'appaiſer, fait inſérer dans l'acte que ſi la courte-paille écheoit à une fille, elle épouſera Colin, & aura les honneurs du Mai.

L'acte dreſſé ſans contradiction, tout le monde ſigne; Trivelin le met dans ſa poche, ordonne gravement à tous les prétendans de lui tourner le dos, ce qu'ils font : lorſqu'il a préparé les pailles, il les avertit d'approcher; chacun tire la ſienne, & Trivelin ayant donné un coup d'ongle à celle de Grégoire, il eſt déclaré Vainqueur; Madame Simone applaudit; Blaiſe veut diſputer, & dit meſurons; vous avez beau meſurer, dit-il, la paille du couſin

n'augmentera pas ; Colin arrive, Trivelin lui reproche de se faire attendre, quand sa mere consent à le marier avec une jolie fille qui est amoureuse de lui : Madame Simone dit qu'elle ne prétend plus qu'il épouse Colette, puisqu'il n'a pas été favorisé du sort ; mais elle est bien surprise d'apprendre que le beau Grégoire est une fille ; elle est désespérée de s'être ainsi trouvée dupe. Les quatre autres Amans, piqués de la préférence marquée qu'elle a paru donner à Grégoire, refusent de l'épouser ; elle s'en prend à Trivelin, qu'elle querelle & qu'elle veut battre ; mais il dit qu'il consent à réparer tout le tort qu'il lui a fait, en l'épousant ; elle s'y détermine volontiers, & tout le monde étant d'accord, la Piéce finit par la cérémonie du Mai & par un Vaudeville ; elle n'a point été imprimée, non plus que la précédente ; & ni l'une ni l'autre ne se trouvent dans le Recueil des Œuvres de Fuselier, qui en est l'Auteur.

LA RUPTURE DU CARNAVAL ET DE LA FOLIE.

Comédie & Parodie en un acte en prose, 6 Juillet 1719.

MOMUS, *à la Folie.*

Vous avez l'air bien triste & bien mélancholique ? depuis que vous fréquentez l'Opéra, vous ne parlez plus que par sentence comme un Ecran.

La FOLIE.

Je ne veux plus chanter, je suis lasse de débiter de la Métaphysique à l'Opéra.

MOMUS.

C'est pourtant un chef-d'œuvre d'avoir trouvé le moyen de réduire la Métaphysique en chansons, & la Morale en rigaudons.

La FOLIE.

Je suis résolue de me marier.

MOMUS.

Avec le Carnaval, sans doute ?

La FOLIE.

Non, je ne veux point d'un Mari qui reste si long-temps à table, & qu'on n'en sçaurait tirer le soir; je dois assembler ici tous mes Sujets, afin de choisir un Epoux.

MOMUS.

Cela sera impossible; car quand les plaines de Grenelle, de Saint Denis & des Sablons seraient jointes ensemble, elles ne pourraient les contenir, à moins qu'ils ne vinssent par des Députés, encore le cortége serait-il nombreux.

Un Officier des Gardes de la Folie vient de sa part pour prendre l'ordre de Momus; ce Dieu lui demande le sujet du bruit qu'il vient d'entendre : ce sont, dit l'Officier, quelques Rebelles que la Raison voulait faire révolter contre la Folie. Momus demande quels sont ces Rebelles ?

L'OFFICIER.

C'est un vieux Philosophe Péripatéticien.

MOMUS.

Un Philosophe Péripatéticien! Il a

grand tort; car ſon maître Ariſtote a bien produit des foux, à commencer par Alexandre.

L'OFFICIER.

Il y a encore un grand homme à corſage allongé & au tein jonquille, qui ſe nomme M. de la Griffe.

MOMUS.

Oh, oh! voilà un nom d'Huiſſier.

L'OFFICIER.

Point du tout; c'eſt un Poëte qui prétend attaquer la Folie, & l'exterminer s'il eſt poſſible.

MOMUS.

Ce Poëte-là n'y penſe pas, ce ſerait commettre un matricide.

L'OFFICIER.

Il dit auſſi qu'il veut faire des Opéra raiſonnables.

MOMUS.

Cela étant, il mérite le pas ſur ceux qui en font de déraiſonnables.... Eſt-ce-là tout, M. l'Officier?

L'OFFICIER.

Il y a encore un homme qui se dit Médecin, & qui prétend guérir toutes les maladies présentes, passées & à venir, avec une liqueur que les ignorans prendraient pour de l'eau de la Seine.

MOMUS.

Je le crois; ce ne sont pas les Porteurs d'eau qui tirent le meilleur parti de la riviere..... Cependant si le Médecin a bien des pratiques, il n'y a qu'à le relâcher; allez M. l'Officier, voilà qui est bien.

Le Carnaval ivre & s'appuyant sur Arlequin, arrive en chantant:

Bachus laisse-moi soupirer:
Amour laisse-moi boire.

Il apperçoit Momus, & se plaint à lui des rigueurs de la Folie, qui se rit de ses plus tendres soupirs.

La Folie survient, le Carnaval & elle s'expliquent sur leur rupture, & le

Carnaval sort avec Arlequin, en chantant.

Allons à la Guinguette, allons, &c.

Momus sort quelque temps après, & laisse la Folie seule, l'Amour vient à elle, & sur ce qu'elle paraît surprise de le voir si-tôt de retour de Cythere; l'Amour lui dit que depuis qu'il a goûté l'Architecture moderne de ses temples de Passy & du moulin de Javelles, il ne peut plus s'accommoder de ceux de Paphos & d'Amathonte, où il n'y a ni chambre secrette, ni escalier dérobé: depuis que je suis grand garçon, je ne suis plus si difficile au coucher, lit de camp, botte de paille, gazon, tout m'accommode.

La FOLIE.

Mais, que dira Psiché?

L'AMOUR.

Je ne l'aime plus.

La FOLIE

Et qui est celle qui fait à présent votre bonheur?

L'AMOUR.

Vous.

La FOLIE.

Vous êtes bien concis.

L'AMOUR.

Oh ! diable, depuis quelques années ; j'ai quitté tout ce verbiage pompeux, dont je me ſervais dans les Romans, je ſuis devenu auſſi laconique qu'un Caiſſier, à qui l'on demande de l'argent.

La FOLIE.

Et vous répondez auſſi facilement oui, qu'il dit toujours non.

L'AMOUR.

Mais en récompenſe, ſi je parle peu ; je geſticule beaucoup.

La FOLIE.

Vous avez raiſon, car vous ne ſçauriez le faire qu'avec grace.

L'AMOUR.

Ma foi, vous l'entendez ; vous ſçavez, ſans doute que les geſtes expriment mieux que les paroles.

La FOLIE.

Ma foi, mon cher Amour, ſi vous

n'aimez plus Psiché, je vous avouerai que je n'aime plus le Carnaval; c'est vous que j'ai destiné à le remplacer; il y a long-temps que notre union aurait dû se faire, &c. Elle lui apprend ensuite qu'elle a ordonné une fête pour lui, & qu'elle va se parer pour y briller davantage; elle sort, & Psiché arrive & fait à l'Amour de grands reproches sur son infidélité; l'Amour lui répond fort cavalierement.

PSICHÉ.

Hélas! lorsque j'étais fille, vous ne me parliez pas ainsi.

L'AMOUR.

Lorsque vous êtiez fille, j'étais garçon : c'est fort différent; mais faisons mieux, séparons-nous.

PSICHÉ.

Non, non, cela ne sera pas ainsi; je plaiderai; je suis jeune; je solliciterai, & nous verrons.

L'AMOUR.

Il vous reste une meilleure ressource; soyez coquette; Mars vous lorgne, ma mere s'y connaît bien, & l'on peut en

toute assurance faire emplette d'un galant qu'elle a marchandé.

PSICHÉ.

Allez, Monsieur, je ne veux point des restes de votre mere Vénus.

L'AMOUR.

C'est avoir l'appetit glouton.

Psiché outrée des mépris de l'Amour, s'évanouit entre ses bras; Momus arrive fort à propos pour l'aider à la placer sur un siége de gazon; l'Amour lui demande son secours, non pour la faire revenir, mais pour l'en délivrer; Momus rêve un instant... Il lui dit qu'il en a trouvé le moyen, qu'il va l'exécuter.

L'Amour sort, & Momus évoque le fleuve Lethé, à qui il demande de son eau, pour faire boire à deux Amans qui commencent à ne plus s'aimer. Le fleuve lui demande à quoi ses eaux sont bonnes; on voit bien, répond Momus, que vous êtes le fleuve Lethé, il n'y a que lui qui puisse oublier son mérite: que feroit-on sans vos eaux? C'est par leur moyen qu'on voit tous les jours des Barbons qui oublient leur âge; des faquins qui oublient leur naissance, des grands Seigneurs qui oublient leurs det-

tès, des Coquettes qui oublient leur amour, des Normands qui oublient leurs promeſſes, & des Gaſcons qui oublient leur bourſe lorſqu'ils vont au Cabaret. (1)

Arlequin qui fait le fleuve, dit qu'il va chercher de ſes eaux, & revient un inſtant après avec un pot, dans lequel il n'y a rien. Momus lui ordonne de retourner; mais Arlequin lui dit que s'il retourne, il apportera l'eau ſans le pot; ce qui engage Momus à y aller lui-même; il arrive auſſi-tôt, & après avoir fait revenir Pſiché de ſon évanouiſſement; il lui fait boire de l'eau, il en fait auſſi avaler pluſieurs coups au Carnaval malgré ſa répugnance, & l'eau fait pleinement ſon effet; car ce dernier ne ſe ſouvenant plus de la Folie donne la main à Pſiché, qui a pareillement oublié l'Amour.

Ce parfait oubli eſt aſſuré par la préſence de l'Amour & de la Folie, qui arrivent en ſe donnant la main, & ſe font mille careſſes, ſans pouvoir rendre jaloux les Buveurs d'eau; le plaiſir

(1) Cette ſcêne pourrait bien être la ſource du Fleuve d'Oubli de le Grand; ce ne ſerait pour elle qu'un mérite de plus.

qu'ils ont de ſe voir débaraſſés de leurs anciens amans, ne leur permet pas de différer plus long-temps leur nouvelle union; ils ordonnent que la fête commence.

Cette fête eſt un balet, mêlé de chants & composé des ſuivans de la Folie; ſçavoir : deux hommes de Robes, deux Guerriers, deux Marins & deux Petits Maîtres : le divertiſſement eſt terminé par une danſe de la Folie & par un Vaudeville (1).

(1) Cette Piéce qui paraît une eſpéce de Parodie du balet du Carnaval & de la Folie, que l'on remettait alors au théâtre de l'Opéra, eſt de Fuſellier, & n'a point été imprimée.



LA

LA FORCE DU DESTIN.

Canevas Italien en trois actes, le 5 Août 1719.

Dom Carlos, frere du Roi défunt, & Tuteur de Dom Alphonſe & de Dom Ferdinand ſes fils, ordonne au premier de ces deux Princes d'exécuter la promeſſe qu'il a faite à ſon pere d'épouſer Roſaure, fille d'un Seigneur Caſtillan, à qui le feu Roi était redevable de ſa Couronne.

Alphonſe fait paraître un grand embarras, parce qu'il aime paſſionnément la Ducheſſe Déjanire, avec laquelle il a été élevé ; c'eſt en vain que Dom Carlos lui repréſente le reſpect qu'il doit aux dernieres volontés de ſon pere, & la perte de ſa Couronne, qui par ſon refus, paſſera ſur la tête de ſon frere Ferdinand, qui pourra bien conſentir à acquitter la reconnoiſſance que leur pere leur a impoſée.

Après bien de l'agitation de la part d'Alphonſe ſur la préférence qu'il doit donner à ſon amour ou à la poſſeſſion de ſon Royaume ; preſſé par Dom Carlos, il ſe détermine enfin à épouſer Roſaure,

La Duchesse Déjanire est au désespoir de l'inconstance de son Amant; mais Dom Carlos lui propose d'épouser Ferdinand, qu'elle accepte par dépit.

Dans l'intervalle des préparatifs des deux nôces, Alphonse ne saurait oublier sa chere Déjanire, & ne perd aucune occasion de la voir & de l'entretenir ; celle-ci lui reproche son avidité de régner, & le sacrifice honteux qu'il lui a fait de son amour.

Rosaure qui va devenir Reine par son mariage avec Alphonse, ne peut se dissimuler l'amour qu'il conserve pour sa Déjanire ; elle est confirmée dans cette opinion lorsqu'elle le surprend baisant avec tendresse un gant que cette Duchesse a laissé tomber.

D'un autre côté, Ferdinand n'est pas moins jaloux de Déjanire, qui ne lui montre aucun penchant quoiqu'elle lui ait promis de l'épouser.

Cependant Alphonse ne cesse de poursuivre Déjanire, & en obtient un rendez-vous dans le jardin du Palais pendant la nuit. Il lui promet pour la rassurer qu'il en fera fermer les portes, afin que Ferdinand ne puisse pas les surprendre ; Déjanire se rend au jardin plutôt pour reprocher à Alphonse sa perfidie,

que pour répondre à ſa paſſion ; le Roi au déſeſpoir de voir ſa conſtance & ſa fermeté, la menace de toutes ſortes de violences ; elle feint d'aller dire un mot à ſa ſuivante, & revient avec une épée, dont elle jure qu'elle va ſe donner la mort, s'il ne ſe retire à l'inſtant. Alphonſe déſeſpéré d'une ſemblable réſolution, prend le parti de la quitter ; cependant il ne perd pas l'eſpérance de la fléchir & de contenter ſa paſſion. Il lui fait dire une ſeconde fois de ſe rendre au jardin, parce qu'il a des choſes de la derniere conſéquence à lui communiquer ; il ajoute que c'eſt la derniere grace qu'il lui demandera ; elle lui fait dire qu'elle ira au rendez-vous, & en même-temps, elle va faire confidence à la future Reine de tout ce qui s'eſt paſſé.

Mais Arlequin qui a ſçu que le Roi devait venir trouver Déjanire dans le jardin, accourt en avertir Ferdinand ſon Maître, qui tranſporté de colere, a trouvé le moyen de deſcendre par la fenêtre ; il vient au jardin, où il arrive dans le même-temps que la Reine & Déjanire s'y étaient rendues ; Déjanire qui entend marcher dans l'obſcurité, demande ſi ce n'eſt pas le Roi ; Fer-

dinand ne doute plus de l'infidélité de Déjanire lorſqu'elle lui offre de le ſuivre dans ſon appartement ; Ferdinand l'accepte, mais la Reine prend la place de Déjanire, & s'en va avec Ferdinand.

Un moment après le Roi arrive, & trouve Déjanire qu'il emmene auſſi dans ſon appartement. Cependant Ferdinand qui croit être avec Déjanire, lui fait de vifs reproches ſur ſa perfidie ; mais on apporte de la lumiere, & il eſt bien étonné de voir que c'eſt la Reine ; on accourt au bruit, Dom Carlos, le Roi & Déjanire ne ſont pas médiocrement ſurpris de le trouver l'épée à la main ; après un moment de ſilence, Dom Carlos prononce que le Deſtin s'oppoſe, ſans doute au mariage de Ferdinand avec Déjanire comme à celui du Roi avec Roſaure ; qu'il faut bien que ce Prince épouſe Déjanire, puiſqu'il l'a aimée toute ſa vie, & que quelque choſe que l'on faſſe, on ne ſçaurait les ſéparer.

Ferdinand qui avait autrefois aimé Roſaure, conſent à l'épouſer ; elle ſe réſout à devenir ſujette, après avoir été au moment d'être Reine ; & le Roi touché de cette généroſité, lui promet de

les combler tous les deux d'honneurs & de bienfaits.

Ce Canevas Italien en trois actes, est tiré d'une Comédie aussi Italienne de Cicognini, intitulée *la Forza del Fato o i Matrimonii del Morti*. Ce dernier titre n'a rien de commun avec la Piéce dont on vient de rendre compte.

LE PERE DE BONNE FOI.

Canevas Italien, en un acte, 14 Septembre 1719.

Pantalon, Banquier Vénitien, ayant essuyé des pertes considérables dans son commerce, se retire à sa maison de campagne avec ses deux filles Flaminia & Silvia, autant pour y vivre avec œconomie, que pour éviter que ses filles ne fréquentent des amans. Cependant Lelio & Mario qui aiment ces deux sœurs & qui ont trouvé plusieurs occasions de les voir sans que Pantalon en ait jamais rien sçu, sont instruits par elles de la résolution de leur pere.

Lelio qui a une petite maison de campagne peu éloignée de celle de

Pantalon, quoiqu'il en soit connu, prend la résolution d'y aller demeurer avec son ami Mario : à peine y est-il arrivé, qu'il va se promener dans un petit bois qui joint à la maison de Pantalon, qu'il y trouve, & qui est étonné de le voir si près de sa maison. Lelio lui dit qu'il a quitté Venise pour se retirer à la campagne & pour y jouir d'une vie tranquille, qu'il a même résolu de n'y voir personne, si ce n'est un de ses amis qui a fait le même projet. Pantalon lui rend confidence pour confidence, & lui apprend qu'il ne s'est aussi retiré à la campagne avec ses filles qu'afin d'éviter le grand monde; mais qu'il le prie cependant de le venir voir avec son ami. Lelio se défend beaucoup d'abord, & finit par se rendre aux instances de Pantalon. Ils se séparent, & Pantalon revient apprendre cette agréable nouvelle à ses filles, qui de leur côté font les mêmes difficultés de recevoir des inconnus.

Cependant Lelio & Mario arrivent; Pantalon les reçoit de la maniere du monde la plus gracieuse, & il fait à l'instant appeller ses filles. Elles montrent beaucoup d'indifférence & de froideur en présence de leur pere, qui ne

ceſſe d'admirer leur retenue. Les Cavaliers de leur côté ne ſont pas voir moins de diſcrétion, n'oſant preſque les approcher ni leur parler.

Cette converſation devient naturellement froide par la préſence de Pantalon, qui leur en fait quelques reproches. Flaminia propoſe, pour l'égayer, de jouer à Colin-Maillard, parce que, dit-elle, il faut chercher à la campagne à ſe faire des amuſemens de tout. Pantalon ne ſe ſent pas d'aiſe de voir ſes filles préférer des jeux innocens au plaiſir d'entretenir deux cavaliers jeunes & bien faits.

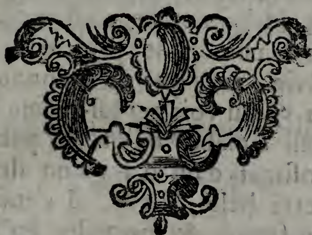
On bande les yeux à Sylvia, qui a bientôt attrapé ſon pere. Comme il eſt moins adroit, il reſte long-tems Colin-Maillard; & tandis que deux des Amans l'occupent, les deux autres alternativement s'entretiennent de leur amour. Enfin Pantalon fatigué, ôte le mouchoir qn'il a ſur les yeux; mais il trouve Mario & Lelio chacun à une des extrêmités de la ſalle & tournant preſque le dos à ſes filles. Cependant Lelio ne ſachant comment faire pour écarter Pantalon, feint de prendre querelle avec Mario, ſur ce qu'il a remarqué que celui-ci avait touché la main de

Silvia d'une maniere trop libre ; il prétend ne point ſouffrir de pareilles familiarités dans la maiſon de ſon ami Pantalon ; celui-ci a beau lui dire qu'il n'en eſt point offenſé, il ne peut les appaiſer : la querelle s'échauffe, & Lelio tire un piſtolet de ſa poche qu'il préſente à Mario. Pantalon épouvanté, prend la fuite & va s'enfermer dans un cabinet ; c'eſt dans ce tems que Lelio & Mario ont tout le tems d'entretenir leurs Maîtreſſes, de leur faire part du ſtratagême qu'ils ont imaginé, & de les déterminer à venir dans la maiſon de Lelio après leur avoir juré la foi de mariage.

Pantalon revient tout effrayé chercher ſes filles qu'il ne trouve plus, mais un moment après il rencontre Lelio & Mario, qui lui apprennent qu'ils ont fait la paix enſemble ; il les en félicite ; ils ajoutent qu'ils vont rejoindre deux Dames qui viennent d'arriver chez Lelio pour s'y marier, l'une avec Lelio, l'autre avec Mario. Pantalon ravi de cette conjoncture, les prie de les amener à ſes filles, & dit qu'ils pourraient en faire la nôce dans ſa maiſon. Les deux Amans vont chercher leurs Maîtreſſes, qu'ils amenent voilées. Pan-

talon leur témoigne le plaiſir qu'il a de les recevoir chez lui, où il veut abſolument que toutes les cérémonies de mariage ſe faſſent. Lelio accepte ſa propoſition & lui demande s'il ne changera point de ſentiment, Pantalon l'aſſure qu'il ne s'en dédira pas. Alors les deux filles ôtent leurs voiles & ſe jettent aux pieds de leur pere qui s'attendrit & conſent à tout.

Cette Piece fut donnée pour faire connaître les mœurs de Veniſe.



MELUSINE.

Comédie en trois actes, en proſe, 31 Décembre 1719.

Meluſine dit à ſon Valet Trivelin, qu'elle eſt amoureuſe d'un aimable Cavalier qui paſſait ſur ſa terre de Luſignan, & qu'elle y a retenu par l'effort de ſes enchantemens. Au même inſtant un lutin vient l'avertir qu'une jeune Demoiſelle & ſa Nourrice ſont ſur ſa terre & ne peuvent en ſortir ſans ſa permiſſion. Le Marquis de Sainte-Fleur & Scapin ſon Valet, qui ſont la prétendue Demoiſelle & la prétendue Nourrice, arrivent, & apprennent que le Marquis de Sainte-Fleur eſt promis en mariage à une jeune perſonne nommée Silvie, mais que ne la connoiſſant pas, il a voulu voir par lui-même ſi elle était auſſi aimable qu'on le publiait; que profitant d'un bal qu'on donnait chez cette belle Silvie, il s'était déguiſé en femme & ſon valet en nourrice pour s'y trouver ſans être connus, mais que malheureuſement il s'eſt égaré en chemin & eſt tombé dans l'enchantement de Meluſine.

Silvie parait auſſi déguiſée en homme & maudit l'imprudente partie de chaſſe qui l'a fait ainſi traveſtir & ſe perdre dans la forêt enchantée du Château de Luſignan.

La converſation ſe lie entre le Marquis de Sainte-Fleur & Silvie ; ils ſe demandent mutuellement leur nom, le Marquis prend celui de Silvie & celle-ci celui du Marquis, ce qui les étonne également : mais le ſexe de Silvie eſt reconnu par l'indiſcrétion d'Arlequin, ce qui cauſe une extrême joie au Marquis qui en devient amoureux.

Trivelin, par ordre de Meluſine, tranſporte Silvie dans l'iſle perdue pour s'y regarder dans une glace, qui au lieu de repréſenter la perſonne qui s'y mire, offre la figure de celle qu'elle aime.

SILVIE.

Mais, à quoi bon m'amener ici ?

TRIVELIN.

C'eſt ce que je ne vous dirai pas. Meluſine qui craint de vous ennuyer, m'a ſeulement ordonné de vous divertir par la vue des curioſités qui ſont ici. Voyez-vous ces deux groſſes fioles

là bas dans ce coin? C'eſt-là qu'on a renfermé la bonne foi gauloiſe & la fidélité conjugale.

SILVIE.

Cela eſt fort ancien... & ces vaſes de Porphire?

TRIVELIN.

Tu-Dieu, c'eſt dans ce canton-là, qu'étoit le philtre qui renfermait la raiſon de Roland? Cet endroit-là n'eſt réſervé que pour des illuſtres; Héros, Poëtes, Philoſophes, Muſiciens, Peintres, Géométres; chacune de ces bouteilles renferme la raiſon de quelqu'homme célebre.

SILVIE.

Et ces urnes ſcellées hermétiquement?

TRIVELIN.

Elles renferment pour jamais la parole des Normands & la pudeur des Gaſcons.

SILVIE.

Et ces fioles qui ſont ſi petites?

TRIVELIN.

Elles renferment de très-petites cho-

ſes; la ſcience d'un Médecin, la modeſtie d'un Auteur & la probité d'un Procureur.

SILVIE.

Ce magaſin eſt rempli de merveilles!

TRIVELIN.

Cela n'eſt pas étonnant, on y ſerre tout ce qui ſe perd ſur la terre pour n'y plus reparaître : vous n'avez pas vu la centieme partie de nos curioſités ; nous avons ici les moules tant regrettés du recitatif de Lulli & des vers de Quinault; on pourrait auſſi vous y faire voir la nobleſſe du tragique & le plaiſánt de la Comédie qui ſont perdus depuis dix ans (1); je veux encore vous montrer une piece aſſez rare, regardez-vous dans ce bouclier auſſi clair qu'une glace de Veniſe (*à part*), obſervant un peu la figure de la Maîtreſſe qui va paraître.

SILVIE.

O Ciel!

(1) *Nota.* Qu'il y a 46 ans que l'on jouoit cette Piece, & que les curioſités de ce cabinet ſont beaucoup augmentées depuis ce temps-là.

TRIVELIN, *à part.*

O himé ! La Maîtresse de ce fripon-là a toute l'encolure du Marquis de Sainte-Fleur, mon dernier Maître, que j'ai un peu volé.

SILVIE.

Voilà un bouclier miraculeux, je ne me lasse point de le voir.

TRIVELIN.

Apparemment que vous connoissez la personne que vous avez vu dans ce bouclier?

SILVIE.

Non; je l'ai vu dans le bois de Melusine, nous avons été séparés par des lutins, dans le moment que nous allions mutuellement nous confier notre sort.

TRIVELIN, *à part.*

La rivale de Melusine passera mal son tems, puisqu'elle est sur ses terres.

SILVIE.

La Fée prétend-elle m'enfermer dans ce magasin pour le reste de mes jours?

TRIVELIN.

Non, c'est dans son appartement qu'elle vous enmagasinera.

Melusine apprend par Trivelin qu'elle a une rivale, mais que cette rivale est en son pouvoir. Elle rend Silvie invisible pour tout le monde, & fait usage d'une ceinture qui la fait paraître telle qu'elle veut. Elle aborde Silvie sous la figure d'une vieille.

MELUSINE.

Bonjour mon aimable & solitaire Cavalier.

SILVIE.

O ciel ! Elle me voit, c'est une vieille Fée ; gare la déclaration.

MELUSINE.

Pourquoi marquez-vous cet étonnement ?

SILVIE.

C'est que vous êtes la premiere personne qui m'ait apperçue depuis une heure que je m'offre aux regards de ceux qui se présentent ; c'est quelqu'enchantement, quelque méchanceté de Melusine, mais je parle peut-être à une Fée de ses amies.

MELUSINE.

Parlez hardiment, c'est une récréation pour nous autres Fées, que d'en-

tendre médire de nos Compagnes.

SILVIE.

Ah ! bonne Fée, prêtez-moi votre secours.

MELUSINE.

Vous ne pouviez pas mieux tomber; je suis la Fée complaisante.

SILVIE.

Votre nom annonce votre caractere bienfaisant.

MELUSINE.

Je vous en réponds, c'est moi qui inspire toutes les complaisances qu'on a dans le monde.

SILVIE.

Est-il bien vrai, grande Fée, que vous m'accordez votre protection contre la fatiguante Melusine ?

MELUSINE, *à part.*

Je vais essuyer une confidence qui ne me divertira pas.

SILVIE, *à part.*

Cette vieille Fée voudrait-elle devenir la rivale de Melusine ? Je ne serais pas mal lotie.

MELUSINE.

Quel eſt votre embarras? Vous défiez-vous de ma puiſſance? Sachez que je fais de Meluſine tout ce que je veux, qu'elle ne peut rien opérer ſans mon aveu, & qu'il ne tient qu'à moi de détruire dans un moment tout ce qu'elle a fait dans un ſiecle.

SILVIE.

Eh bien, puiſſante Fée, délivrez-moi des importunités de Meluſine, & puiſque vous la connaiſſez, vous concevez bien que je ne puis pas l'aimer, moi.

MELUSINE.

Je ne conçois pas bien cela; il me ſemble que Meluſine peut être aimée.

SILVIE.

On voit bien que vous êtes la Fée complaiſante, puiſque vous flattez juſqu'à Meluſine.

MELUSINE, *à part.*

Le petit traître!

SILVIE.

Deplus, il faut que je vous avoue la vérité de mon aventure; vous êtes trop

fincere avec moi pour que je puisse vous dissimuler plus long-tems que je suis fille.

MELUSINE.

Vous êtes fille ! ah ! Je suis au désespoir.

SILVIE.

Est-ce que vous ne protégez que les garçons ?

MELUSINE, *ôtant sa ceinture.*

Oui, perfide, c'est moi ; tremble après ce que je viens d'apprendre . . . détruisons son invisibilité. Je veux que tout le monde soit témoin de l'exemple que je vais faire.

Le Marquis de Sainte-Fleur qui a reconnu Trivelin, lui a pardonné sa friponnerie en faveur des services qu'il a promis de lui rendre. Ils arrivent dans le moment que Melusine est dans la plus grande colere contre Silvie.

TRIVELIN, *au Marquis.*

Ouf. Voici la Fée, & nous n'avons pas encore arrangé ce que nous lui dirons.

Le MARQUIS, *à Trivelin.*

Déclarons-lui que je suis un homme, elle ne sera plus jalouse de moi.

MELUSINE.

Ah! Trivelin, tu me vois dans une colere affreuse... Qui est cette fille?

TRIVELIN.

C'est celle que j'ai vue dans le bouclier de cristal.

MELUSINE.

Je ne veux rien savoir davantage.

TRIVELIN.

Mais cette fille n'est pas si fille que vous pensez....

MELUSINE.

Qu'elle soit fille ou femme, il suffit qu'elle soit l'amie de cette insolente-là, elle mérite ma haine.

TRIVELIN, *bas au Marquis.*

Gardons-nous bien à présent de dire que vous êtes un garçon, la Fée a perdu la partie avec son inconnu féminin, elle voudrait peut-être prendre sa revanche avec vous.

MELUSINE.

Lutins, accourez & enfermez-moi ces deux filles-là ensemble, sans autre compagnie.

Le MARQUIS, *à part.*

Ah! quel bonheur! on va m'enfermer avec celle que j'aime!

SILVIE, *à part.*

O ciel! que va-t-elle faire? M'enfermer seule avec un Amant aimable, quel péril pour ma sagesse; ah! de grace, Madame, ne me faites point enfermer avec cette personne-là.

MELUSINE.

Eh! pourquoi ce dégoût?

SILVIE.

Madame, c'est l'unique grace que je vous demande.

MELUSINE.

Puisque vous haïssez cette personne-là, je suis charmée de cette antipatie, votre haine sera votre supplice. Lutins, qu'on les emmene.

TRIVELIN, *bas à Silvie & au Marquis.*

Allez, je penserai à vous; (*à Melusine*) vous les avez assorties à merveille, vous entendez parfaitement bien à les punir; je crois qu'elles ne seront gueres tranquilles dans la prison où vous les

envoyez. Les y laiſſerez-vous long-tems ?

MELUSINE.

Mais, non ; un demi-ſiecle ſeulement.

TRIVELIN.

Ma foi, ils s'y ennuyeront à la fin.

MELUSINE.

Et vous, Lutins, qui me ſervez de pages, je vous abandonne pour vos menus plaiſirs le Valet de cette inconnue. Vous, Trivelin, ſuivez-moi.

TRIVELIN, *ſeul.*

Suivons-la, & cherchons les moyens de délivrer mon Maître d'une captivité ſi terrible : être enfermé cinquante ans avec une jolie femme ! cela eſt laſſant.

Les Lutins profitent de la permiſſion de Meluſine, jouent pluſieurs tours comiques à Arlequin, Valet de Silvie.

Le Marquis & Silvie paraiſſent enfermés, il parle de ſa paſſion à Silvie ſans ſe découvrir, & celle-ci paraît fort agitée des ſentimens que ſon Amant lui fait partager. Trivelin les ſépare par ordre de Meluſine ; cette Fée paraît

avec sa ceinture magique pour éprouver le Marquis, comme elle a fait à Silvie dont elle a pris la figure.

Le MARQUIS, *sans voir Mélusine.*

Quoi! charmante personne, je ne vous verrai plus!.. (*en la prenant pour Silvie*) Ah! la voilà, ô ciel! quel heureux retour!

MELUSINE.

Que je le punirai cruellement, si....

Le MARQUIS.

Par quel miracle vous revois-je? Dans l'instant même qui semblait nous séparer pour jamais, Melusine...

MELUSINE.

Melusine a changé de sentimens, & je vous jure que je suis ravie de son inconstance; elle me renvoie auprès de ce qui m'est le plus cher au monde.

Le MARQUIS.

Quoi! vous m'aimiez! Est-il possible?

MELUSINE.

Quel est donc ce transport?

Le MARQUIS.

Ah! je ne puis vous taire que je

ſuis ce tendre Amant que j'ai voulu tantôt vous faire voir.

M E L U S I N E, *à part.*

Qu'entens-je ! quel ſurpriſe ! & je les avais enfermés enſemble.

Le M A R Q U I S.

Ces habits ont-ils pu vous tromper ſi long-tems ? Le feu de mes regards, la tendreſſe de mes expreſſions, tout ne vous diſait-il pas que c'était l'amour qui vous parlait.

M E L U S I N E, *à part.*

Elle ignorait ſon ſexe, je reſpire.

Le M A R Q U I S, *à part.*

Elle eſt offenſée de l'aveu que je viens de faire.

M E L U S I N E, *à part.*

Ce n'eſt point-là une fille, quoi ! ſerai-je toujours la dupe des habits... Mais quel nouveau tranſport m'agite ! Que ce Cavalier eſt aimable ſous ce déguiſement !

Le M A R Q U I S, *à part.*

Elle eſt très chagrine de trouver un homme où elle ne voyait qu'une femme.

MELUSINE.

Croyez-moi, cessez de m'offrir un cœur qui m'embarrasserait, présentez-le plutôt à Melusine.

Le MARQUIS.

A Melusine! fi donc.

MELUSINE.

Fi donc! Eh! pourquoi, fi donc, s'il vous plaît?

Le MARQUIS.

Eh! Mademoiselle, pouvez-vous me railler si impitoyablement; vous me proposez d'aimer Melusine: après vous avoir vue, la proposition est-elle faisable?

MELUSINE.

Je la trouve très-faisable, moi; vous n'avez point de goût, vous êtes un petit écervelé; je me sentais du penchant pour vous.

Le MARQUIS.

Vous vous sentiez du penchant pour moi, & vous me conseillez d'aimer Melusine, comment cela s'accorde-t il? D'ailleurs est-elle faite pour être aimée!

MELUSINE,

MELUSINE, *à part.*

Oh! je n'y puis plus tenir, montrons-lui Melusine, ôtons cette maudite ceinture qui ne m'attire que des scènes désagréables. (*après avoir ôté sa ceinture*) Melusine est-elle faite pour être aimée? Oh! que je vais me vanger de toi & de la perfide qui me dérobe ton cœur!

Le MARQUIS.

Je ne crains que pour elle.

MELUSINE.

C'en est fait, vengeons-nous avant ma métamorphose.... Mais ô ciel! il n'est plus tems.

Melusine est transformée en un serpent effroyable, qui disparaît. Le Marquis marque sa surprise, & Trivelin vient lui apprendre qu'il a trouvé la baguette de la Fée, & qu'on ne doit plus craindre sa puissance. Silvie & le Marquis s'expliquent & se reconnoissent pour être destinés l'un à l'autre par leurs parens. Trivelin les mene ensuite consulter *l'horloge de vérité d'amour.* L'Horloger à qui la garde en est confiée, le

fait carillonner & chante plusieurs couplets, dont voici le seul passable.

Oh le beau reveil matin
Qu'une cloche au son argentin !
Voulez-vous plaire à votre belle,
Faites souvent sonner pour elle
Din, din, din, don,
Cet admirable carillon.

La Piece finit par un divertissement d'Horlogers & de Carilloneurs. Elle est en trois actes en prose, par Fusellier, & n'a point été imprimée ; ce qui nous a engagé à en donner un extrait plus étendu.



ARTEMIRE.

Parodie en un acte en vers, 10 Mars 1720.

Artemire, femme de Pantalon, riche Marchand, ſe plaint à Cephiſe, ſa confidente, de la contrainte dans laquelle ſon mari la tient.

Quand je ſonge qu'il veut que l'on ſuive mes pas,
Et qu'il fait redoubler ſerrure & cadenats,
Cette réflexion me met à la torture
Et redouble un penchant que donne la nature.

. . . .

Pour rendre ma douleur plus forte & plus amere,
Je vois dans mon époux, l'aſſaſſin de mon pere;
Le traître ſaiſiſſant mon cher pere au colet,
Au milieu de ſon ſein enfonça ſon ſtilet.

Cephiſe lui demande pourquoi elle n'a pas épouſé un plus joli garçon? Artemire répond qu'elle n'étoit alors qu'un enfant, & que ſes parens l'y contrai-

gnirent, quoiqu'elle eut le cœur pris pour le jeune Philotas.

Il était amusant, beau, d'un maintien modeste,
Bien fait de sa personne & joli dans le reste.
. . . .
. . . . . Et ses vives tendresses
Toujours recommençaient, épris de mes appas;
Te le dirai-je enfin, il ne se lassait pas.
. . . .
Tu vois couler mes pleurs à ce seul souvenir.
. . . .
Je pense à Philotas à toute heure, en tous lieux,
Et rejoindre son ombre est le bien où j'aspire;
Tel est l'état affreux de la triste Artemire.

Trivelin lui apporte une lettre de son mari; elle est étonnée de cet excès de bonté qu'elle n'a jamais éprouvée; elle se répand en action de grace. Trivelin lui dit, voyez ce qu'il écrit. Elle ouvre la lettre & lit.

Des profits que j'ai faits je saurai vous instruire.

Je reviens opulent au ſein de mon païs,
Et voulant me vanger de tous mes ennemis,
J'attens de votre main la tête d'Artemire.

TRIVELIN.

Il eſt un moyen d'échapper au trépas,
Je ſuis depuis long-tems épris de vos appas.

. . . .

Je puis, ſi vous voulez vous perdre ou vous ſauver,
Je l'aſſaſſinerai,

ARTEMIRE.

Vous?

TRIVELIN.

J'en fais mon affaire :
C'eſt une bagatelle, & je ſuis un compere
Qui ne recule pas, en un ſi beau chemin.

. . . .

Vous connoîtrez alors, mon cher petit tendron,
Que Trivelin n'eſt pas ſi vieux que Pantalon.

ARTEMIRE.

La propoſition eſt vraiment fort jolie.

. . . .

Artemire à tes coups ne veut point échapper,
Et j'accepte ta main, mais c'eſt pour me frapper.

TRIVELIN, *ſeul.*

Quelle obſtination! on voit bien qu'elle eſt
femme:
Quoi donc? après avoir prévenu ſon époux
Et fait naître en ſon cœur mille ſoupçons
jaloux,
Serais-je pris pour dupe . . . .
Les biens de Pantalon deviendront mon ſa-
ſalaire;
Le crime eſt approuvé quand il eſt néceſ-
ſaire.
Mais Arlequin paraît; quoiqu'il ſoit un peu
ſot,
Je prétens qu'il conſpire & qu'il ſoit du com-
plot.
(*à Arlequin.*)
Avez-vous du courage?

ARLEQUIN.

Oui, ſur-tout à table.

. . . .

Nouveau Céſar gourmant, indomptable,
aguerri,
Ainſi que lui, *veni*, *vidi*, *manducavi.*

TRIVELIN.

Je connois vos talens pour manger & pour
boire,

Vous ſavez dignement remuer la machoire,
J'en conviens ; mais je veux de vous, d'autres exploits ;
Pour un projet hardi, de vous ſeul j'ai fait choix.
Je vais vous confier un ſecret d'importance,
Qu'il faut enſevelir dans un profond ſilence...;

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, je ſuis ſecret comme un canon.

TRIVELIN.

Artemire me plaît, je l'aime à la folie.

ARLEQUIN.

Parbleu ! je le crois bien, elle eſt aſſez jolie;
Elle eſt ſage pourtant. . . . ?

TRIVELIN.

Voila quel eſt, mon cher, la vertu d'une femme ;
L'honneur peint dans ſes yeux, ſemble être dans ſon ame,
Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux,
Ne ſervent qu'à couvrir la honte de ſes feux.
Au ſeul Amant cheri, prodiguant ſa tendreſſe,
Pour tout autre elle n'a qu'une auſtere rudeſſe,
Et l'Amant mépriſé prend ſouvent pour vertu,

Les fiers dedains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

Je prétens l'époufer ,

ARLEQUIN.

Pantalon eft en vie.

TRIVELIN.

Cela m'importe peu, mon cher, j'ai réfolu

De l'affaffiner,

ARLEQUIN.

Fi; cela fent la potence.

TRIVELIN.

Il faut , cher Arlequin, me fervir de fecond.

. . . .

ARLEQUIN.

Dans l'art d'affaffiner je fuis encor novice ;

Ne comptez pas fur moi. . . .

TRIVELIN.

Vous êtes un poltron.

ARLEQUIN.

Oh! parlez mieux, l'ami , je fuis prudent.

. . . .

Sans cela vous pouvez en conter à la Dame.

J'y confens , j'applaudis à des projets fi beaux.

Pour vous je garderai volontiers les manteaux.

. . . .

Mais pour assassiner Pantalon, point d'affaire.

. . . .

Je ne puis voir sans peine égorger un cochon,
Comment pourrai-je, hélas! massacrer Pantalon.

(*Il sort.*)

TRIVELIN, *seule.*

Il pourrait me trahir, il aime à babiller;
Il faut en pareil cas, l'empêcher de parler.

Artemire seule se plaint de la cruauté de son sort, Cephise lui annonce un étranger.

ARTEMIRE, *seul.*

Si c'est l'Exécuteur que Trivelin m'envoye,
Céphise, il peut entrer... grands Dieux! c'est Philotas!

Philotas lui fait des reproches de s'être laissée épouser par Pantalon.

PHILOTAS.

Me faire cet affront, passer en d'autres bras,
Vous étiez bien pressée!

ARTEMIRE.

Ah! je ne l'étais pas.
Je suis à Pantalon, mais soyez plus tranquille;
Philotas, croyez-moi, je suis presqu'encor fille.

PHILOTAS.

Ma foi tant pis pour vous, c'est un vilain métier.

ARTEMIRE.

C'est un crime peut-être, & je vais l'expier.

PHILOTAS.

. . . .

L'amour, le tendre amour nous était favorable;

Il m'en revient sans cesse une idée agréable.

ARTEMIRE.

Hélas! même pensée occupe mes esprits. . . .

Que Pantalon m'a fait passer de tristes nuits!

Et pour vous en secret une amoureuse flâme

Dans les bras du vieillard a dévoré mon ame.

PHILOTAS.

Votre imaginative est prompte en certain cas;

Mais, ma belle, après tout je n'en suis point plus gras.

Artemire se plaint toujours de la rigueur de son sort, Philotas cherche à la consoler, mais sa douleur redouble.

PHILOTAS.

Vous trouveriez-vous mal?

Parbleu vous pâliſſez, votre état m'embarraſſe;
Si c'eſt une vapeur de vertu, cela paſſe.

ARTEMIRE.

. . . .

Le jaloux Pantalon inſulte à ma vertu.

PHILOTAS.

. . . .

Les maris ont toujours des viſions cornues.

Artemire lui apprend que Trivelin eſt chargé de la faire mourir ; Philotas l'aſſure qu'il en aura menti : il lui offre d'aſſembler ſes amis ou plutôt de l'enlever pour éviter le ſcandale.

ARTEMIRE.

Que me propoſez-vous ? ah ! Philotas, je n'oſe
Accepter le parti, ni refuſer la choſe.

Trivelin ſurprend Philotas, le menace, & ce dernier ſort, afin, dit-il, de n'être pas témoin de ſes forfaits.

TRIVELIN, *à Artemire.*

Vous avez avec art ménagé ſa viſite.

ARTEMIRE.

Je ne vous entens pas,

TRIVELIN.

Taiſez-vous, hipocrite:

Je sai tout le passé; Philotas vous fut cher,
Mais baste, choisissez du poison ou du fer.

ARTEMIRE.

. . . .

Beau cérémonial quand il faut qu'on trépasse,
Donnez le fer, donnez, pour mourir tout d'un coup.

SCARAMOUCHE.

Arrêtez, rengaînez:

TRIVELIN.

Que fais-tu, téméraire?

SCARAMOUCHE.

Tout ce que Pantalon m'a commandé de faire.

Il apprend à Artemire que son époux instruit de son innocence, a suspendu sa colere. (*Artemire sort.*)

TRIVELIN, *seul.*

C'en est donc fait, mon espoir est détruit.

. . . .

Ne perdons pas si-tôt le nom de scélérat;
Je me reprocherais de n'avoir pris qu'un rat.

Il projette alors de faire croire à Arlequin qu'Artemire est devenue amoureuse de lui; il me croira, dit-il, facilement. Je l'introduirai dans l'appartement d'Artemire, & alors:

Ma main meurtriere
Oſera ſans pitié le percer par derriere.

. . . .

Que vois-je ! le ſoleil a les pâles couleurs ;
N'oſe-t-il éclairer de ſi noires horreurs !

. . . .

Grand Dieu qui m'écoutez, je fais pacte avec vous ;
Suſpendez quelqu'inſtant votre juſte courroux.
Je ſuis un grand coquin, ma mort eſt légitime ;
Mais ne me puniſſez du moins qu'après mon crime.

Pantalon arrive accompagné de Braillardet, Avocat du village, qui l'aſſure de la vertu de ſa femme, il ajoute :

D'ailleurs quand il ſerait arrivé quelque choſe,
Croyez-vous être un texte à couvert de la gloſe ?
Non, non, aſſurez-vous que Pantalon n'eſt pas
En cela mieux traité que tous les Avocats.

PANTALON.

La conſolation eſt belle aſſurément.

BRAILLARDET.

Aimeriez-vous mieux être en auguste assemblée,
Reconnu pour cornard en Justice réglée ?

PANTALON.

C'en est fait, je me rends à vos justes raisons.

Trivelin accourt apprendre à Pantalon, qu'il vient de trouver dans les bras d'Artemire, Arlequin qu'il a poignardé.

PANTALON, *à Braillardet.*

. . . . . Vous m'avez donc trompez ?

BRAILLARDET.

Seigneur, un seul témoin bien souvent se recuse,
Puisque *testis unus*, en droit, *testis nullus*.

PANTALON.

. . . .
Braillardet, vainement vous voulez contester,
Je suis cocu, vous dis-je :

BRAILLARDET.

Ah ! si vous voulez l'être,
Je n'y contredis point, vous en êtes le maître.

Pantalon ordonne à Braillardet d'inf-

truire le procès de la coupable, & Braillardet sort pour dresser la Sentence. Artemire vient pour se justifier, Pantalon refuse de l'écouter.

ARTEMIRE.

Par votre barbe enfin que j'ose conjurer ;
Donnez-moi le trépas sans me deshonorer.
Sachez que Trivelin, ce monstre qui m'offense,
Voulait de votre lit avoir la survivance ;
Et si j'eusse approuvé son barbare dessein,
Le traître contre vous aurait armé sa main.

Pantalon n'en veut rien croire. Artemire continue à se justifier & lui apprend avec bonne foi qu'elle n'a jamais pu l'aimer, parce qu'elle avait le cœur pris pour Philotas ; mais elle ajoute :

Je vous donnai ma foi, si je l'ai mal gardée,
En vérité, Seigneur, ce ne fut qu'en idée.

Un ARCHER, *à Artemire.*

Madame, tout est prêt, on n'attend plus que vous.

ARTEMIRE.

Allons, (*elle sort*).

PANTALON.

Elle mourra l'ingratte, l'infidelle.

TRIVELIN.

Seigneur, vous faites bien de vous en réjouir.

PANTALON.

Devait-elle couvrir mon front d'ignominie,
Et me faire augmenter la grande confrairie?

SCAPIN.

Ah! Seigneur, Philotas vous taille des croupieres;
Il vient de soulever le Peuple, & ses amis
Ont donné l'épouvante aux suppôts de Thémis.
Il les a mis en fuite, & dans toute la place
Pour la pauvre Artemire, on entend crier, grace.

TRIVELIN.

Ciel! qu'entens-je?

SCAPIN.

On ramene Artemire en ces lieux.

PANTALON.

Allons apprendre à vivre à ces séditieux.
(*Ils sortent*).

ARTEMIRE, *soutenue par Cephise.*

Prête à subir les coups d'une main ennemie,
On me fait promener de la mort à la vie.

Elle rappelle à Cephise la valeur de Philotas.

Il a fait loin de lui fuir les Archers poltrons;
Quelques-uns sous ses coups tombaient par pelotons.
Sur ce brave Héros, aucun d'eux n'osait mordre;
Ma chere, il leur donnait bien du fil à retordre.

CEPHISE.

Il vous a bien servie.

ARTEMIRE.

Ah! c'est lui qui s'avance.

PHILOTAS.

Vous ignorez encor la moitié de l'histoire;
Trivelin est sans vie & vous rend votre gloire.
Il a fait en mourant une confession
Qui dément de tout point son accusation;
Et votre époux serait ravi de l'aventure,
S'il n'avait dans le flanc une large blessure.

ARTEMIRE.

Comment donc? hé! qu'a-t-il?

PHILOTAS.

Un Archer mal-à-droit
L'a dangereusement blessé du côté droit;
Le pauvre homme se meurt, sa douleur est extrême,
Il n'en peut revenir; mais le voici lui-même.

PANTALON, *soutenu par Scaramouche & Scapin.*

Ma mour, je reconnais trop tard votre innocence ;
Il est vrai ; mais enfin, vaut mieux tard que jamais.
Je sens que de ce pas je m'en vais *ad patres* ;
Consolez-vous, mon cœur, ne pleurez pas de grace :
Vous aimez Philotas, qu'il occupe ma place.
Je veux que sur ma cendre il vous donne la main,
Et que vous l'épousiez au plutard dès demain.
Puisse-t-il avec vous vivre toujours tranquille !
Il est jeune & bien fait, & vous assez gentille.
Je veux faire en mourant une bonne action ;
Je prétens qu'on me plaigne en cette occasion,
Et qu'on dise de moi d'ici jusques à Rome ;
S'il vécut en coquin, il meurt en honnête homme.

Cette Parodie qui est de Dominique, réussit bien moins que celle d'Œdipe, quoiqu'elle soit beaucoup plus gaie ; mais on ne doit attribuer son mauvais succès, qu'à celui d'Artemire. C'est la seule Tragédie de M. de Voltaire, qui n'ait pas été imprimée.

LES AMANS IGNORANS,

Comédie en trois actes, en prose, 23 Avril 1720.

La ſcène eſt en Italie, dans la maiſon de campagne de Pantalon, près de Ravenne.

Trivelin, Chirurgien de village & Hôte du Capitaine Mario, fils de Pantalon, noble Vénitien, cherche à rendre une lettre de la part de ce Capitaine, à Fatime, jeune Eſclave, autrefois enlevée ſur les côtes de Ravenne par le Corſaire Barbanera, & élevée à Alger auprès d'une Eſclave Françaiſe, dont ce Corſaire avait fait ſa favorite. Fatima était deſtinée au ſerail de Conſtantinople, à cauſe de ſa grande beauté; elle y fut envoyée ſur un vaiſſeau dont le Capitaine Mario s'empara dans un combat: touché de ſes charmes, il en devint éperduement amoureux, la fit conduire à Veniſe & la cacha à Pantalon ſon pere, dans le deſſein de l'épouſer; mais Pantalon ayant découvert ce miſtere, fit enlever en ſecret l'Eſclave, & la remit entre les mains de Berthole ſon Jardinier, pour la faire travailler

au Jardin & lui faire bien riſoler le teint au ſoleil, afin d'en dégouter ſon fils en cas qu'il la retrouvât. C'eſt dans ce village & chez ce Jardinier, que Trivelin la découvre & lui vient rendre une lettre fort tendre de la part de Mario. Fatime après l'avoir lue, prie Trivelin d'éloigner, s'il ſe peut, les pourſuites de Mario.

Je ne ſuis pas aſſez ingrate, dit-elle, pour le haïr; il a eu la généroſité de ne me point ôter les pierreries dont on m'avait ornée pour plaire au Grand Seigneur, il m'a bien traitée juſqu'à préſent; je n'aurai pas moins de généroſité que lui; il eſt riche & de qualité, il m'aime & veut m'épouſer; moi qui n'étais qu'une Eſclave & qui ne ſuis peut-être que la fille d'un Payſan, qu'arriverait-il de là? Je lui attirerais la haine de ſa famille, les regrets ſuccéderaient bientôt à l'amour, & au lieu d'être Eſclave à Conſtantinople, je le ſerais à Veniſe. J'aime Mario, il eſt vrai, mais je n'unirai mon ſort qu'à celui d'un Payſan dont je ferai la fortune en vendant les bijoux qui me ſont reſtés. Trivelin lui demande au moins un mot de réponſe pour Mario, & Fatime ſort pour la lui écrire. Trivelin

resté seul, réfléchit qu'il est plus avantageux pour lui que Fatime épouse un Paysan, & il abandonne les intérêts de Mario. Arlequin arrive en rêvant, Trivelin lui propose de se charger de remettre à Mario, la lettre que la Signora Fatima va lui donner; Arlequin ne paroit pas l'écouter; Trivelin continue & lui dit: Je donnerai un beau ruban pour en faire présent à Nina, ta bonne amie.

ARLEQUIN.

Que dites-vous de Nina? Où est Nina? Où est-elle?

TRIVELIN.

Ah! Ah! Le nom de Nina te réveille, tu l'attends ici je gage.

ARLEQUIN.

Signor, si.

TRIVELIN.

La Signora Fatima va venir ici te donner une lettre que tu m'apporteras, & je te donnerai de quoi faire demain, à la foire, un joli présent à Nina, m'entens-tu?

ARLEQUIN.

A Nina?

TRIVELIN.

Oui à Nina.

ARLEQUIN.

Un préſent ?

TRIVELIN.

Oui, un préſent, qui la rendra encore plus belle.

Arlequin confond la lettre & le préſent, Nina & Fatima, ce qui produit uue ſcêne entre lui & Trivelin, qui finit par lui dire; reſte ſeulement ici ; la Signora Fatima va venir qui t'expliquera le reſte.

ARLEQUIN.

Oui, j'attendrai ici Nina, car elle m'a promis d'y venir.

Arlequin ſeul cherche différens amuſemens en attendant l'arrivée de Nina, car, dit-il, il n'y a rien qui cauſe plus d'ennui que de s'ennuyer ; mais il ne peut parvenir à ſe diſtraire. Ah ! continue-t-il, malheureux que je ſuis, elle ne viendra pas, je meurs d'impatience; je ſuis mort, me voila enterré. Il ſe couche & fait le mort.

NINA.

Arlequino mio.

ARLEQUIN.

J'entens une voix qui me reſſuſcite, *ô Nina, mia cara*, te voilà donc enfin?

NINA.

Oui me voilà, me voilà, tiens me vois-tu?

ARLEQUIN.

Oui, je te vois, je crains encore de me tromper, es-tu Nina? Aſſurément.

NINA.

Il me ſemble que oui.

ARLEQUIN.

Je crois que tu as raiſon, viens donc que je t'embraſſe, que je te mange.

NINA.

Bellement donc, point de folie; je ſommes dans le village, je ne ſommes pas aux champs.

ARLEQUIN.

Dans le village! Eh! qu'importe?

NINA.

Si fait vraiment ça importe, ylia ici tout plein de contrôleux.

ARLEQUIN.

Mais quand je rions ensemble par bonne amiquié, gnia rien à contrôler, ça ne fait mal à personne.

NINA.

C'est ce qui me semble itou ; & si pourtant on ne trouve pas bon que les filles batifollent avec les garçons, à cause qu'on dit que l'honneur ne veut pas le permettre.

FATIME, *à part.*

Voici une conversation qui doit être curieuse ; écoutons.

ARLEQUIN.

L'honneur ! l'honneur ! l'honneur est une bête ; car puisque j'ai de l'amitié pour toi, la raison veut que tu en ayes pour moi ; & la raison est plus raisonnable que l'honneur.

NINA.

Assurément.

ARLEQUIN.

Je n'entens parler que de st'honneur; qui est-il donc, l'honneur ? Apprens-le moi.

NINA.

NINA.

Eh! mais je te le demande à toi même?

ARLEQUIN.

Mais tu as plus d'eſprit que moi, car tu ſais lire & je ne le ſais pas moi; c'eſt à toi à me dire qui eſt l'honneur.

NINA.

Je n'en ſais pourtant rien: mon pere vient par fois me ſarmoner ſur ſt'honneur, n'fait que m'dire que je l'garde, & il ne me dit point ce que c'eſt: le moyen de l'garder?

ARLEQUIN.

Il me ſouvient que ma grand-mere me diſait que l'honneur était une choſe plus précieuſe que l'or, les diamans, les paſſemens de ſoye; ſi cela eſt, ce n'eſt donc pas à faire à nous autres Payſans, d'avoir d'l'honneur.

NINA.

Oh! j'nous paſſerons bien de ſte braverie-là.

ARLEQUIN.

Et toi, qu'eſt-ce que tu ſais de l'honneur?

NINA.

Tout ce que j'en sais, c'est qu'il faut que ce soit quelque chose de bien semillant, car ma mere me disait que quand elle était fille, son honneur lui donnait plus de peine à garder que ses moutons (1). Oh! je n'ai pas tant d'esprit que ma mere, je le perdrais.

ARLEQUIN.

Je le crois bien; mais ne nous embarrassons point de cela, *cara Nina*, laisse-moi prendre seulement un petit baiser sur l'petit bout d'tes doigts.

NINA.

Dépêche-toi donc.

ARLEQUIN, *mettant sa main sur sa poitrine.*

Toc, toc, toc; ouais, il y a là qu'euque chose que j'nentends pas; quand ta main m'donne un soufflet ou un coup de poing, j'nen sens rien, ça ne me fait point de mal, & quand j'la baise, ça m'donne la fievre.

---

(1) Sans chien & sans houlette, j'aimerais mieux garder, &c.

NINA.

La fievre ?

ARLEQUIN.

Oüi, je ſens une certaine chaleur, un feu qui s'promene dans ma poitrine, puis j'ai des envies comme un malade; quand j'baiſe ta main droite j'ai envie d'baiſer l'autre, & puis il me prend encore je n'ſais combien d'envies.

NINA.

Eh bien! tiens, queuſi qu'eumi; quand tu m'prens la main je ſens itou que ça m'fait trimouſſer le cœur, & pis m'eſt avis que tout le corps me fourmille, tantia que ça me rend toute je ne ſais comment.

ARLEQUIN.

Cte maladie eſt bouffonne ?

NINA.

Oüi, elle eſt drôle; mais je crois que c'eſt toi qui me l'as donnée, car je ne ſens point cela avec les autres; gnia qu'avec toi que ça me prend.

ARLEQUIN.

Mais, *cara Nina*, je te demande par-

don, elle vient de tòi ; car quand je touche ſeulement ton fichu, auſſi-tôt, toc, toc, toc.

NINA.

Eſt-il poſſible ? Eh bien, malgré ça, je ne laiſſe pas d'être bien aiſe quand je te vois.

ARLEQUIN.

Et moi, j'aime mieux te voir qu'un plat de macarons.

NINA.

A cauſe de quoi ?

ARLEQUIN.

A cauſe que tu as une certaine petite mine qui donne plus d'appétit ; & au-deſſous de ſte petite mine, un petit col tout rond qui ragoute davantage ; & au-deſſous de ce petit col tout rond, de certaines droleries encore toutes rondes qui... Et toi, quand tu me vois, pourquoi eſt-ce que ça te fait plaiſir ?

NINA.

A cauſe que tu n'as point tout ce que tu dis-là, que j'ai. . . .

. . . .

NINA.

Mais toi, quand tu es auprès de moi, eſt-tu toujours content?

ARLEQUIN.

Gnia que quand ſte fievre me prend, je voudrais avoir queuque remede pour la faire paſſer.

NINA.

Je m'en doutais bien; mais d'où vient que la bonne amitié que j'nous portons, nous tourmente comme ça par fois, ça m'tracaſſe l'eſprit.

ARLEQUIN.

Oüi, ylia là queuqu'anguille ſous roche.

NINA.

N'eſt-ce point qu'on nous aurait jetté queuque ſort? . . . .

Fatime les ſurprend, leur fait peur d'abord, & les raſſure enſuite en leur promettant un remede contre leur maladie; elle leur apprend encore que c'eſt de l'amour.

NINA.

Qu'eſt-ce donc que de l'amour?

FATIME.

Cette maladie nous prend ordinairement dans la jeunesse, comme la rougeolle ou la petite verolle ; avec cette différence que l'on peut échapper de celles-ci toute sa vie, mais que la premiere n'a jamais épargné personne.

NINA.

Ce n'est donc pas notre faute si je l'avons ?

ARLEQUIN.

Certò, & ce mal-là vous a-t-il pris ?

FATIME.

S'il ne m'a pris, je l'attends ; car il vient plutôt ou plutard, selon la différence des températemens.

NINA.

Glia déjà long-tems que ça nous tient, il faut que j'ayons le tempérament hâtif.

FATIME.

Tant mieux pour vous. L'amour est une colique du cœur qui le gonfle, & lui donne des tranchées ; qui envoye une fievre à l'imagination avec des transports au cerveau ; qui répand des

éblouiſſemens ſur la vue, & fait voir un objet tout autrement que les autres ne le voyent. Mais je n'ai pas le tems de vous expliquer cela tout du long, ni vous de l'entendre; car toi, Nina, ta mere m'envoie te dire de lui aller parler. Va vîte, & reviens ici, nous y raiſonnerons du reſte, je t'y attends.

NINA.

Ah! Madame, je vous en prie, car il me ſemble qu'à en parler ſeulement, cela me ſoulage.

FATIME.

Va, va, je te guérirai.

NINA.

Oh! mais, Madame je ne veux pas être guérie tout à fait, au moins.

FATIME.

Je vois bien qu'elle aime ſa mélancholie; elle n'eſt pas ſi bête que je penſais. Pour Arlequin, je vais le ſoulager le premier; mais il faut qu'il me rende un ſervice auparavant.

ARLEQUIN.

Si vous avez des ſecrets pour cela, je ferai tout ce que vous voudrez.

FATIME.

Pour te prouver que j'en ai, & de bons, c'eft que je vais tout à l'heure en faire l'épreuve à tes yeux fur un homme qui a la même maladie que toi.

Elle lui apprend enfuite qu'on s'écrit des lettres, que l'on fe donne des rendez-vous, où l'on explique fes fentimens, quelquesfois on fe querelle, puis viennent les raccommodemens ; la tendreffe redouble, on fe lance des regards, on pouffe des foupirs, & pour figner la paix, l'amante accorde quelques petites faveurs honnêtes.

Arlequin rêpete comiquement & d'une maniere naïve, en comptant par fes doigts; des lettres, des rendez-vous, des fentimens, des querelles, des raccommodemens, des regards, des foupirs, des faveurs honnêtes. Oh! que d'ingrédiens! il eft tranfporté de joie & court porter la lettre de Fatime au Seigneur Mario.

Fatime reftée feule, admire la naïveté de ces deux Amans, elle fouhaiterait ardemment en trouver un pareil; mais, dit-elle, par réflexion, aurais-je bien le cœur de rompre une union fi parfaite; je m'apperçois que je fuis encore

un peu Turque; qu'y faire, j'ai été élevée chez un Corsaire, c'est un tour du métier. Elle fait part de son projet à Trivelin, qui lui apprend la prochaine arrivée de Pantalon, & l'assure qu'elle aura de la peine d'enlever à Nina, le cœur d'Arlequin. Cette jeune fille revient: Fatime la questionne encore sur son état. Nina lui répond toujours avec la même naïveté, & Fatime lui propose de se marier pour se guérir. Nina demande comment le mariage guérit de l'amour? Fatime le lui explique.

NINA.

Je ne veux donc point du mariage, il guérit trop tôt.

FATIME.

Eh bien! essayez de l'absence, elle guérit plus lentement.

NINA.

L'absence, qu'est-ce que cette drogue-là ?

FATIME.

Ce n'est pas une drogue, ce n'est qu'un régime. Ce serait de ne plus voir Arlequin.

NINA.

Ah! ne plus voir Arlequin, tenez, Mademoiselle, ce remede-là me ferait encore plutôt mourir que la maladie.

FATIME.

Eh bien, puisque vous l'aimez mieux, mourez donc de la maladie.

NINA.

Oh! je ferons si bien enforte, Arlequin & moi, que je n'en mourrons pas.

(*On appelle Nina des coulisses*).

Nina, Nina, Nina.

NINA.

Adesso Signora madre. Non, je ne saurais m'imaginer qu'il n'y ait point d'autres remedes que ceux-là; vous ne me les voulez pas dire.

(*On l'appelle encore*).

Nina, Nina.

Vado, vado, maledetta sia la matrigna.

FATIME, *seule.*

Voici une petite fille assez vive pour trouver sans moi d'autres remedes, &

qui par ignorance, pourrait bien s'en ſervir.

Arlequin revient ſuivi du Seigneur Mario, qui exprime ſa joie de retrouver Fatime, qui partage ſes empreſſemens, mais qui refuſe abſolument de l'épouſer. Mario ſe déſeſpere & menace de ſe poignarder.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà les ſentimens qui operent.

Après une longue réſiſtance, Fatime ſe rend. Mario fait exhaler ſa joie en tranſports, & Arlequin s'écrie: il eſt guéri, il eſt guéri. Trivelin accourt avertir Mario, que Pantalon arrive; celui-ci ſort avec Fatime, & Arlequin dit qu'il va eſſayer avec Nina, du rendez-vous, du myſtere & des faveurs honnêtes. Il demande à Trivelin une lettre pour donner à Nina; Trivelin qui veut s'amuſer aux dépens d'Arlequin, lui donne un billet qu'il vient de recevoir d'un de ſes malades. Arlequin prie encore Trivelin de ſe charger de la remettre lui-même tandis qu'il fera le myſtere. Nina arrive, & Arlequin ſe cache le nez dans ſon manteau, pour imiter Mario qui ſe cachait en entrant.

NINA.

Quelles cérémonies sont-ce là? que fais-tu donc?

ARLEQUIN.

Paix, paix, je fais le mystere; c'est un rendez-vous: lis la lettre.

NINA, *lit.*

Medico mio caro, ho pigliato il remedio che m'havete mandato hier sera, e sta matina ho fato una copiosa operatione.

ARLEQUIN.

Baise, baise la lettre?

NINA.

Fi donc, m'est avis qu'elle ne sent pas si bon que la marjolaine. Mais, Arlequin, es-tu devenu fou? Que veulent dire tes simagrées?

Arlequin copie burlesquement ce qu'il a entendu dire & ce qu'il a vu faire à Mario.

ARLEQUIN.

Je te trouve enfin, *cara Nina*, & le plaisir de ta perte m'aurait fait mourir, si la douleur de l'espérance ne m'avait pas réchappé; mais je ne veux plus m'exposer à la colere du danger de la tirannie des lieux. . . Mais réponds-moi donc?

NINA.

Tu te mocques de moi, que veux-tu que je te réponde?

ARLEQUIN.

Ah cruelle! non, vous ne m'aimez point, parce que la prudence & la barbarie de l'affliction qui aſſaſſine les ſentimens. . . . Vous ne m'aimez point.

NINA.

Mais, Arlequin, d'où vient ta colere?

ARLEQUIN, *à genoux.*

Ah! belle Nina, donnez-moi la promeſſe du gage du baiſer ſur votre main blanche, & les chagrins de mon cœur ſont effacés; je ſuis guéri, oui je ſuis guéri. Et toi, es-tu guérie?

NINA.

Comment guérie?

ARLEQUIN.

Le myſtere, la lettre, l'opération copieuſe, les ſentimens; tout cela ne t'a pas guérie de l'amour?

NINA.

Guérie de l'amour! vraiment non.

ARLEQUIN.

Hélas ! ni moi non plus.

(*Il compte par ses doigts, & dit tout haut :*)

Voilà pourtant tout.

NINA.

Pourquoi me demandes-tu cela ?

ARLEQUIN.

Parce que ce sont des remedes pour soulager l'amour, à ce que m'avait promis Fatime.

NINA.

Cela, des remedes pour soulager l'amour ? cela ? cela ? oh ! non, je sens bien qu'il m'en faut d'autres.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

NINA.

Ah ! voilà le Seigneur Pantalon notre maître qui arrive.

Pantalon arrive & amene les violons à sa suite pour faire danser les vandangeuses & les filles du village. On chante :

En vandange on boit, on rit,
On fait moisson d'allégresse ;

Le cœur même s'attendrit,
On n'y voit plus de tigreſſe:
Au printems l'amour nous bleſſe,
En automne il nous guérit.

Pantalon veut faire chanter Nina, qui eſt toute honteuſe; mais Bertholdo ſon pere l'y oblige, & elle chante en tremblant ce couplet ſi naïf & ſi connu.

Baiſe-moi donc me diſait Blaiſe;
Nennin, je ne ſuis pas ſi niaiſe,
Ma mere me le défend bien;
Mais voyez le ſot Nicodême,
La ſienne ne lui défend rien,
Que ne me baïſait-il lui-même!

Au ſecond acte, Fatime veut mettre à exécution le projet qu'elle a formé d'épouſer Arlequin; Trivelin a obtenu le conſentement du pere d'Arlequin, & c'eſt par la balourdiſe de ce dernier, que Fatime prétend faire réuſſir la choſe. Il n'a, dit-elle, jamais vu que ſes chevres; il ignore, auſſi-bien que Nina, que ce n'eſt qu'en s'épouſant, qu'ils peuvent être heureux. Je vais l'en inſtruire; & ſous prétexte de lui apprendre ce qu'il faut faire avec elle, je l'épouſerai moi-

même, & la feinte deviendra une vérité. Elle communique son dessein au Seigneur Pantalon, qui rit de son adresse.

Arlequin paraît. Il joint Fatime, & lui dit d'un ton chagrin, *oibo ! Signora Fatime, voi vi burlate di me*, avec vos remedes; tout cela ne vaut rien, & cela n'est pas bien de se mocquer ainsi d'un pauvre garçon qui est affligé du mal d'amour.

FATIME.

Mon cher Arlequin, mes secrets sont fort bons, puisqu'à tes yeux ils ont soulagé Mario. Il faut que tu t'y sois mal pris pour t'en servir; voyons comme tu as fait.

ARLEQUIN.

J'ai fait ponctuellement tous mes cinq doigts, & tout ce que j'ai vu faire au Seigneur Mario, & tous ces remedes-là ne sont que de l'onguent miton mitaine.

FATIME.

Ho bien, pour le coup, je vais t'en donner un bon, & qui réussira; car afin que tu n'y manques en rien, je me donnerai la peine de te conduire moi-même pendant toute l'opération.

ARLEQUIN.

Comment appellez-vous ce remede-là ?

FATIME.

Le mariage, *il matrimonio.*

ARLEQUIN.

Che cosa è sto matrimonio!

FATIME.

C'est un remede, te dis-je, qui guérit de l'amour à coup sûr, mais qui en guérit bien; demande-le à tous ceux qui l'ont éprouvé.

ARLEQUIN.

Come si fa sto matrimonio ?

FATIME.

Est-il possible que tu ne connaisse pas le mariage? N'as-tu jamais été à la nôce ?

ARLEQUIN.

A la nôce ? N'est-ce pas où l'on est brave, où l'on boit, où l'on mange tant & tant, où l'on danse aux violons ?

FATIME.

Justement.

ARLEQUIN.

Et puis encore le lendemain, où l'on porte le brouet, où l'on recommence à faire grande chere?

FATIME.

T'y voila.

ARLEQUIN.

Quoi! c'est-là l'opération du mariage?

FATIME.

C'en est une partie au moins.

ARLEQUIN.

Ho! je m'accommoderai bien de cette opération; cela vaut mieux que les lettres, les rendez-vous, les sentimens, *e tutte ste bagatelle.*

FATIME.

Il y a encore quelques cérémonies à faire avant la nôce, & c'est-là le plus difficile. Or comme tu as la tête un peu dure, je veux les répéter avec toi, & faire comme si je voulais t'épouser.

ARLEQUIN.

Mais répeterons-nous aussi la nôce?

FATIME.

Oui, nous répeterons tout; & quand tu feras bien inftruit, tu feras le remede avec Nina; va donc te faire brave, comme fi tu voulais te marier.

Lelio abfent depuis long-tems, vient rejoindre Pantalon, lui raconte une partie de fes malheurs, fa captivité, la mort de fa femme, & d'une fille unique qu'il avait laiffée en penfion chez Balordino, Tabellion du prochain village, homme âgé qu'il amene pour époufer Nina, & pour l'obtenir de Pantalon fon Maître. Pantalon y confent pour favorifer le deffein de Fatime, en éloignant Nina par ce mariage. Mais Violette, femme de Trivelin, & jaloufe de Fatime, inftruit Mario des deffeins de celle-ci. Mario détourne Arlequin du mariage, & lui découvre le deffein que Fatime a conçu de marier Nina avec Balordino, afin qu'il l'emmene en fon village & qu'elle ne voye Arlequin de fa vie. Ici Arlequin entre par dégrés dans une fureur violente, jufqu'à méconnaître Mario & le vouloir battre: *ô himé*, dit-il, je fuis jaloux, *cara Nina*, me voilà jaloux.

NINA.

Il est jaloux, quelle maladie est-celà?

MARIO.

C'est une colere horrible, une fureur contre les personnes qui veulent nous enlever ce que nous aimons.

NINA.

Ah! je suis jalouse aussi, je le sens bien, depuis que Fatime veut apprendre le mariage à Arlequin.

Arlequin trouve le vieux Balordino & le batonne, en lui criant, tiens, voilà les fruits de ton mariage, puis revenant tout émû, je me sens, dit-il, presque guéri; allons à la colation.

Lelio reconnaît Fatime pour sa fille qu'il avait cru morte. Le Corsaire Barbanera qui entre furtivement dans la maison pour faire des Esclaves, y est ennivré & développe cette reconnaissance. Les Italiens enchaînent les Turcs, ce qui donne lieu au divertissement qui finit cet acte, dont la musique est de Mouret.

Après que les Corsaires ont été faits prisonniers, Lelio vient rendre compte à Fatime, de l'action courageuse de Mario, de la prise de la barque des

Turcs & du reste de leur suite. Arlequin & Nina entrent tous deux d'un air fort triste ; Gianette, petite sœur de Nina, les vient regarder sous le nez l'un après l'autre en se mocquant d'eux. Nina demande à Arlequin si l'amour lui fait toujours mal ? il répond qu'il a toujours la fievre. Gianette leur conseille de se marier & leur fait une peinture du mariage telle qu'un enfant l'envisage ; le mari, dit-elle, a la clef de la cave, il met le premier la main au plat, il coupe le pain à son appétit, il ne va plus à l'école, &c.

Lelio vient pour remettre l'esprit d'Arlequin & de Nina ; oui, ma chere Nina, lui dit-il, ma fille t'a trompée ; il est vrai, elle voulait épouser ton Amant, mais elle te le rend, & pour vous dédommager du chagrin qu'elle vous a fait à tous deux, elle vous donne non seulement les mille écus que le Seigneur Pantalon lui destinait, mais encore mille écus de son propre argent en faveur de votre mariage.

NINA.

Non, Monsieur, je ne voulons point de mariage, j'ai opinion que je guérirons sans cela.

Arlequin répete les injures qu'il a entendues dans la querelle, entre Berthole & sa femme ; carogne, coquette, vieil ivrogne, *maledetto qui a fatto il matrimonio, Baccio le mani à vossignoria.*

LELIO.

Je t'entends, c'est le mauvais ménage de Berthole & d'Argentine qui vous dégoûte ; mais ne voyez vous pas que votre mariage sera tout différent. Vous êtes jeunes tous deux, vous vous aimez également, c'est le moyen d'être heureux ; mais un vieillard & une jeune femme ne peuvent guères s'accorder.

NINA.

Mais pourquoi ne peuvent-ils pas s'aimer comme nous faisons ?

LELIO.

Voilà un pourquoi qui m'embarrasse ; demandez-le à de jeunes mariés.

ARLEQUIN.

Ce sont donc les jeunes mariés qui se disent, ma mignone, mon poulet ?

LELIO.

Sans doute ; ils s'aiment, ils se ca-

reſſent, ou s'ils ſe querellent quelques fois, cela ne dure guères.

Arlequin & Nina continuent toujours leurs propos. Lelio a bien de la peine à leur faire entendre raiſon, il en vient cependant à bout; mais malheureuſement dans la ſcène ſuivante, Trivelin & Violette ſe querellent encore & dégoûtent de nouveau Arlequin du mariage, ſi bien que lorſque Pantalon, Mario & Lelio viennent pour conclure, Arlequin dit qu'il ne veut plus ni d'écus, ni de préſens, ni de mariage.

FATIME.

Quoi donc? il faudra toujours recommencer à vous faire réſoudre?

NINA.

Tenez, Madame, puiſqu'on donne de l'argent aux perſonnes pour les marier, il faut que le mariage ne ſoit pas une bonne choſe.

Cependant ils ſe déterminent enfin tout de bon par l'exemple de Fatime & de Mario, qui ſe marient. Le Tabellion du village paraît, Arlequin lui demande quelle eſt ſa profeſſion? Je ſuis, dit-il, Commis aux Barrieres de l'Hymen; c'eſt moi qui donne le laiſſez-paſ-

ſer. Arlequin lui demande par où on va dans ce pays-là ? C'eſt par ce guichet entre deux grilles de fer : elles ſignifient qu'en paſſant par-là, vous perdrez votre liberté ; mais en récompenſe, vous allez entrer dans le pays des nôces, qui eſt le plus beau pays du monde & le plus joyeux.

Le théâtre s'ouvre, & l'on découvre un lieu préparé pour les nôces ; les Acteurs de ce pays amenent un divertiſſement de danſe & de muſique.

Cette Piece eſt d'Autreau, qui avait déjà donné le Port-à l'Anglois ; elle eut le plus grand ſuccès & le mieux mérité ; elle fut jouée ſeize fois de ſuite, & repriſe plus de vingt dans le courant de l'année.



ARLEQUIN

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.

Comédie en un acte en prose, 17 Octobre 1720.

Trivelin reproche à la Fée d'avoir enlevé Arlequin, & de le garder dans son Palais au moment où elle doit épouser l'enchanteur Merlin; la Fée lui répond que l'un fait oublier l'autre, que cela est fort naturel.

TRIVELIN.

C'est la pure nature; mais entre nous c'est prendre la nature un peu trop à la lettre. Cependant passe encore, le pis qu'il en pouvait arriver, c'était d'être infidelle; cela serait très-vilain dans un homme, mais dans une femme cela est plus supportable. Quand une femme est fidelle on l'admire, mais il y a des femmes modestes, qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées.

Trivelin lui parle ensuite de la conduite d'Arlequin, qui depuis qu'il est dans son Palais, ne fait que dormir, manger, se rendormir & ronfler. La

Fée répond qu'il ſera plus flatteur pour elle de l'avoir formé, & qu'alors ſi elle peut parvenir à s'en faire aimer, elle en fera ſon époux & le mettra par ce moyen à l'abri des fureurs de Merlin. Mais, reprend Trivelin, s'il n'eſt jamais ni plus amoureux ni plus ſpirituel, vous épouſerez donc Merlin.

La F É E.

Non, car Arlequin pourrait m'aimer par la ſuite, & toute mariée que je ſerais.

TRIVELIN.

Je m'en ſerais douté ſans que vous me l'euſſiez dit; femme tentée, femme vaincue, c'eſt tout un.

Arlequin arrive avec une démarche niaiſe; pendant que la Fée lui parle, il s'amuſe à attraper des mouches. Elle lui demande s'il veut prendre ſa leçon de danſe? Il répond que non. Une bague que la Fée a à la main, lui frappe la vue; la Fée la lui offre, il la prend groſſierement, & la Fée lui dit qu'un beau garçon doit baiſer la main lorſqu'il reçoit quelque choſe d'une Dame. Alors Arlequin prend la main de la Fée & la baiſe goulûment.

La FÉE.

Il ne m'entend pas, mais du moins ſa mépriſe m'a fait plaiſir, (*à Arlequin*) baiſez la vôtre à préſent, Arlequin baiſe le deſſus de ſa main. La Fée lui donne la bague à condition qu'il prendra ſa leçon, alors le Maître à Danſer lui apprend à faire la révérence, & Arlequin égaye cette ſcène par toutes les balourdiſes qui lui viennent à l'imagination ; il dit enſuite en bâillant, je m'ennuie : eh bien, dit la Fée, en voilà aſſez ; nous allons tâcher de vous divertir. Arlequin ſaute de joie, & la Fée le fait aſſeoir à côté d'elle pendant le divertiſſement : dans le tems qu'on danſe, Arlequin s'amuſe à ſiffler ; un Chanteur s'adreſſe à lui & lui dit : *beau brunet, l'amour vous appelle.* Arlequin ſe leve niaiſement, & dit : je ne l'entens pas. Le Chanteur reprend, *beau brunet, l'amour vous appelle*, & Arlequin dit, en s'aſſeyant, qu'il crie donc plus haut. Le Chanteur continue en lui montrant la Fée.

Voyez-vous cet objet charmant ;
Ses yeux dont l'ardeur étincelle,
Vous répetent à tous momens,
Beau brunet, l'amour vous appelle.

ARLEQUIN.

Dam, cela eſt drôle.

La FÉE.

Cher Arlequin, ces tendres chanſons ne vous inſpirent-elles rien ? Que ſentez-vous ?

ARLEQUIN.

Je ſens un grand appétit.

TRIVELIN.

C'eſt-à-dire qu'il ſoupire après ſa collation ; mais voici un payſan qui veut nous régaler d'une danſe de village, après quoi nous irons manger.

La Fée le fait raſſeoir, & il s'endort. Lorſque la danſe eſt finie, elle le réveille & il ſe met à pleurer en appellant ſon pere & ſa mere ; la Fée recommande à Trivelin de le diſtraire, & ils ſortent tous.

Le théâtre change & repréſente au loin un valon, dans lequel paiſſent quelques moutons. Silvia paraît ſuivie d'un Berger, qui lui conte ſon douloureux martire, & qu'elle rebutte.

Arlequin entre en jouant au volant, il vient de cette façon juſqu'aux pieds de Silvia ; là, en jouant, il laiſſe tom-

ber le volant, & en se baissant pour le ramasser, il voit Silvia; il demeure étonné & courbé; petit à petit & par secousses, il se redresse le corps; quand il s'est entierement redressé, il la regarde; elle honteuse, feint de se retirer; dans cet embarras, il l'arrête & dit: vous êtes bien pressée.

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connais pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connaissez pas! tant pis; faisons connaissance, voulez-vous?

SILVIA, *encore honteuse.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN, *alors s'approche d'elle & lui marque sa joie par de petits ris, & dit :*

Que vous êtes jolie!

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh! point, je dis la vérité.

SILVIA, *en riant un peu à son tour.*

Vous êtes bien joli aussi, vous!

ARLEQUIN.

Tant mieux ; où demeurez-vous ? je vous irai voir.

Silvia lui apprend qu'elle est aimée d'un Berger qui pourrait les épier, ce qui afflige Arlequin ; mais elle l'assure qu'elle n'aime point ce Berger, & Arlequin se console. Il lui apprend aussi qu'il loge chez la Fée, ce qui cause à Silvia de la jalousie, parce qu'elle dit que la Fée est plus belle qu'elle. Arlequin la rassure, elle n'a plus d'autre inquiétude que celle de ses moutons qui s'éloignent & qu'elle est obligée de suivre. Arlequin lui prend la main, qu'il baise, en disant : oh ! les jolis petits doigts, je n'ai jamais eu de bombons si bons que cela. Silvia laisse tomber son mouchoir, en s'en allant, Arlequin le ramasse & la rappelle pour le lui rendre ; mais il dit, par réflexion, qu'il veut le garder pour lui tenir compagnie, & le baiser quelquefois.

La Fée reparaît dans ses Jardins, Trivelin lui apprend que l'Enchanteur est venu, il l'entretient des transports d'amours qu'il a fait paraître : elle est charmée de ne s'y être point trouvée, & Trivelin lui dit qu'il doit revenir

bien-tôt, & lui demande comment elle ſe tirera d'affaire ?

La F É E.

Juſqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh ! n'en ſentez-vous pas quelques remords de conſcience ?

La F É E.

Oh ! j'ai bien d'autres choſes en tête, qu'à m'amuſer à conſulter ma conſcience ſur une bagatelle.

TRIVELIN, *à part.*

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

La Fée dit qu'elle s'ennuie de ne point voir Arlequin ; il arrive en tenant à la main le mouchoir de Silvia, qu'il regarde & dont il ſe frotte doucement le viſage ; il ſe tient auſſi plus droit qu'à l'ordinaire ; il met le mouchoir dans ſon ſein ; il ſe couche & ſe roule deſſus, & tout cela avec une grande gaieté.

La F É E, *en l'abordant.*

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN, *en tirant le pied, & mettant le mouchoir ſous ſon bras.*

Je ſuis votre très-humble ſerviteur.

La FÉE, *à Trivelin.*

Il ne m'en a jamais tant dit.

ARLEQUIN.

Voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on eſt, quand on aime bien une perſonne ?

La FÉE, *charmée.*

Trivelin, entens-tu ? .. Quand on aime, mon cher enfant, on ſouhaite toujours de voir les gens, on ne peut ſe paſſer d'eux, on les perd de vue avec chagrin; enfin on ſent des tranſports, des impatiences & ſouvent des deſirs.

ARLEQUIN, *en ſautant d'aiſe.*

M'y voila.

La FÉE.

Eſt-ce que vous ſentez tout ce que je dis-là ?

ARLEQUIN, *d'un air indifférent.*

Non, c'eſt une curioſité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jaſe vraiment.

La FÉE.

Ce n'eſt donc pas de moi que vous parlez, mon cher Arlequin?

ARLEQUIN.

Oh! je ne ſuis pas un niais, je ne dis pas ce que je penſe.

La FÉE.

Queſt-ce que cela ſignifie? Où avez-vous pris ce mouchoir?

ARLEQUIN, *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

La FÉE.

A qui eſt-il?

ARLEQUIN.

Il eſt à ... je n'en ſais rien.

La FÉE, *le lui arrache.*

Il n'eſt pas à moi, & il le baiſait! n'importe, cachons-lui mes ſoupçons & ne l'intimidons pas, car il ne me découvrirait rien.

ARLEQUIN, *humblement.*

Ayez la charité de me rendre le mouchoir.

La FÉE, *en ſoupirant.*

Tenez, Arlequin, je ne veux pas vous l'ôter, puiſqu'il vous fait plaiſir.

Arlequin baiſe la main, le reçoit avec joie, la ſalue & s'en va; la Fée au déſeſpoir, dit à Trivelin, qu'il faut abſolument qu'il ait pris de l'amour pour avoir pu changer ainſi dans un inſtant. Elle ſort avec Trivelin pour découvrir ſa rivale. La ſcène change encore, & Silvia reparaît dans la prairie avec une de ſes couſines, à qui elle conte naïvement ce qui lui eſt arrivé avec Arlequin. Il m'a, dit-elle, déjà baiſé la main, il voudra me la baiſer encore; donne-moi conſeil, toi qui as eu tant d'Amans, dois-je le laiſſer faire?

La COUSINE.

Gardes-t-en bien, ma couſine; ſois bien ſévere, cela entretient l'amour d'un Amant.

SILVIA.

Quoi! Il n'y a point de moyen plus aiſé que cela pour l'entretenir?

La COUSINE.

Non ; il ne faut point auſſi lui dire tant que tu l'aimes.

SILVIA.

Eh ! comment s'en empêcher ?

La COUSINE, *en s'en allant.*

Fais comme tu pourras. . . .

Arlequin arrive en cherchant Silvia, il l'apperçoit, il vient à elle en ſautant; de loin, il lui fait des careſſes avec ſon chapeau auquel il a attaché le mouchoir, il tourne autour d'elle; tantôt il baiſe le mouchoir, tantôt il careſſe Silvia, qui eſſaye de mettre en uſage les conſeils de ſa couſine ; mais Arlequin paraît affligé, & elle n'a pas la force d'y tenir plus long-tems; elle lui donne ſa main à baiſer après avoir fait marché avec lui qu'elle ne dira jamais que la moitié de l'amour qu'elle reſſentira, afin de conſerver le ſien tout entier. Cette ſcène continue quelque tems avec beaucoup de naïveté ; mais la Fée qui les cherchait, les ſurprend, & comme elle s'eſt rendue inviſible, elle a tout lieu d'apprendre par les careſſes mutuelles des deux Amans, ce qu'elle crai-

gnait & desirait de savoir. Elle se montre ensuite ; Silvia effrayée, fait un cri ; Arlequin veut se sauver.

La FÉE, *en l'arrêtant.*

Vous en savez déjà beaucoup.

ARLEQUIN.

Je ne savais pourtant pas que vous étiez là.

La Fée fait marcher Arlequin devant elle, & touche de sa baguette Silvia, qui demeure immobile & qui dit : ah ! cette méchante Magicienne m'a jetté un sort aux jambes, alors des Lutins l'enlevent.

Le Jardin de la Fée reparaît, & Arlequin marche devant elle la tête baissée & dans la même posture qu'il a sorti ; la Fée l'accable de reproche, & il feint d'être retombé dans sa bêtise ; mais comme elle le menace de tuer Silvia, il reprend toute sa vivacité.

La FÉE.

Tu trembles pour elle.

ARLEQUIN.

C'est que je n'aime pas à voir mourir personne.

La FÉE.

Tu me verras mourir, moi, ſi tu ne m'aimes.

Arlequin la flatte, la Fée s'attendrit, & lui dit qu'elle lui pardonnera l'eſprit qui lui eſt venu par un autre, s'il veut en profiter pour elle & reconnaître les avantages qu'elle lui offre.

ARLEQUIN.

Tenez, dans le fond je vois bien que j'ai tort, vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre; j'enrage.

La FÉE.

Eh! de quoi?

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai laiſſé prendre mon cœur par cette petite friponne, qui eſt plus laide que vous.

La Fée tâche de lui perſuader que Silvia ne l'aime point, & qu'elle doit épouſer un Berger du village.

ARLEQUIN, *ſe mettant la main ſur le cœur.*

Tic tac, tic tac, ouf, voilà des paroles qui me rendent malade...... Allons, allons, je veux ſavoir cela,

car ſi elle me trompe, jarni je vous carreſſerai, je vous épouſerai devant ſes yeux pour la punir.

La FÉE.

Eh bien! je vais donc l'envoyer chercher?

ARLEQUIN.

Oui; mais ſi vous êtes-là quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle n'oſera me dire rondement ſa penſée.

La FÉE.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

Oh! vous êtes fine, vous y feriez en cachette, vous nous joueriez quelque tour, je veux que vous me faſſiez un ferment.

La Fée y conſent, Arlequin ſe retire & elle fait venir Silvia. Après l'avoir menacée des plus horribles tourmens, elle lui ordonne de dire à Arlequin qui va paraître, qu'elle s'eſt mocquée de lui, qu'elle ne l'aime point, & qu'elle doit en épouſer un autre; Silvia dit qu'elle n'y peut conſentir. Alors la Fée fait paraître des Eſprits

infernaux, & la menace de faire mourir Arlequin à ſes yeux.

SILVIA.

Ah! Madame la Fée! vous n'avez qu'à le faire venir, je m'en vais lui dire que je le hais, & je vous promets de ne point pleurer du tout, je l'aime trop pour cela.

La FÉE.

Si vous ne paraiſſez tranquille, ſi vous verſez une ſeule larme, il eſt perdu & vous auſſi (*elle ſort*).

SILVIA, *ſeule.*

Achevons vîte de pleurer, afin que mon Amant ne croye pas que je l'aime.... Ah! maudite Fée (dès qu'elle voit Arlequin, elle s'eſſuie bien vîte les yeux).

ARLEQUIN.

Mon amie . . . regarde moi.

SILVIA, *d'un air libre.*

Hé bien. . . A quoi ſert tout cela? On m'a fait venir pour vous parler, j'ai hâte; qu'eſt ce que vous voulez?

ARLEQIN, *tendrement.*

Eſt-ce vrai que vous m'avez trompé?

SILVIA.

Oui, tout ce que j'ai fait, ce n'étaiț que pour me donner du plaisir.

ARLEQUIN.

Mon amie, dites franchement, cette coquine de Fée n'est point ici, car elle en a juré? Allez, vous êtes la femme d'un vilain Berger ?

SILVIA.

Oui, encore une fois, tout cela est vrai.

(*Arlequin pleure de toute sa force.*)

SILVIA, *à part.*

Le courage me manque.

Arlequin fouille dans ses poches sans rien dire, il en tire un petit couteau, qu'il éguise sur sa manche & découvre son estomach.

SILVIA, *effrayée.*

Ah ! il va se tuer ! arrêtez-vous, mon Amant, j'ai été obligé de vous dire des menteries, (puis en parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle), Madame la Fée, pardonnez-moi, vous voyez bien ce qui en est.

ARLEQUIN, *resserrant vîte son couteau.*

Ah quel plaisir ! je m'évanouis d'aise.

Trivelin paraît tout à coup à leurs yeux, & Silvia s'écrie dans sa surprise, Ah ! voilà la Fée.

Trivelin leur apprend qu'il n'est pas la Fée, mais qu'elle lui avait donné son anneau afin de les écouter sans être vu ; il les assure qu'il a été touché de leur amour & qu'il les aidera de tout son pouvoir à tromper la Fée, d'autant plus volontiers qu'elle trompe elle-même l'enchanteur Merlin, à qui il est attaché. Il conseille ensuite à Arlequin de paraître mécontent en quittant Silvia, qui de son côté feindra de le railler & de le quitter avec plaisir ; Arlequin paraîtra se consoler facilement de son infidélité, & en feignant de jouer avec la Fée, il lui prendra sa baguette dont il la touchera ; alors elle n'aura plus de pouvoir sur eux. Arlequin exécute de point en point tout ce que Trivelin lui a recommandé, il dit des injures à Silvia, il caresse la Fée, il lui dérobe sa baguette avec beaucoup de finesse, il la touche, elle tombe sur un siege de gason en s'écriant, je suis trahie, je suis

perdue. Arlequin se moque d'elle, saute, danse, & donne la baguette à Silvia, parce qu'il veut qu'elle soit aussi la maîtresse à son tour; Silvia prend la baguette & tous les esprits accourent à ses ordres, elle en a peur, & Arlequin les rosse d'importance. Ils vont ensuite faire quelques reproches à la Fée, mais Silvia dont l'ame est bonne & généreuse, prie Arlequin de ne la plus tourmenter,

ARLEQUIN.

Je lui pardonne, mais je veux qu'on chante & qu'on danse; nous irons après nous faire Roi quelque part, & je donnerai à Trivelin, plein son chapeau de liards pour le remercier de nous avoir si bien servi.

Cette Piece est la premiere que M. de Marivaux ait donnée au théâtre Italien. On admira la vérité des caracteres & la finesse du dialogue dans lequel il a toujours excellé. Elle réussit beaucoup, & a toujours été revue avec le même plaisir.

Pendant les vacances de Pâques, les Comédiens firent changer la toile qu'ils avaient fait mettre lors de leur rétablis-

ſement en 1716. Elle repréſentait un Phénix ſur un Bucher, avec ces mots pour deviſe : *Je renais.* Ils firent remettre ſur celle qui la remplaçait, la Muſe Thalie, couronnée d'une guirlande de lierre, tenant un maſque à la main. Cette figure de grandeur naturelle était accompagnée de quatre Médaillons, repréſentant Ariſtophane, Eupolis, Cratinus & Plaute. On voyait au haut de la toile un Soleil, & ces deux vers au bas.

Qui quærit alia his,
Malum videtur quærere.

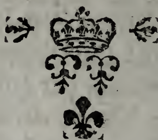
Cette deviſe ayant déplu à certains Critiques, on la changea & l'on mit à ſa place, celle qui y eſt reſtée depuis, juſqu'à la reconſtruction du Théâtre en 1760, & qui eſt tirée d'un vers d'Horace.

Sublato jure nocendi.

La nuit du 6 au 7 d'Août, les Comédiens Italiens donnerent un Bal *gratis*, pour contribuer par quelqu'endroit à l'allegreſſe publique cauſée par le rétabliſſement de la ſanté du Roi; ils avoient deux jours auparavant donné dans la même intention, ſur le théâtre du Palais Royal, une Piece nouvelle en

trois actes, intitulée, *Pantalon & Arlequin, cocus sans femmes.* Elle étoit toute Italienne; le premier acte & sur-tout les premieres scènes, promettaient beaucoup; mais le reste de la Piece ne répondit point au commencement, & elle n'a pas été rejouée depuis.

Le 17 du même mois, la Demoiselle Lalande, éleve de Legrand, Auteur & Comédien Français, débuta par les rôles de Junon & de Colombine, dans la Comédie de Danaé, & fut reçue à demi-part le 24 du même mois; elle parlait fort bien la langue Italienne pour une Française, & le Public la vit toujours avec plaisir dans les rôles d'Amoureuse & de Soubrette qu'elle continua de jouer jusqu'à sa mort.



LE DOUBLE MARIAGE

D'ARLEQUIN.

Piece Italienne en trois actes.
12 Mai 1721.

La Piece commence par une conversation fort tendre entre Lelio & Flaminia sa Maîtresse, fille unique de Pantalon, qui la tient fort resserrée. Dans le tems de leurs plus vives protestations, Pantalon appelle sa fille & paraît ; Flaminia baisse son voile & prend la fuite, Pantalon court après elle pour voir si ce ne serait pas sa fille. Lelio, après s'être en vain opposé à son passage, le suit pour empêcher qu'il ne la maltraite. Flaminia ayant évité son pere, revient & ne retrouve plus son Amant, elle en est fort en peine ; Arlequin qui la trouve dans cet embarras, lui dit qu'il est lui-même fort à plaindre, parce que Scapin le veut faire mettre en prison pour cent écus de fromage qu'il lui doit & qu'il ne peut lui payer ; dans ce moment Flaminia entend la voix de son pere, ôte vîte sa jupe & son voile & en couvre Arlequin, lui promettant de le

récompenſer. Pantalon arrive tout eſſoufflé avec Lelio, & fait une longue mercuriale à Arlequin qu'il prend pour ſa fille; il lui reproche avec emportement le tort qu'elle fait à ſa famille en courant ainſi après un Amant. Lelio trompé comme le vieillard, s'oppoſe à ſes violences, & pour les calmer, lui demande Flaminia en mariage. Pantalon y conſent & les marie ſur le champ. Après s'être bien diverti de leur mépriſe, Arlequin ſe découvre, & d'un ton comique leur dit: *ô caro padre ! ô amato conſorte !* l'Epoux prétendu ſe retire tout confus, & Pantalon plus en colere que jamais, appelle Flaminia qui paraît dans ſes habits ordinaires, & ſoutient à ſon pere avec fermeté, qu'elle n'a pas ſorti de la maiſon, ce qui fait croire à Pantalon, qu'en effet il a pu ſe tromper & courir après Arlequin qu'il a pris pour ſa fille.

Le Docteur arrive, Pantalon le préſente à Flaminia comme un homme qu'elle doit épouſer dans la journée. (*Lelio paraît au fond du théâtre*) Flaminia ne ſachant comment parer ce fâcheux mariage, s'aviſe d'en ſuppoſer un autre, en diſant qu'elle a promis ſa foi à Mario, fils du Docteur, avant

qu'il partît pour l'armée; les deux peres voyant la chofe fans remede, y donnent les mains.

Lelio qui a tout entendu & qui n'eft point inftruit du motif de Flaminia, lui fait les plus vives reproches fans vouloir lui donner le tems de fe juftifier.

Arlequin qui aime Violette, lui fait préfent de la mante & de la jupe dont il croit avoir hérité; mais Flaminia qui furvient, interrompt les remercimens que Violette fait à fon Amant, reprend fes hardes, s'en déguife, & court après Lelio pour tâcher de le défabufer. Violette ne peut revenir de fon étonnement, & outrée de la tranquillité avec laquelle Arlequin voit emporter les nippes qu'il lui avait données, s'imagine que Flaminia eft fa rivale; elle s'emporte contre lui & le menace de fe vanger. Lelio qui trouve Arlequin fur la fcène, lui fait plufieurs queftions au fujet de Flaminia. Il lui demande pourquoi il avait cette juppe & ce voile? s'il n'eft pas fon entremetteur? s'il n'a pas foin de porter fes lettres? Arlequin qui ne veut pas paraître un ignorant & un fot, fe propofe de lui répondre en homme inftruit. En effet, il dit qu'il connaît Flaminia depuis très long-tems, qu'elle eft fort

de ses amies, & qu'à l'égard de ses amours avec Mario, il en a toujours été confident. Lelio outré de fureur, veut tuer le balourd; mais il en est empêché par Flaminia, qui couverte de sa mante, le cherche pour se justifier. Elle le supplie de ne point maltraiter ce pauvre garçon; cette priere augmente encore les soupçons de Lelio, & sa jalousie est au dernier point, lorsque Violette arrive & s'emporte contre Flaminia. Elle lui reproche de lui avoir enlevé son amant Arlequin, & prie Lelio de se joindre à elle pour se vanger; ils accablent tous deux Flaminia d'injures, & sortent brusquement sans vouloir l'écouter. Cette scène est extrêmement comique & produit un grand effet. Flaminia baisse son voile pour suivre son Amant, mais elle en est empêchée par Pantalon qui survient avec le Docteur; elle n'ose affecter de les éviter, crainte qu'ils ne la poursuivent. Pantalon qui l'apperçoit dans un coin du théâtre, dit en riant au Docteur, que ce n'est pas sa fille, mais ce bénet d'Arlequin qui se plait à se déguiser de la sorte; il dit la même chose à Scapin, qui cherche Arlequin pour se faire payer des cent écus qu'il lui doit, ce qui justifie

tifie aux yeux de Pantalon, l'affectation qu'Arlequin a de se déguiser ainsi. Scapin ne perd point de tems, il appelle les Sbires qui saisissent Flaminia & la conduisent en prison, la prenant pour Arlequin.

Pantalon qui n'avait pas dessein de nuire à Arlequin, est fâché de lui avoir causé ce malheur; il se dispose à y remédier, mais Arlequin paraît. Pantalon & le Docteur le félicitent de s'être sauvé des mains des Sbires. Arlequin se mocque d'eux; mais Scapin revient, & surpris de trouver son débiteur en liberté, il rappelle les Sbires & le fait mener tout de bon en prison.

Violette ayant appris la disgrace de son Amant, sent pour lui un retour de tendresse & veut le secourir.

Arlequin est bien étonné de trouver Flaminia dans la prison, ils s'instruisent réciproquement de ce qui les y a fait conduire; Flaminia donne un diamant à Arlequin pour payer les cent écus qu'il doit, ne doutant pas qu'ils ne puissent sortir tous deux après. Le Géolier ayant reçu le diamant en nantissement, élargit Arlequin qui va chercher Scapin, & retient Flaminia. Dans l'intervalle, Violette vient dans la prison

chercher son cher Arlequin; surprise d'y rencontrer Flaminia, & confirmée de plus en plus qu'elle est sa rivale, elle lui dit cent injures, & lui reproche son effronterie de venir chercher son Amant jusques dans la prison. Flaminia tâche de lui faire entendre raison, en lui contant ce qui a donné lieu à cette méprise. Pantalon survient dans le dessein de rendre service à Arlequin. Violette, malgré sa colere, ne laisse pas par complaisance pour Flaminia, de la faire passer pour une de ses amies, & la tire ainsi d'affaire après avoir pourtant dit au vieillard, que sa fille aime éperduement Arlequin. Scapin dans une autre scène, réjoui d'avoir été payé, montre à Pantalon le diamant qu'il a reçu d'Arlequin. Pantalon le reconnaît, se persuade que Violette lui a dit la vérité, & ne doute pas que sa fille ne l'ait donné à Arlequin pour le tirer de prison; il entre en fureur contre elle, veut la tuer, & Scapin tâche de l'appaiser & lui conseille pour la punir, de la marier avec ce malotru d'Arlequin, & de les envoyer tous deux si loin qu'on n'en entende jamais parler.

Violette raconte à Lelio & au Docteur, la maniere dont elle a tiré Fla-

minia de priſon, & leur parle encore des folles amours de cette fille pour Arlequin. Pantalon ſurvient & leur déclare le parti qu'il a pris pour la punir. Violette qui la cachait chez elle, va la chercher pour la mener au rendez-vous qu'on a pris hors la ville pour faire ce beau mariage. Pantalon & Scapin de leur côté, conduiſent Arlequin ſans lui rien dire; mais en le faiſant marcher devant eux à coups de pieds: alors la ſcène change & repréſente un bois. Le Docteur Lelio & Violette, ne veulent point écouter la malheureuſe Flaminia, qui cherche en vain à ſe juſtifier. Pantalon lui impoſe ſilence auſſi bien qu'à Arlequin; il les marie, & par un effort de tendreſſe & de générofité, il leur donne pour préſent de nôce, un écrain rempli de pierreries, à condition qu'ils s'en iront ſi loin, qu'on n'entendra jamais parler d'eux. La cérémonie finie, on abandonne les nouveaux mariés, qui ſont fort embarraſſés du chemin qu'ils doivent prendre. Tandis qu'ils ſont à ſe déterminer, des voleurs ſurviennent, ſe faiſiſſent de l'écrain, dépouillent Arlequin, & lorſqu'ils en veulent faire autant à Flaminia, ils en ſont empêchés par le Capitaine Mario, qui arrive de

Flandres. Il les met en fuite & emmene l'infortunée Flaminia, après avoir entendu le récit de ſon avanture & avoir gémi ſur la cruauté de ſon pere.

Pantalon rongé de remords du mauvais traitement qu'il a fait à ſa fille, témoigne ſon déplaiſir au Docteur. Mario les interrompt. Il embraſſe ſon pere qui eſt charmé de le revoir. Pendant leurs careſſes mutuelles, Pantalon fait cette réflexion ſi naturelle dans la ſituation où il ſe trouve; mon ami, dit-il, a le plaiſir d'embraſſer ſon fils après une courte abſence, & moi je ne reverrai jamais ma fille. Mario le rebute lorſqu'il vient pour l'embraſſer, & le quitte en lui diſant qu'il veut le voir l'épée à la main, pour le punir de la barbarie qu'il a eue pour une Dame de mérite.

Le Docteur croit que ſon fils extravague. Pour Pantalon il accepte le défi avec joie, parce qu'il ne deſire que la mort, qui peut ſeule terminer ſes déplaiſirs; mais le Docteur l'aſſure qu'il ne l'abandonnera pas, quand même il devrait ſe battre contre ſon propre fils.

Arlequin déguiſé en eſtropié, vient demander l'aumone à Violette; & pour ſavoir ſi elle l'aime toujours, il lui apprend qu'Arlequin a été tué par des vo-

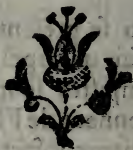
leurs. Violette saisie de cette nouvelle, tombe évanouie entre ses bras. Lelio le méconnoissant aussi; & indigné qu'un gueux prenne tant de familiarité avec Violette, le chasse & la fait revenir. Un Laquais apporte deux lettres, l'une pour Lelio, par laquelle il est appellé en duel pour son ingratitude envers sa Maîtresse; & l'autre pour Violette, qu'on veut aussi voir l'épée à la main. Arlequin qui paraît au fond du théâtre, entend ce dernier défi, & prend la résolution de défendre sa Maîtresse.

Pantalon vient armé pour le combat; le Docteur le suit pour l'empêcher ou le secourir; Lelio & Violette croyent que ce sont eux qui les ont défiés, tombent sur eux & les désarment. Arlequin arrive armé de toutes pieces, mais il ne fait que paraître. Il jette ses armes sur le théâtre, & s'enfuit à toutes jambes.

Enfin Mario se présente, & dit que c'est lui qui a fait un appel à Lelio, pour le punir des injustes soupçons qu'il a eûs contre l'honneur de Flaminia. Il fait venir cette Amante infortunée, qui veut aussi avoir raison des outrages qu'elle a reçus de Violette. Cependant la colere s'appaise, l'avanture de la prison est

éclaircie, & quant au prétendu mariage de Mario, elle proteste qu'elle ne l'a feint que pour parer celui que son pere lui proposait, ce qui est confirmé par Mario, qui prie son pere de consentir à un autre mariage pour lequel il a des engagemens avec une Dame Flamande. Après bien des traverses, cette intrigue ingénieuse se dénoue par le double himenée de Flaminia avec Lelio, & d'Arlequin avec Violette.

Cette Piece fit beaucoup de plaisir sur le théâtre du Palais Royal, où elle fut jouée pour la premiere fois. C'est une de celles que l'on reprend le plus souvent, & qui font actuellement le fond du répertoire Italien.



HERCULE FILANT,

Parodie d'Omphale, (1) en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 15 Mai 1721.

Cette Parodie étoit précédée d'un prologue dans lequel on rappelloit au Public l'ancien usage des Parodies en Vaudevilles.

IPHIS, *seul, se promenant sur le théâtre en Héros d'Opéra.*

J'aime la Reine comme un perdu... La belle occupation pour l'apprentif d'Hercule! étant encore en nourrice il tua deux gros serpens, & moi qui suis sevré depuis vingt-cinq ans au moins, je n'ai pas écrasé un petit ver de terre.

Hercule arrive couvert de sa peau de Lyon, tenant une quenouille & un fuseau; il apprend à Iphis qu'il aime aussi la Reine.

(1) Tragédie lyrique en cinq actes, avec un prologue de la Motte, Musique de Campra, représentée pour la premiere fois le 10 Novembre 1701.

I P H I S, *à part.*

Je suis parbleu tondu, (*à Hercule*) & Madame Argine, oubliez-vous qu'elle vous aime & qu'elle en sait plus que feue la Jobin.

HERCULE.

Ne me parle point de cette sorciere-là; (*il chante*).

Il faut que je file, file,
Ou de la laine ou du lin.

I P H I S.

Et pourquoi faut-il que vous filiez ?

HERCULE.

C'est qu'Omphale est bonne ménagere, & qu'elle aime les profits de la quenouille.

I P H I S.

Mais vous ne filez point à l'Opéra ?

HERCULE.

La belle autorité! l'Opéra fait-il caractériser les Héros ? Il habille leurs pensées comme leurs personnes, de clinquant & d'oripeau; crois-moi, mon ami, ne t'en rapporte jamais à l'Opéra sur le chapitre des Grands hommes.

AIR : *Que je chéris mon cher Voisin.*

Il aime ce compere-là
A nous en faire accroire.

IPHIS.

Je vois fort bien que l'Opéra
Gâte souvent l'Histoire.

Hercule dit qu'il va faire préparer une fête pour Omphale, & il rentre avec Iphis.

Omphale paraît avec deux Commeres; la premiere vante à la Reine la complaisance d'Hercule, qui apprend à filer pour lui plaire. Omphale répond qu'il est un balourd, qu'il a cassé tout ses fuseaux, elle avoue qu'elle lui préfere un fileur plus allerte; la seconde Commere nomme Iphis.

OMPHALE.

En devinant mon choix vous le justifiez.

IPHIS, *à part sans voir Omphale.*

Que fais-je malheureux? J'ose aller sur les brisées d'Hercule, il est mon ami & même un peu mon Maître. Que ferai-je, moi, franche masette, contre un rival qui assomme les Lions à coups

de poing, qui rosse les Géans comme des pigmées, qui étrille les Centaures comme des baudets; enfin qui a balayé lui seul toutes les crottes des étables qui avoient fait bouquer tous les Bouviers du bon Roi Ogias?

OMPHALE, *à part.*

Il rêve, il ne sait pas encore l'amour qu'il a fait naître; il faut que je l'intrigue, la Piece seroit trop tôt finie, si mon cœur s'expliquait sans finasser.

IPHIS, *à part.*

Quelle cruelle situation! mon cœur me dit de parler, mes épaules me le défendent.... Il apprend à Omphale la fête qu'Hercule lui prépare, Omphale lui répond que c'est en vain que ce Héros soupire, qu'un autre Amant l'a prévenu dans son cœur.

IPHIS.

AIR: *l'Amour la nuit & le jour.*

O ciel! quel autre Amant
Mérite de vous plaire?
Hercule seulement
Est digne de vous faire
L'Amour,
La nuit & le jour.

IPHIS.

Croyez-moi, tenez vous-en à mon ami Hercule ; vous savez que parmi ses travaux, il y en a qui doivent le mettre en crédit auprès des Dames.

OMPHALE.

AIR : *ô réguingué.*

Je sais qu'Hercule est fort vanté ;
Ma Gouvernante m'a conté,
O reguingué, ô lon, lan, la,
Que par lui cinquante Pucelles
Ont cessé d'être Demoiselles.

IPHIS.

Il en a fait des Dames damées, & cela en une nuit au moins ; Madame la Reine, ce ne sont pas-là des jeux d'enfans. . . .

OMPHALE.

Il soutient mal sa réputation dans ma Cour ; mais laissons-là ce fileur nouveau.

OMPHALE.

AIR : *On n'aime plus dans nos Forêts.*

L'Amant que m'offrent les Amours
Méritait le mieux cette gloire ;

Mes yeux me le disent toujours;
Et mon cœur se plaît à les croire.

IPHIS, *pleurant.*

Vos yeux & votre cœur ont tort.

OMPHALE.

De quoi pleurez-vous donc si fort?

IPHIS.

Je pleure pour Hercule.

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

Ah! c'est trop m'accabler, cruelle!
Mon cœur éprouve en ce moment.
La douleur d'un ami fidele
Et d'un trop malheureux Amant.

OMPHALE.

Que dites-vous Iphis.

IPHIS.

AIR : *Reveillez-vous.*

Je dis que ma peine mortelle
S'en va me coûter un licou;
Hercule fait de la ficelle,
Il m'en donnera pour un fou.

Il vient fort à propos, (*à Hercule*) avez-vous de la corde de faite?

HERCULE, *accompagné de Fileuses.*

Tais-toi, mon cher ami; avancez Dame Jeanne, Dame Ragonde, Dame Perrette, Dame Françoise; voilà, continue-t-il, toutes les Fileuses du quartier que j'ai rassemblées pour vous donner une fête qui vous convienne; elles savent beaucoup de chansons à danser qu'elles vous apprendront: allons Dame Jacquelinne, chantez-nous les amours de Gombaut & de Mâcé. (*On entend le prélude de l'Opéra, qui annonce Argine avec le tonnerre & les éclairs.*) Voici bien une autre chanson. (*Argine paraît en l'air sur un manche à balai, sellé & bridé.*)

HERCULE.

AIR: *Mon pere je viens devant vous.*

Que vois-je? c'est Argine, ô Dieux!
Que je crains sa jalouse rage!

IPHIS.

Quel monstre l'amene en ces lieux?
C'est un manche à balai sauvage.

O le vilain bidet!

Fuyons, je n'aimerais pas trop
Qu'il vînt sur mon dos au galop.

Argine descend avec un flambeau allu-

mé, & met le feu à toutes les quenouilles des Fileuses qui s'enfuyent.

HERCULE, *riant.*

Voilà ce qui s'appelle mettre le feu aux étoupes, la belle vengeance !

ARGINE.

Vous en verrez bien d'autres. . . . . . Ingrat, tu m'as quitté dans la Phrigie, je viens te retrouver dans la Lybie. Je t'apprendrai à faire ainsi courir le guilledou à une fille de ma qualité, à sacrifier l'héritiere du Devin Thiresias, à une petite Reine qui te fait filer ici le chanvre & le parfait amour.

HERCULE.

AIR : *Adieu paniers.*

Je suis bon cheval de trompette,
Tous vos cris ne me font pas peur ;
Pour vous Argine, dans mon cœur,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

ARGINE.

Adieu paniers ! . . . Tu ne me feras pas bien-tôt des adieux si plaisants.

HERCULE.

Hé ! de grace, laissez-moi en repos. Il chante, il faut que je file, file, (*il sort.*)

ARGINE.

Je te ferai filer doux.

Oh là, Démons, allez présentement dans la rue saint Nicaise ; prenez là quelques vieux habits de Zephire, déguisez-vous, & ensuite amenez ici ma rivale. C'est aujourd'hui le jour de sa naissance, Hercule n'a pas songé à lui donner un boüquet, & cela est fort impoli pour un amoureux. Je veux me charger, moi, de cette galanterie-là.

Les Démons amenent Omphale ; Argine fait un enchantement en disant, rendons-là immobile, cela me sera plus commode pour l'assassiner. Comme elle leve le bras, Hercule arrive & l'arrête en chantant :

Turelutu tu rengaîne, rengaîne ton couteau.

ARGINE.

AIR : *Lon lan la derirette.*

C'est arriver bien à propos ;
Puisque tu gardes mon couteau,
Viens donc me l'enfoncer dans ma peau.

HERCULE.

Lon lan la derirette.

ARGINE.

Viens me percer ?

HERCULE.

Oh que nenni,
Lon lan la deriri.

ARGINE.

Oui, tu le prends sur ce ton-là ?

Elle fait enlever Omphale dans une caléche à six dragons. Dans la scène suivante, Hercule dit à Iphis, que la Reine a déclaré à Argine qu'il avait un rival heureux ; mais qu'elle n'a point nommé. Iphis lui conseille d'engager Argine à faire tourner le sas, & Argine y consent. Après une cérémonie, le théâtre change & représente une caverne magique. Il paraît plusieurs Sorciers avec un gros chat, les Sorciers crient, le chat miaule, & Argine chante :

AIR : *Des Trembleurs.*

Tremble, ingrat; dès ce jour même,
Malgré ta colere extrême,
Avec ton rival qu'elle aime,
Omphale se mariera,
Rira, rira, rira, rira,

HERCULE, *à Iphis.*

Soutiens-moi, je me trouve mal.

ARGINE.

Je me meurs.

IPHIS.

Allons nous évanouir tous ensemble.

Le théâtre change & représente le Temple de l'Amour; Omphale y paraît au milieu d'une troupe de Bouquetieres & de Revendeuses à la toilette.

Une Revendeuse chante.

Amans malheureux servez-vous de nous,
Et vous aurez bien-tôt un destin plus doux;
Sans les Revendeuses,
Timides Galants,
Vos peines fâcheuses
Dureroient mille ans.
Amans malheureux, &c.

Par nos soins les belles
Ont de bons hasards,
Rubans & dentelles,
Bijoux & brocards,
Et poulets prêts d'elles
Trompent les Renards.

OMPHALE.

Je vois Iphis.

La REVENDEUSE.

Nous nous retirerons ; nous savons notre métier. (*Les Bouquetieres & Revendeuses sortent*).

OMPHALE.

Oh ! pour le coup, voilà une fête agréablement interrompue.

Omphale & Iphis se déclarent leur amour, & Omphale chante :

C'est pour vous seule que je soupire,
Je sens croître encore mon amour
Par le plaisir de vous le dire.

IPHIS.

Fi, c'est du verbiage que cela, & dans le temple de l'Amour on ne doit pas s'amuser à la moutarde.

HERCULE, *dans la coulisse.*

Par la tête, par la mort, par la sambleu.

OMPHALE.

J'entens Hercule ; que je crains ses Juremens !

IPHIS, *tremblant.*

Et moi sa massue.

Hercule arrive & eſt étonné de voir Iphis, qu'il ſuppoſe être là pour vanger ſon injure. Il l'embraſſe ſi fort, qu'Iphis craignant d'être étouffé par ſes careſſes, lui avoue qu'il eſt ſon rival; Hercule devient furieux & leur dit; mourez, ingrats, mourez.

I P H I S.

Laiſſez-moi du moins faire mon teſtament.

H E R C U L E.

Que fais-je? Arrête, Alcide, arrête....

I P H I S.

Oui arrête, c'eſt bien dit.

H E R C U L E, *furieux.*

A I R : *Quand on a prononcé ce malheureux oui, oui.*

Le tonnerre en grondant s'allume ſur ta tête;
Tremble. . . . .

I P H I S.

Je tremble aſſez,

H E R C U L E, *furieux.*

La foudre eſt toute prête.

I P H I S, *à part.*

Il a bien tonné aujourd'hui.

Hercule après s'être emporté pendant long-tems, chante tout-à-coup :

Mariez, mariez, mariez-vous,
Iphis, épousez Omphale ;
Mariez, mariez, mariez-vous,
Je ne serai point jaloux.

IPHIS.

N'est-ce point raillerie ?

OMPHALE.

Ce changement n'est pas croyable.

HERCULE.

Que voulez-vous ? Il faut bien faire une fin.

IPHIS.

Mais, si Madame Argine.

HERCULE.

Que vous importe de savoir ce qu'elle est devenue, elle ferait mauvaise figure ici. Lorsqu'on fera un Opéra de vos amours, Argine ne paraîtra au dénouement que dans le livre des paroles. Mais voici nos voisines les Fileuses, il faut leur déclarer qu'Iphis est leur Roi.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

Camarades Filandieres,
Voici le Roi de ces lieux.
(*à Iphis.*)
Ne prenez pas mes manieres,
Vous, cher Iphis, faites mieux.

IPHIS.

Ne craignez pas que nos flâmes
Filent dans leurs doux instans;
Avec un fuseau les Dames
Ne s'amusent pas long-tems.

Le Spectacle finit par un ballet.

Cette Parodie qui est de Fuselier, fut faite à la seconde reprise de l'Opéra d'Omphale, qui fut remis le 21 Avril. A celle du 14 Janvier 1752, MM. Favart & Marcouville, en donnerent depuis une autre sous le titre de Fanphale, qui eût beaucoup de succès; & Vadé en une autre qui fut jouée à l'Opéra Comique sous le nom de la Fileuse.



LE SOUPÇONNEUX.

Canevas Italien en trois actes, 29 Janvier 1721.

Lelio paraît agité, il tient deux lettres, l'une de Mario, son ami, qui est à la campagne, & qui le presse de conclure son mariage avec Silvia, sa sœur; & l'autre est de Flaminia, sa prétendue, qui lui écrit des choses fort tendres, qu'il traite de jargon de roman, & qui ne peuvent calmer son inquiétude naturelle. Il cherche le moyen de lire dans le cœur de sa maîtresse; il s'applaudit de l'avoir trouvé, & témoigne qu'il attend avec impatience le retour de Mario, qu'il veut faire servir à ses projets; il questionne Arlequin, qui est depuis peu de temps à son service; il l'interroge sur sa famille, sur sa conduite passée, & cela avec des marques de soupçons si évidentes, qu'Arlequin se fâche, se trouble, & son trouble accroît la défiance de Lélio. Il lui demande ensuite des nouvelles de ses amours avec Violette; Arlequin dit qu'il est très-heureux, & Lélio se moque de sa tranquillité; mais Arlequin répond qu'il n'a

garde de marquer aucuns ſoupçons à Violette, s'il n'était pas aimé cela ſerait inutile, & ne ſervirait qu'à la faire changer de ſentimens, s'il avait le bonheur d'être bien dans ſon eſprit.

Lélio eſt un moment frappé de la réfléxion de ſon valet; mais reprenant bientôt ſon caractère, il dit qu'il ne peut jouir d'un bonheur dont il n'eſt pas certain.

Mario arrive de la campagne, Lélio lui propoſe de faire une déclaration d'amour à Flaminia, pour éprouver ſi elle l'aime véritablement; Mario s'en excuſe ſur ſa paſſion pour Silvia, avec qui cette feinte pourrait le brouiller. Mais Lélio lui dit qu'il ne conſentira point à ſon mariage avec ſa ſœur Silvia, s'il ne lui rend ce ſervice: Mario eſt forcé de ſe prêter à ſes deſſeins, il lui promet d'exécuter ſes projets; Silvia paraît, & demande à Mario s'il a obtenu le conſentement de ſon frère: Mario lui répond, ſans oſer s'expliquer davantage, que Lélio a fixé leurs deux mariages au même jour; Lélio les trouve ſe parlant enſemble, en conçoit de l'ombrage, & craint que ſon ami n'ait appris ſon ſecret à ſa ſœur: Mario lui proteſte qu'il ne l'a entrete-

nue que de choſes indifférentes; mais il ne raſſûre point Lélio, qui lui remet cependant la lettre, qu'il vient d'écrire pour Flaminia: Mario en ſortant ſalue Silvia, & la prie tout bas de preſſer ſon frère ſur leur mariage; Lélio qui les obſerve, dit à Arlequin, Mario vient de prier ſa ſœur de ne me rien dire du ſujet de leur entretien: Arlequin tombe dans ſon ſens par complaiſance: enſuite Lélio preſſe Silvia de ne lui point cacher ce dont Mario lui parlait; elle rougit & lui obéït, en le preſſant de ne plus retarder leur union. Pure défaite, dit Lélio; il preſſe, il inſiſte, & finit par la menacer d'empêcher ſon mariage avec Mario, ſi elle n'eſt de bonne-foi. Arlequin ſe joint à ſon Maître; Silvia, qui n'a rien autre choſe à dire, ſort en pleurant, & le ſoupçon de Lélio n'en eſt pas plus diſſipé.

Pantalon & le Docteur ſont introduits par Arlequin, ils diſent à Lélio qu'ils aſpirent au moment de s'unir plus étroitement avec lui, Pantalon en devenant ſon beau-père, & le Docteur, celui de ſa ſœur. Lélio les remercie, & leur fait comprendre que tous ces complimens lui ſont ſuſpects: il répond d'une manière équivoque à tous leurs empreſſemens,

preſſemens ; puis demandant tout-à-coup ſon chapeau & ſon épée, il ſort en les laiſſant fort interdits. Les deux vieillards demandent à Arlequin le ſujet de cette froideur : mais il leur répond, à ſon tour, en contrefaiſant ſon Maître, & en prenant ſur la table ſon chapeau, ſa ceinture & ſa batte, il les quitte bruſquement, court après lui, & finit ce premier Acte.

(*Le Théâtre repréſente une rue, où eſt la maiſon de Pantalon.*)

Mario arrive fort intrigué d'être obligé de faire une choſe qui lui répugne ; mais enfin, il frappe à la porte de Pantalon, Flaminia vient lui parler ; elle eſt ſuivie de Violette, que Mario la prie de renvoyer ; enſuite, après lui avoir donné la lettre de Lelio, il commence à montrer de l'amour pour elle, & s'y prend très-mal adroitement. Enfin, il dit, *à parte*, qu'il lui eſt impoſſible de feindre plus long-temps ; il ſe jette aux pieds de Flaminia, & lui demande le ſecret ſur ce qu'il va lui apprendre ; elle le lui promet : il lui découvre la folie de ſon ami, qu'il rejette ſur ſa délicateſſe, & il la prie de la lui pardonner, d'autant que Lelio eſt réſolu de terminer ſon mariage & celui de ſa ſœur, auſſi-

tôt qu'il sera satisfait. Flaminia indignée, le fait trembler pour son secret; elle lui avoue que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle craint que l'humeur de Lelio ne la rende malheureuse, mais elle assûre qu'elle tâchera d'y mettre ordre, sans le compromettre; qu'il peut, cependant, lui dire que sa déclaration a été mal reçue, & imaginer telle réponse qu'il jugera convenable. Mario la remercie, & sort pour aller trouver Lelio.

Flaminia, outrée de colère, appelle Violette, sa suivante; lui apprend les soupçons de son Amant, & jure de se vanger.

Arlequin arrive pour voir Violette, & lui dit que son Maître a voulu lui donner aussi de la méfiance sur son compte; Violette se met dans une grande colère, & tandis qu'elle querelle Arlequin, qui proteste de son innocence, sa Maîtresse lui dit à l'oreille, qu'elle vient de trouver un moyen sûr de se vanger; elle ajoute qu'elle va écrire à Mario, qu'elle veut lui parler cette nuit, & qu'elle ait soin de ménager Arlequin, pour tâcher d'être au fait des démarches de son Maître. Voilette, après avoir pesté raisonnablement contre Lelio,

propose à Arlequin de venir la voir, quand il sera nuit, avec la précaution de se travestir ; elle lui promet de le cacher dans une chambre voisine de celle où sa Maîtresse doit de son côté entretenir Mario. Arlequin trouve cet arrangement fort judicieux, & voyant arriver son Maître avec Mario, il sort pour aller se travestir.

Mario rend compte à Lelio de sa commission ; il lui parle des rigueurs qu'il a éprouvées de la part de Flaminia, & le félicite avec chaleur ; Lelio, tantôt le croit, & tantôt se méfie de son récit ; il panche enfin à se persuader que l'amour supposé de Mario n'a pas déplu à Flaminia ; il le quitte fort inquiet, & laisse Mario tout interdit. Violette arrive, & lui donne la lettre de sa Maîtresse, en le priant d'en faire confidence à Lelio, & l'assûrant que le service qu'il rendra à Flaminia ne lui sera aucunement nuisible : Mario promet d'obéir ; il sort, & Violette rentre fort contente.

(*Le théâtre change, & représente la chambre de Lelio*).

On voit Arlequin embarrassé de choisir entre divers travestissemens ; il se dé-

termine enfin à en prendre deux, l'un fur l'autre, afin d'être plus méconnoiffable; pour cet effet il commence à fe deshabiller; Lelio le furprend dans cette occupation, & lui demande quel eft fon deffein: Arlequin avoue que Violette lui a donné un rendez-vous, & le prie, tantôt en riant, tantôt en pleurant, de ne point troubler fa bonne-fortune. Lelio le lui promet: Arlequin l'embraffe, & fait divers lazzis d'allégreffe.

Un Valet apporte une lettre de Mario, qui apprend à Lélio que Flaminia veut avoir une converfation nocturne avec fon ami; Lelio conclud que c'eft avec raifon qu'il a penfé que l'amour de Mario ne déplaifait pas à fa Maîtreffe, & qu'il n'en était pas autant aimé qu'on voulait le lui faire accroire; il écrit à Mario d'aller au rendez-vous, & le prie de lui apprendre le lendemain ce qui s'y fera paffé, il remet la lettre au Valet, le congédie, met dans fa poche celle de Mario, & dit qu'il vient d'imaginer un bon ftratagême; Arlequin trouve que la nuit eft plus longue à venir qu'à l'ordinaire. Lelio lui reproche d'avoir négligé de lui apprendre de quelle manière Violette doit l'introduire. Arlequin lui répond qu'elle lui a

promis de l'attendre ſur la porte ; il s'interrompt à tous momens, en diſant qu'il eſt nuit, qu'il faut qu'il s'en aille ; Lelio l'arrête à chaque fois. Enfin, Arlequin ſe retourne précipitamment, fait la révérence, & dit : ha ! Madame la Nuit, ſoyez la bien-venue, je donne la bonne nuit à votre Seigneurie : il veut partir ; mais Lelio l'arrête encore, & lui déclare que voulant lui-même ſortir cette nuit, il faut qu'il demeure pour garder la maiſon, & lui déclare que pour s'aſſûrer de ſon obéïſſance, il l'enfermera à la clef ; mais comme il eſt encore jour, il va dire à ſa ſœur qu'on ne doit point l'attendre. Arlequin profite de ce moment pour aller avertir Violette de ce contre-temps. (Le Théâtre change, & repréſente une rue) ; Arlequin apprend à Violette ſon infortune, & Flaminia projette de ſe ſervir encore de cette circonſtance, pour ſe venger des ſoupçons humilians de Lelio : elle voit venir de la lumière, & rentre.

Le Docteur & Pantalon paraiſſent ; le dernier tient une lanterne, & dit à l'autre qu'avant d'aller ſouper chez lui, il faut qu'il avertiſſe à ſon logis ; lorſque les deux vieillards ſont entrés chez

le Doćteur, Lelio paraît enveloppé d'un manteau ; il appelle Violette, qui fait semblant de le prendre pour Arlequin; elle le fait entrer par la porte qui est au milieu du Théâtre, & l'enferme à la clef. Flaminia qui vient avec une bougie à la main, appelle Violette & la gronde d'être seule dans cette chambre, pendant qu'elle doit être sur la porte à attendre Mario; elle ajoûte qu'elle a vû du balcon quelqu'un passer, & que ce pourrait bien être lui; elles se font signe l'une à l'autre que Lelio est là enfermé; Violette sort, & Flaminia restée seule, se félicite, tout bas, de sa prochaine vengeance.

Mario arrive, Flaminia le traite fort mal, & lui dit qu'indignée de la trahison qu'il fait à son ami, elle ne l'a fait venir que pour lui défendre de se présenter jamais devant elle. Il sort confus en apparence, & Flaminia continue de se protester à elle-même, qu'elle n'aimera jamais que Lelio. Celui-ci, transporté de joie, veut s'aller jetter aux pieds de Flaminia, qui feint d'être effrayée, & qui appelle les Domestiques à son secours; ils accourent armés, & elle leur recommande, tout bas, de bien observer ce qu'elle leur a ordonné, & de se con-

tenter de lui faire peur. On ouvre la porte; Lelio les renverſe en ſortant; un Valet tire un coup de piſtolet en l'air, & le prétendu voleur, perd ſon chapeau & ſa perruque en ſe ſauvant.

Au troiſième Acte, le Théâtre repréſente la chambre de Lelio; on y voit Arlequin endormi ſur une table, qui rêve & croit parler à Violette : il s'agite & tombe à terre; il ſe réveille, cherche Violette, & ne la trouvant pas, il s'apperçoit qu'il vient de rêver. Son Maître rentre; il en a peur d'abord, le reconnaît ; enſuite il lui demande ce qu'il a fait de ſon chapeau & de ſa perruque : Lelio répond que le vent les a emportés. Un Domeſtique apporte une lettre de Flaminia, qui mande à Lelio qu'elle a un grand ſujet de chagrin, & que ſi ſon mariage n'eſt terminé ce jour même, elle entrera le lendemain dans un Couvent.

Lélio ſe flatte que l'amour de Mario eſt le ſujet de ce chagrin & dit au Valet qu'il peut aſſûrer ſa Maîtreſſe qu'il eſt prêt à lui obéïr; il lui demande auſſi des nouvelles de ſa ſanté; celui-ci répond qu'elle n'eſt pas bien remiſe d'une frayeur qu'elle a eue cette nuit, que l'on a ſurpris un voleur enfermé chez elle, qui a per-

du ſon chapeau & ſa perruque, en ſe ſauvant. C'étoit donc, dit Arlequin, une nuit bien malheureuſe pour les chapeaux & les perruques; ſon Maître le fait taire, & congédie le Valet de Flaminia. Arlequin recommence à parler des chapeaux & des perruques; Lelio s'impatiente: en ce moment le Docteur & Pantalon arrivent; ils preſſent Lelio de fixer le jour de ſon mariage, & de celui de Silvia. Il répond qu'il eſt prêt à conclure, & qu'il va les ſuivre avec ſa ſœur, chez le Seigneur Pantalon, où il compte qu'ils feront trouver le Notaire. Silvia entre, & lui dit qu'elle l'a vû cette nuit en ſonge dans un grand embarras, & entourré de bêtes féroces qui n'avaient pas envie de le manger. Lelio convient à part, que ce rêve avait quelque choſe de vrai. Mario entre, & lui compte en ſecret qu'il a été bien mal traité à ſon occaſion. Lelio l'interrompt, lui dit qu'il ſait tout & qu'il lui devra le repos de ſes jours. Il leur apprend ce qu'il vient d'arrêter avec Pantalon & le Docteur; il l'embraſſe; il dit auſſi à Arlequin qu'il épouſera Violette, & ils partent tous pour ſe rendre chez Pantalon. (Le Théâtre change encore, & repréſente la cham-

bre de Flaminia). Elle dit à Violette qu'elle eſt fort embarraſſée du moyen dont elle ſe ſervira pour rompre avec Lelio, ſans nuire à Mario. Violette lui donne la lettre de ce dernier, que Lelio a perdue en ſe ſauvant; elle s'en réjouit, après l'avoir lûe, & ſe promet d'en tirer un bon parti. Les Pères & les Amans arrivent; on ſigne les deux contrats; Flaminia s'en ſaiſit, donne à Mario celui qui l'intéreſſe; reproche à Lelio ſes ſoupçons & ſes procédés injurieux, qu'elle vient de reconnaître par la lettre qu'il a laiſſé tomber en ſe ſauvant, & elle déchire le contrat qu'elle vient de ſigner. Pantalon approuve le procédé de ſa fille; il ſe retire avec elle: Lelio demeure confus; Silvia le conſole, & lui conſeille de n'être plus ſi ſoupçonneux à l'avenir: mais Lelio, tout en colère, ſe promet de l'être plus que jamais; car, dit-il, cette lettre cache quelque trahiſon, dont je ne me ſuis pas aſſez défié: il ſort avec fureur, & Mario & Silvia rentrent dans l'intention de travailler à faire ſa paix.

Cette Pièce pourrait bien avoir donné l'ideé du Curieux-Impertinent. Elle eſt de Riccoboni; le caractère principal

fut supérieurement rendu par l'Auteur; & la Pièce fut bien reçue du Public.

ARLEQUIN SAUVAGE.

Comédie Françoise en trois actes, 17 Juin 1721.

On oppose dans cette Piece la simple nature à nos mœurs civilisés, & l'on y fait voir combien nous sommes éloignés du vrai, mais sans blesser aucune des idées que l'on doit respecter. Le Sauvage est amené en France, & n'y apporte que les lumières de la raison naturelle. Comme il est sans préjugé, il est aussi sans erreur; il examine sans prévention, & juge sans partialité; il s'étonne que les hommes ayent besoin de loix pour être bons; il condamne la fausseté de la politesse, & rit des considérations empruntées que nous tirons de nos richesses, mais il s'afflige sérieusement lorsqu'il apprend qu'il y a des pauvres & des riches: s'il est du nombre des premiers, sa pauvreté l'oblige à dépendre des derniers, ce que ses idées de justice & de liberté lui font

regarder comme le comble de l'inhumanité.

Comme l'intrigue de cette Pièce ne roule que ſur un ſeul événement imaginé, pour développer le caractère du Sauvage, je n'en ferai point d'analiſe, & je me contenterai de rapporter les ſcênes les plus ſaillantes, dont je rapprocherai les traits les plus ingénieux.

ARLEQUIN.

Les ſottes gens que ceux de ce païs-ci ! Les uns ont de beaux habits qui les rendent fiers ; ils lèvent la tête comme des Autruches ; on les traîne dans des cages ; on leur donne à boire & à manger ; on les met au lit ; on les en retire : enfin, l'on dirait qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en ſervir.

Lelio lui apprend les raiſons qui ſont ſe conduire ainſi parmi les Nations civiliſées.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela, les Nations civiliſées ?

LELIO.

Ce ſont des hommes qui vivent ſous des loix.

ARLEQUIN.

Sous des loix! & quels Sauvages sont ces gens-là; des loix?

LELIO.

Ce ne sont point des Sauvages, mais un ordre puisé dans la raison, pour nous retenir dans nos devoirs, & rendre les hommes sages & honnêtes gens.

ARLEQUIN.

Vous naissez donc fous ou coquins dans ce pays-ci?

LELIO.

Pourquoi le penses-tu?

ARLEQUIN.

Il n'est pas bien difficile de le deviner; si vous avez besoin de loix pour être sages & honnêtes gens, vous êtes fous & coquins naturellement, cela est clair.

LELIO.

Nous naissons avec nos défauts, comme tous les hommes; la raison seule, soutenue d'une bonne éducation peut les réformer.

ARLEQUIN.

Vous avez donc de la raiſon ? Comment eſt-elle faite ?

LELIO.

C'eſt une lumière naturelle qui nous fait connaître le bien & le mal, & qui nous apprend à faire l'un & à fuir l'autre.

ARLEQUIN.

Eh ! mort-non de ma vie, votre raiſon eſt faite comme la nôtre. Pourquoi avez-vous beſoin de loix ? car ſi la raiſon apprend à faire le bien & à fuir le mal, cela ſuffit, il n'en faut pas davantage ?

Lelio lui apprend, dans un plus grand détail, les avantages qu'on peut tirer de l'éducation ; ce que c'eſt que la politeſſe, & la manière dont on doit tourner un compliment ; ce qu'Arlequin n'approuve point du tout.

Dans une autre ſcêne Arlequin voit Violette & en devient amoureux ; mais il eſt fort embarraſſé de le lui faire connaître à la manière d'Europe, ainſi qu'elle l'exige : comme toutes ces choſes l'embarraſſent beaucoup, il lui propoſe de faire l'amour à ſa manière Sauva-

ge, en attendant qu'il ait appris la sienne; & après lui avoir fait souffler une allumette, selon l'usage de son pays, il veut l'emmener avec lui; Violette se défend, & Flaminia l'en empêche, & lui apprend que cela n'est point permis. Arlequin répond que c'est une grande folie de défendre ce qui fait plaisir, & ne fait de tort à personne: Violette & Flaminia sortent, & il arrive un Marchand porte-balle qui offre sa marchandise à Arlequin.

ARLEQUIN.

Pourquoi me fais-tu voir cela?

Le MARCHAND.

Afin que vous voyez s'il y a quelque chose qui vous fasse plaisir.

ARLEQUIN.

Et tu me le donneras?

Le MARCHAND.

Avec joie, je ne demande pas mieux.

ARLEQUIN, *à part.*

Le Capitaine a raison, il m'a dit qu'il y avait des gens qui faisaient leur métier de prévenir les besoins des autres; il ne ment pas, (*au Marchand*)

& tu vas donc par le pays porter ces choſes pour chercher des gens qui les prennent ?

Le MARCHAND.

Oui, Monſieur, il le faut bien.

ARLEQUIN.

Les bonnes gens ! les bonnes gens & la belle choſe que les Loix !

Il examine tout avec curioſité, & chaque bijou le jette dans l'admiration.

Le MARCHAND.

Allons, Monſieur, voyez ce qui vous fait plaiſir.

ARLEQUIN.

Tout me fait plaiſir.

Le MARCHAND.

Tant mieux, un Marchand ne demande pas mieux que de ſe défaire de ſa marchandiſe.

Arlequin prend tout, & le Marchand lui demande cinq cens francs. Arlequin répond qu'il n'a point de francs & qu'il ne ſait pas même ce que c'eſt. Le Marchand veut reprendre ſa marchandiſe, Arlequin s'impatiente & le roſſe ; il veut le prendre aux cheveux, mais le Mar-

chand se sauve & lui laisse sa perruque entre les mains. Comment diable, dit Arlequin, les gens de ce pays-ci ne sont point tels qu'ils paroissent; la bonté, la sagesse, l'esprit, la chevelure, tout est emprunté chez eux. Des Archers viennent & veulent arrêter Arlequin, il les bat; mais il est obligé de céder au nombre, & ils l'entraînent en prison, lorsque Lelio arrive & termine cette affaire, en lui faisant restituer la marchandise au Marchand, & en donnant de quoi boire aux Archers. Il lui apprend ensuite ce que c'est que le droit de possession, le tien & le mien; comment on se sert de l'argent pour représenter la valeur des denrées & pour en faciliter le commerce, ce qu'Arlequin a beaucoup de peine à comprendre; mais lorsque Lelio lui a fait concevoir qu'il est pauvre & qu'il sera obligé de servir d'autres hommes parce-qu'il manque de cet argent, il entre dans une grande colere contre lui, & lui dit de le remener dans ses forêts oublier qu'il y a des pauvres & des riches. Mario, ami de Lelio, survient; ils se comblent de caresses & témoignent la joie qu'ils ont de se retrouver; ils se font une confidence réciproque de leurs

amours, mais il ſe trouve que Flaminia en eſt l'objet. Auſſi-tôt qu'ils ſe ſont reconnus pour rivaux, leur amour leur fait oublier leur amitié, & ils mettent l'épée à la main pour diſputer Flaminia. Arlequin veut les ſéparer, ils ne peuvent ſe débarraſſer de lui, qu'en lui apprenant les raiſons d'un changement ſi ſubit. Lorſqu'ils l'en ont inſtruit, il s'écrie : oh ! les ſottes gens ! Dites-moi, continue-t-il, celui qui tuera l'autre, épouſera donc cette fille ?

MARIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Oui ; & ſavez-vous ſi elle le voudra ? Elle aime l'un ou l'autre, ainſi il faut lui demander avant que de vous battre, celui qu'elle veut que l'on tue.

LELIO.

Mais . . . . ,

ARLEQUIN.

Mais, mais . . . Oui bête que tu es ; car ſi c'eſt lui qu'elle aime & que tu le tue, elle te haïra d'avantage & ne voudra point de toi. Vous êtes deux ânes ; au lieu de vous battre, allez trouver

cette fille, & demandez-lui celui qu'elle veut : celui là l'épousera, & l'autre ira en chercher une autre, sans se fâcher mal-à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort, puisqu'il a autant de raison de vouloir cette fille que lui, & que ce n'est pas sa faute si elle l'aime davantage.

Le raisonnement d'Arlequin les éclaire & les ramene à des sentimens plus raisonnables & plus modérés. Arlequin rencontre ensuite un Plaideur, qui se plaint de l'injustice des hommes. Arlequin lui demande si c'est qu'il a manqué aussi d'être pendu, il lui apprend son histoire avec le Marchand. Le Plaideur conclud naturellement qu'il a affaire à un voleur, & il a lieu d'être confirmé dans cette opinion. Dans la suite de cette scène, qui est très-comique, il cherche à s'esquiver ; mais Arlequin le retient & lui dit qu'il veut causer avec lui.

Le PLAIDEUR.

Excusez, je n'en ai pas le tems.

ARLEQUIN.

Il faut le prendre.

Le PLAIDEUR, *à part.*

Je ferai bien heureux fi j'en fuis quitte pour la bourfe.

ARLEQUIN.

Dis-moi ? Es-tu honnête homme ?

Le PLAIDEUR.

J'en fais profeffion.

ARLEQUIN.

Et comment veux-tu que je te croye, fi tu ne me donnes pas des cautions ; car vous en avez tous befoin dans ce pays ? Allons, donne-m'en, & après nous cauferons.

Le PLAIDEUR.

Où voulez-vous que je les prenne ?

ARLEQUIN.

Fouille dans ta poche, c'eft-là où vous les mettez.

Le PLAIDEUR, *à part.*

La chofe n'eft plus équivoque ; tâchons d'en fortir à meilleur marché que nous pourrons. Je vois bien, Monfieur, ce que vous fouhaitez. Voilà ma bourfe, c'eft tout mon bien.

ARLEQUIN.

Si quelqu'un m'en demandait autant, je le tuerais ; car je ſuis honnête homme, moi, & qui n'eſt pas ſujet à caution.

Le PLAIDEUR.

Je le vois bien, Monſieur ; adieu.

ARLEQUIN.

Arrête.

Le PLAIDEUR.

Encore, ciel ! tirez-moi de ce pas.

ARLEQUIN.

Je ſuis fâché d'en agir ainſi avec toi, parce que tu me parais bon homme, & que tu eſtime les Sauvages.

Le PLAIDEUR.

Plût-à-Dieu que je fuſſe né parmi eux! je ne ſerais pas expoſé à tous les maux qui me ſuivent.

ARLEQUIN.

Voilà tes cautions; je te crois honnête ſur ta parole, puiſque tu voudrais être Sauvage.

Le PLAIDEUR.

Mais, Monſieur.

ARLEQUIN.

Sais-tu bien que je ſuis un Sauvage, moi?

Le PLAIDEUR.

Vous!

ARLEQUIN.

Oui, je ſuis arrivé aujourd'hui dans ton pays, & depuis que j'y ſuis, j'y ai vu plus d'impertinences que je n'en aurais appris en mille ans dans nos forêts.

Le PLAIDEUR.

Je le crois, (*à part*) Dieu ſoit loué, je reſpire.

ARLEQUIN.

Dis-moi donc ce qui te fâche?

Le PLAIDEUR.

C'eſt la perte d'un Procès.

ARLEQUIN.

Quelle bête eſt-ce là, un Procès?

Le PLAIDEUR.

Ce n'eſt point une bête; mais une affaire que j'avais avec un homme.

ARLEQUIN.

Et comment eſt faite cette affaire ?

Le PLAIDEUR.

Mais elle eſt faite comme un Procès. (*à part*) Me voilà fort embarraſſé pour lui faire comprendre ce que c'eſt qu'un Procès. (*haut.*) Savez-vous que nous avons des Loix dans ce Pays ?

ARLEQUIN.

Oui.

Le PLAIDEUR.

Ces Loix ſont adminiſtrées par des gens ſages & éclairés.

ARLEQUIN.

Que l'on appelle des Juges, n'eſt ce pas ?

Le PLAIDEUR.

Oui. Or ſi quelqu'un prend votre bien, vous le faites citer devant ces Juges, qui examinent vos raiſons & les ſiennes pour vous juger, & l'on nomme cela un Procès.

ARLEQUIN.

Je comprends à préſent ce que c'eſt.

Le PLAIDEUR.

Il y a dix ans que j'intentai un Procès à un homme qui me devait cinq cens francs, & je viens de le perdre, après avoir essuyé trente Jugemens différens.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donner trente Jugemens pour une seule affaire ?

Le PLAIDEUR.

A cause des incidens que la chicanne fait naître.

ARLEQUIN.

La chicanne! Qu'est-ce que cela ?

Le Plaideur lui apprend les distinctions du fonds & de la forme, l'instruit de la sagesse des Loix & de l'abus de la Justice. Il lui fait encore des portraits des Avocats & des Procureurs, mais Arlequin ne comprend pas plus facilement l'un que l'autre ; il est seulement fâché que le Plaideur ait perdu son Procès qui était de cinq cens francs, parce qu'il les lui aurait demandés pour donner à ce coquin de Marchand, qui lui a joué un si mauvais tour. Le Plaideur le quitte, & il a en-

core pluſieurs ſcènes naïves ſur le ridicule des parures & des complimens avec Flaminia & Violette, à qui il finit par dire, viens-t'en avec moi, je te mennerai dans un pays où nous n'aurons pas beſoin d'argent pour être heureux, ni de Loix pour être ſages; notre amitié ſera tout notre bien & la raiſon toute notre Loi; nous ne dirons pas de jolies choſes, nous en ferons. Flaminia s'oppoſe au départ de Violette, mais comme elle n'eſt point attachée aux richeſſes, elle lui promet de la lui faire épouſer malgré ſa pauvreté. Arlequin lui demande ſi elle n'eſt pas auſſi ſujette à caution comme les autres.

Violette en fouillant dans ſa poche, laiſſe tomber un miroir qu'Arlequin ramaſſe; il eſt étonné de s'y voir & d'y reconnaître Violette, ce qui lui procure beaucoup de jeu de théâtre. Flaminia lui explique l'effet d'une glace qui repréſente tous les objets qui lui ſont préſentés.

ARLEQUIN.

Voilà un fort beau ſecret! mais, dis-moi, puiſque vous ſavez faire de ces miroirs, que n'en faites-vous qui repréſentent votre ame & ce que vous penſez?

penſez? Ceux-là vaudraient bien mieux; car je pourrais voir dedans ſi Violette ne me trompe pas, lorſqu'elle me dit qu'elle m'aime.

FLAMINIA.

Effectivement, de tels miroirs ſeraient beaucoup plus utiles.

ARLEQUIN.

Sans doute, & ſi j'en avais eu un lorſque mon fripon de Marchand eſt venu pour m'attraper, je l'aurais regardé dedans, & connaiſſant ſes mauvais deſſeins, je n'en aurais pas été la duppe.

VIOLETTE.

Cela ſerait bien néceſſaire.

La Piece finit par le mariage de Lelio avec Flaminia, & d'Arlequin avec Violette. Elle eut le plus grand ſuccès & fit beaucoup d'honneur à Deliſle, qui en eſt l'Auteur, & qui ne démentit pas dans la ſuite les eſpérances qu'il avait fait concevoir.

Les Comédiens Italiens qui avaient abandonné leur théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, depuis le 13 de Juillet,

repréſenterent le 25 du même mois, ſur le théâtre qu'ils avaient fait conſtruire à la Foire Saint Laurent, Danaé, Piece Françaiſe en trois actes, précédée d'un Prologue & mêlée d'intermedes. Ils eurent auſſi la permiſſion d'y donner des bals, qui leur attirerent beaucoup de monde.

DANAÉ.

Comédie en trois actes, en vers ; 25 Juillet 1721.

La Ferme du Prologue repréſente la façade de l'Hôtel de Bourgogne, avec cette Inſcription : *Hôtel à louer.* Trivelin répond à la Muſe de la Foire, qui l'interroge au ſujet de ſa triſteſſe, qu'il eſt à louer auſſi-bien que leur Hôtel. La Comédie-Italienne paraît ; la Muſe de la Foire ne la reconnaît pas d'abord, à cauſe de ſa maigreur, & lui dit ironiquement : Madame, ſoyez la bien-venue, il y a long-temps que vous devriez être ici. Elle ſe retire peu de temps après, pour aller raſſûrer ſes Acteurs, qui craignent l'arrivée des Italiens. La Comédie-Italienne préſente toute ſa Troupe au Parterre, & demande ſa protection. Le Prologue finit par un Di-

vertissement, que Flaminia & Silvia terminent par une Danse, qui fut fort applaudie. Voici les Couplets du Vaudeville de ce Prologue.

A l'Hôtel de la Comédie
On voit sécher sur pied Thalie ;
Pour éviter un triste sort,
Elle veut devenir Foraine :
La Troupe Italienne
N'a pas tort.



Quoique notre Troupe s'applique,
Nos nouveautés n'ont rien qui pique ;
Chez nous le spectateur s'endort ;
Le changement ici l'entraîne :
La Troupe Italienne
N'a pas tort.

Jupiter amoureux de Danaé, cherche avec Mercure des expédiens pour tromper la gouvernante de cette Princesse ; Arlequin consulté, leur conseille de prendre les avis des gens à bonnes-fortunes ; Mercure suivi d'un homme de Robe, d'un petit-Maître, & d'un nouveau Parvenu, leur dit que son Maître est un Seigneur étranger, qui demande à les consulter sur l'embarras où le réduit la vigilance importune d'une

ſevère gouvernante, qui obſéde ſans ceſſe la beauté qu'il adore, enfermée dans une Tour, où perſonne n'a la liberté d'entrer. L'homme de Robe, qui n'a jamais ; dit-il, trouvé de cruelles, ne ſait quel conſeil donner, & dit, en s'en allant, preſſé par un émiſſaire amoureux, qui vient le chercher, qu'il eſt de l'avis de ces Meſſieurs. Le petit-Maître dit à-peu-près la même choſe ; & enfin le Parvenu conſeille de gagner la gouvernante par des libéralités.

Sans peine à vos déſirs la vieille ſe rendra ;
Faites pleuvoir de l'or, & la Tour s'ouvrira.

Jupiter goûte les conſeils du Parvenu, ſe découvre à lui ; & pour le récompenſer, le recommande à la Fortune, dont le Palais paraît à l'inſtant. Cette décoration eſt très-magnifique ; on voit la Déeſſe ſur un piédeſtal, au-deſſus de ſa roue. Douze colonnes torſes cannelées, rehauſſées d'or, forment un riche veſtibule ; elles tournent continuellement entre leurs baſes & leurs chapiteaux, ſymboliſent l'inſtabilité de la Fortune, & jettent un grand brillant. La Fortune répond par un ſigne de tête, quand Jupiter lui recommande le Parvenu & Arlequin. Après quoi la

Déesse descend & forme des Danses caractèrisées, avec les différentes Nations qui lui font leur cour. On chante ce Vaudeville, qui termine le premier Acte.

L'Epoux d'une fringante brune
Vient d'obtenir de grands emplois;
Sa femme est d'un joli minois,
C'est assez pour faire fortune.



Damon, d'une race commune,
N'avait pour bien que ses appas;
Certaine vieille en fait grand cas,
C'est assez pour faire fortune.



De vos faveurs je n'en veux qu'une,
Mettez notre Piece en crédit;
Ah! si le Parterre applaudit,
C'est assez pour faire fortune.



Au second acte, Jupiter apprend avec dépit l'amour du Prince de Mycene pour Danaé. Il donne toute sa puissance à Arlequin, pour épouvanter & outrager son Rival, sans qu'il puisse en être offensé. Arlequin resté seul, veut éprouver s'il a véritablement tout le pouvoir de Jupiter; il trace une grande raie sur le théâtre, & dit qu'il

veut que tous ceux qui passeront cette marque, deviennent fous, & qu'en la repassant ils recouvrent leur bon sens. Le Prince de Mycene au désespoir de ne pouvoir délivrer Danaé, se plaint à Pantalon, &c. Mais il passe la marque, & il extravague à l'instant. Pantalon surpris, veut le consoler & le faire revenir; mais passant la ligne, il perd l'esprit à son tour, chante, danse, &c. Ensuite Arlequin efface la raye, prend la figure de Danaé, & dit au Prince qu'il s'est échappé de la tour, & disparaît un moment après. Danaé paraît enfin, Colombine lui apprend qu'un grand Prince veut l'épouser, l'instruit & la fait sortir de cet état d'ignorance dans lequel on l'a toujours tenue.

Au troisieme acte, un Postillon sur un colimaçon, conduit Arlequin habillé en Ambassadeur, & monté sur une tortue. Il s'adresse à la Gouvernante, & lui dit que son Maître le Roi de Lydie, dont Jupiter a pris la figure, est amoureux de la Princesse. Elle reçoit des présens, & Jupiter prêt d'entrer dans la tour, apprend l'arrivée de Junon, qui paraît outrée de la perfidie de son époux. Arlequin qui veut faire le plaisant, est changé en âne par la

Déesse, ce qui lui fait dire cette espece de bon mot: on est étonné de voir un âne parler comme un homme, & l'on voit tous les jours des hommes parler comme des ânes. Junon apprend au Prince de Mycene, ce qu'il doit craindre de Jupiter; aussi-tôt la pluie d'or tombe, & Junon excite une furieuse tempête que Jupiter calme. Il se montre dans sa gloire, & promet une heureuse abondance. La Piece finit par des danses & des chansons, dont la musique a été fort goûtée; elle est de Mouret.

VAUDEVILLE.

Si vous voulez d'une beauté,
A vos desirs toujours rebelle,
Vaincre aisément la cruauté,
Faites pleuvoir de l'or chez elle,
Vous ferez taire sa fierté.



Vieux Barbon, qui voulez toucher
Le cœur d'une Iris jeune & belle,
Fut-il aussi dur qu'un rocher,
Faites pleuvoir de l'or chez elle,
Et vous pourrez en approcher.



Pour tromper les soins vigilans
D'une Gouvernante cruelle,

Qui garde fille de quinze ans ;
Faites pleuvoir de l'or chez elle ;
La belle aura la clef des champs.

Cette Piece est tirée de l'ancien théâtre Italien, & a été remise sur le nouveau, par Dominique & Riccobini pere, qui y ont ajouté le Prologue & les couplets qui sont de leur composition. Elle fut assez bien reçue quoique l'intrigue en soit médiocre & qu'elle soit foiblement écrite, ce qui n'a pas empêché qu'elle n'ait été reprise de tems en tems, sans doute à cause de son brillant spectacle & de ses divertissemens agréables.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce premier Volume.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

H.

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table.



